This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1780.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

T12-189506

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

NOVEMBRE 1780.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HÉROIQUES.

SECONDE SUITE DE CASSANDRE.

On pleuroit encore autour de la flamme funéraire qui dévoroit les reſtes de la tendre Hermione, quand le fidèle Araxe revint de Babylone, ſans avoir appris au-

cune nouvelle des Princeſſes de Perſe, & ne rapportant qu'un état circonſtancié des forces de l'ennemi, avec leur ordre de bataille. « Je me ſuis informé d'Arzace, ajoûta l'Ecuyer : ce héros traîne encore les reſtes de ſes bleſſures ; mais on eſpère le ſecours de ſon bras pour la première bataille. On eſpère de même celui d'un inconnu que des obligations attachent au traître Caſſander. Un amour malheureux a réduit ce guerrier à ne plus chercher que la mort ; & ſa langue ſacrilège inſulte continuellement à la beauté. C'eſt ce guerrier même qui fit diſtinguer ſon enſeigne des vautours à la dernière rencontre.

Liſimachus parut rêveur après le récit d'Araxe : c'eſt un ſujet d'affliction pour moi, dit-il, que de voir le grand Arzace, ennemi du ſeul guerrier digne de ſon eſtime. Si quelqu'un partage mon ſentiment, nous le verrons : nous apprendrons de lui les cauſes de ſon choix & les raiſons de ſon inimitié. — Il eſt difficile en effet, dit Taleſtris, que les haines d'Arzace & d'Oroondate portent ſur des fondemens réels, & je ne puis croire que Statira, même infidèle, eût fait choix

d'un inconnu pour le favoriſer ſi légèrement.

Un billet de Liſimachus au grand Arzace fut ſuivi de ſa réponſe ; le jour fut fixé pour l'entrevue. Taleſtris ſe rendit entre les retranchemens & les remparts avec le Prince Macédonien : Arzace y parut avec un autre guerrier. Arzace courut à la rencontre de Liſimachus, & lui témoigna tout le chagrin qu'il reſſentoit de ſavoir dans le parti de ſes ennemis le guerrier ſenſible qu'il avoit deux fois aſſuré de ſon amitié. Liſimachus répondit à ſa politeſſe par un aveu pareil : enſuite Arzace reprit : outre des obligations envers Seleucus & Caſſander, un invincible motif a déterminé mon choix. Vous avez parmi vous un guerrier, dont la vaillance vous ſera plus utile que la mienne. Je dirois qu'il n'en fût jamais de plus redoutable, ſi le plus triſte ſouvenir ne me rappelloit un ami que j'ai perdu : mais ce guerrier eſt mon ennemi mortel. Je porterois mes armes aux extrêmités du monde pour les lui plonger toutes dans le ſein, & de quelque modération que je me pique, je ne prévois point de terme à la haine qui me

ſépare de lui, aux fureurs de mon amour, de ma jalouſie, de ma rage, tant que je n'aurai pas repris avec les reſtes de ſa vie, la beauté que je cherchois, & qu'il a retrouvé pour moi.

Arzace, répliqua Liſimachus, c'eſt un chagrin pour moi de me voir entre deux hommes dont j'adore la vaillance, pour les juſtifier l'un contre l'autre. Ce rival, dont vous parlez, nourrit contre vous des reſſentimens plus vifs encore, & permettez-moi de le dire, plus légitimes. Toute la terre ſait qu'il a paſſé ſa vie entière au ſervice de cette Princeſſe dont vous lui dérobez l'amour en une heure, ſans l'avoir aimée ni ſervie, & ſans en avoir été connu. — Moi, s'écria l'impatient Arzace, moi, je ne l'ai point aimée! Je n'ai point ſervi ma Princeſſe, & ne lui ſuis pas connu! Eſt-ce elle-même qui le dit, la parjure? Eſt-ce là ſon art pour ſéduire & pour ſe juſtifier? Mais, Prince, je me modère; ſachez que ce reproche que vous m'adreſſez, eſt le reproche même que j'adreſſe à mon rival. — Et dans quel tems l'avez vous connue, dit Liſimachus? Arzace alloit répondre, lorſqu'une aventure imprévue rompit leur entretien.

La belle Reine des Amazones & le compagnon d'Arzace s'étoient approchés. Taleſtris avoit reconnu la redoutable enſeigne des vautours ; charmée de cette rencontre, elle voulut témoigner ſon eſtime à ce généreux adverſaire : elle leva la viſière de ſon caſque & le mit par là dans la néceſſité d'en faire autant. Mais jamais l'aſpect de l'épouvantable Gorgone, ne produiſit un effet plus ſoudain & plus terrible, que le regard qu'ils ſe portèrent. « Perfide, s'écria Taleſtris ! Perfide, s'écria le jaloux Oronte ; & tandis que l'amante fit briller le fer de ſon épée, l'amant recula pour en éviter l'atteinte, & ſe refugia dans le ſein d'Arzace, dont il rompit l'entretien. Arzace, lui cria-t-il, Arzace, délivrez moi d'une femme infidèle. Monſtre, lui cria Taleſtris, monſtre d'ingratitude, ni ton Arzace, ni tout l'univers aſſemblé ne te délivreront pas de ma fureur. En même-tems, elle fondit ſur Arzace & ſur Liſimachus, qui lui dérobèrent le Prince des Maſſagètes, & dont les efforts réunis s'employèrent à la retenir ſur ſon courſier.

Leurs mouvemens apperçus du haut des remparts, firent arriver Caſſan-

der avec deux ou trois eſcadrons, ce qui contraignit l'Amazone, & le Prince Grec, à rentrer dans leur camp. Eh bien ! dit Taleſtris à Oroondate, ce guerrier des vautours eſt mon traître, c'eſt lui qui déshonore ſes armes au ſervice de Perdicas. Eh bien ! lui répondit Oroondate, les Dieux en ſoient loués, ma belle Reine : j'eſpère une heureuſe iſſue de votre aventure.

Efforçons-nous ſeulement de le joindre à la première bataille.

Cependant le beau Démétrius pleuroit & prononçoit au tombeau d'Hermione les tendres plaintes de ſon amour déſolé. On ne le voyoit plus ſous ſa tente, ni parmi les guerriers. Un marbre ſolitaire élevé ſur les bords de l'Euphrate étoit ſa ſeule compagnie, ſon lit, ſon unique plaiſir & l'aliment de ſa douleur profonde. L'eau du fleuve paſſoit à ſes pieds; les jours & les nuits paſſoient dans les cieux; la douleur demeuroit dans ſon ſein. Il ne portoit plus que des armes de deuil. Un amour, jadis gravé avec ſes charmes badins ſur ſon écu, n'y paroiſſoit plus que dans l'attitude de la triſteſſe, appuyé ſur une pierre ſépulcrale, inconſolable, & foulant ſes flèches briſées.

Démétrius ne se présenta point au matin de la bataille que les ennemis avoient proposée. Il n'apperçut point sur la tente d'Oroondate l'étendard de pourpre déployé : tandis que cent mille guerriers préparent leurs armes, & se communiquent une horrible joie, il pleure, il s'oublie, il oublie tout dans l'univers, excepté la triste image qui fait couler ses larmes.

Mais le grand Oroondate salua d'un cri joyeux la brillante aurore du jour terrible où il alloit défendre ses légitimes prétentions contre Arzace & contre Perdicas. Il se couvrit de son armure étincelante en présence de tous les chefs. Sa cuirasse étoit du plus bel acier de Damas, enrichie d'une gravure industrieuse & rehaussée d'or aux extrêmités. Son casque portoit pour cimier un aigle fier, dont les aîles étendues formoient le panache ; &, sur son bouclier, paroissoit dans une attitude formidable, un amour armé de foudres, environné de tourbillons & d'éclairs, foulant à ses pieds des trophées d'armes & des couronnes entassées. Il sortit de sa tente : il se jetta sur un haut courtier de Cappadoce, à la croupe

large, à la jambe fine & légère, au cou nerveux, à l'œil superbe, au cœur ami du carnage. Il se rendit sur le terrein où déjà les troupes étoient rangées : on crut voir arriver le hardi démon des batailles.

Il prit le commandement du premier corps : l'impatiente Taleſtris voulut combattre à ses côtés : trois autres corps furent commandés par le Prince Oxiarte, par le brave Eumène & le fameux Poliperchon. Perdicas présenta son armée dans une égale division que commandèrent avec lui le généreux Seleucus, l'intrépide Léonatus, secondé du grand Arzace & le traître Cassander. Les guerriers volontaires se placèrent à leur gré.

Il seroit superflu de suivre tant de héros dans tous leurs exploits ; jamais sous Alexandre on ne donna de bataille plus opiniâtre & plus sanglante. Les chefs s'ébranlèrent les premiers : Oroondate & le hardi Lisimachus fondirent en même temps sur Perdicas & sur Alcetas. Arzace & Seleucus répondirent aux attaques du vieil Antigonus & de Poliperchon : Eumene & Ptolomée coururent contre Cassander & l'amant désespéré de Taleſtris : Oxiarte joignit Léonatus ; mais après ces termi-

bles préludes, on vit un nuage de flèches dérober la lumiere, l'eſpace décroître entre les deux armées, les chars armés de faux voler entre les rangs, la terre s'inonder de ſang, ſe couvrir de cadavres, de membres déchirés, des hommes & des courſiers.

Au milieu du déſordre univerſel des bataillons & des eſcadrons rompus, parmi l'horreur des cris & le hideux aſpect du carnage, Oroondate appelle Arzace; Taléſtris appelle Oronte : après mille obſtacles à leur courſe impétueuſe, après s'être fatigués par mille coups épouvantables qui partoient ſans relâche de leurs bras, Arzace, Arzace appellé tant de fois, & le ſuperbe Oroondate ſe joignirent.

On vit les armes tomber autour d'eux; l'animoſité, le courage même expirent, & la curioſité s'allume : on s'arrête pour aſſiſter à ce coup d'armes éclatant. Mais ni l'un ni l'autre de ces héros ne ſongent à leur défenſe : ils jettent leurs boucliers ſur leurs épaules, & levant leurs épées des deux mains & les rabattant en déſeſpérés, ils ſe frappent de toute leur puiſſance : Arzace tombe avec ſon caſque

enfoncé ; Oroondate tombe avec ſon caſque de même enfoncé.

Leur chûte fut un événement terrible ; leurs Ecuyers les enlevèrent ; le courage renaquit autour d'eux ; l'animoſité redoubla ; chacun voulut combattre dans ce même lieu conſacré par leur chûte. Démétrius étoit-là ; Démétrius féroce en ſa douleur, puniſſant quiconque ſe préſente de la perte qu'il déplore, s'immolant une victime de chaque coup de ſon épée, & l'inſultant, & répétant ſans ceſſe : » vas » retrouver mon Hermione ».

Il auroit fixé le vol incertain de la victoire, ſi le Guerrier des vautours ne fût arrivé, traînant les lambeaux de ſon armure. Démétrius le reconnoît à ſa deviſe, & lui préparant un premier coup, il va le porter, lorſque des cris redoublés le ſuſpendent ; c'eſt la voix de Liſimachus qui veut empêcher ce combat, c'eſt la voix de Taleſtris qui ſe le réſerve. A la vue de Taleſtris, Oronte perd ſa force & ſon courage. O femme, ô femme ! s'écrie-t-il, & demeurant ſur ces paroles mépriſantes, il fuit, il cherche ſon azile au plus épais de ſes bataillons : mille Guerriers expierent ſa fuite, immolés

par le courroux de l'Amazone ; & cependant Perdicas que peu de Capitaines égaloient en ſcience de commander, relève la fortune de ſon parti, & vient à bout de laiſſer la victoire indéciſe.

C'étoit pour lui l'avoir gagnée ; c'étoit l'avoir perdue pour les Princes-unis. Liſimachus donna l'ordre pour Oroondate, l'ordre néceſſaire d'une retraite qui parut honteuſe à tous les Guerriers. Oroondate revenu de ſon étourdiſſement, gémit du retour des troupes, & vit le courage brûler encore ſur le front du ſoldat indigné. Il s'en prit à ſon épée de n'avoir pas terminé la guerre par cette bataille, & de n'avoir pas cherché le cœur inſolent où l'image de Statira s'étoit placée : il réſolut d'appeller Arzace ſur la plaine, auſſitôt que la trève pour le ſoin des morts ſeroit expirée ; cette penſée le conſolant, il alloit conſoler Taleſtris qui ſe plaignoit avec amertume, lorſque dans ſa farouche colère elle lui tourna le dos & s'en alla loin des tentes aigrir ſes noirs chagrins par la ſolitude. Oroondate, Liſimachus & Ptolomée la ſuivirent, craignant l'effet de quelque réſolution ſiniſtre.

frappe, cruelle, ce cœur que je t'avois donné, & qui depuis ton inconſtance n'a palpité que de déſeſpoir : frappe, éteins-y des feux que tu ne mérites plus : frappe infidèle, & dis à ces Guerriers qui paſſent que tu m'as donné la mort pour t'épargner la honte de me retrouver fidèle.

Ces Guerriers qui paſſoient étoient Oroondate, Liſimachus, & Ptolomée: Oroondate accourut le premier, & ſaiſit l'épée de Taleſtris qui demeuroit immobile aux paroles de ſon amant, & qui la lui abandonna ſans réſiſtance. Pardonnez, dit-il enſuite à la Reine, ſi mon reſpect pour vos intérêts ne m'empêche point de me livrer aux ſentiments de mon ancienne amitié pour mon couſin : il ſe jetta dans les bras d'Oronte qui le reconnut avec ſurpriſe, & qui lui rendit ſes tranſports. Après quoi le Prince de Scythie armant ſon noble front de ſévérité : Prince des Maſſagetes, dit-il, j'ai fait ce que le ſang & l'amitié me dictoient, maintenant je ſuis votre ennemi; & par l'ame de mon cher Artaxerce, je jure de l'être juſqu'à ce que la Reine Taleſtris vous pardonne. — Comment,

replique le Prince des Maſſagetes, c'eſt à moi de pardonner, & par un excès d'eſtime pour une femme légère & infidèle, vous prononcez un ſerment contre l'honneur & l'amitié ; qu'elle parle ! qu'elle diſe, ſi je ne l'ai pas aimée avec toute la paſſion que méritoit un cœur plus honnête que le ſien ; qu'elle diſe ſi je n'ai pas tout oublié pour elle, ſi l'ingrate ne m'a pas indignement trahi, ſi l'inſenſée n'a pas volé au devant de ſa honte. Que veut elle ? Qu'attend-elle aujourd'hui de ſa perſécution : n'étoit-ce pas aſſez de m'avoir réduit à vivre errant, promenant dans l'univers mes douleurs, mes regrets & ma rage ; à vivre comme je fais aujourd'hui depuis notre première rencontre, ſans aſyle, ſans amis, ne quittant les cavernes que pour aller aux batailles, & n'y revenant que pour y pleurer ſans ceſſe ?

Taleſtris l'interrompit : apprends-nous donc, traître, dit elle, apprends nous quelle eſt cette infidélité que tu me reproches. — Tu me braves, Taleſtris, réplique Oronte. Mais voilà Ptolomée, le compagnon d'Alexandre ; il ſait, ou doit ſavoir du moins ſi je te calomnie. Ciel, s'écrie l'Amazone ; c'eſt de mon

voyage près d'Alexandre que tu veux parler ! Elle ne put poursuivre, & des larmes de rage coulèrent de ses beaux yeux. Ce souvenir vous confond-il, Madame, reprit froidement Oronte ? Pleurez-vous le conquérant du monde & de vos lâches affections ? Pleurez-vous la publicité de ce fatal voyage ? Pleurez-vous les sermens que vous m'aviez faits d'abolir en ma faveur des loix infâmes auxquelles vous allâtes obéir ? . . . Oronte pouvoit poursuivre : la fière Talestris n'avoit plus de voix pour l'interrompre, ni d'oreilles pour l'entendre. Il respecta la confusion de sa maîtresse, il s'arrêta, se repentit & s'attendrit. Mon cousin, lui dit Oroondate, il n'est permis d'éclater en reproches contre une amante, que quand on veut reprendre ses chaînes. — Et quand on a l'affreuse conviction de ses torts, ajoûta Ptolomée : vous ne l'avez point. Rien ne légitime vos outrages, & votre conduite est indigne d'un guerrier. J'ai vu la Reine des Amazones au camp d'Alexandre, & j'affirme à la face de l'univers, que tout ce que la voix des méchans en a publié, n'est qu'une atroce calomnie.

Ceſſez, dit alors Taleſtris, ceſſez de me juſtifier, Ptolomée, vous me faites à moi trop d'injure, & trop d'honneur à cet ignoble amant qui peut ſoupçonner ſa maîtreſſe & attendre qu'elle ſe juſtifie. Si le ſoupçon eſt dans ſon ame, rien ne peut l'effacer : rien ne doit le convaincre : mais ſon opinion ne m'importe plus. Je lui pardonne, & je perds le deſſein d'attaquer ſa vie avec l'amour que j'eus pour lui. En achevant ces mots, elle remonta ſur ſon courſier, & s'éloigna en lui déployant toutes ſes rênes. Oronte la ſuivit d'un œil conſterné. Au moment où il la perdit de vue, il remonta ſur le ſien, & ſans prononcer un mot aux guerriers qui eſſayoient de le retenir, il alla s'enfoncer dans une forêt voiſine, emportant ſa honte, ſes remords, & de nouveaux genres de douleur.

Les trois guerriers reprirent le chemin du camp, où le plaiſir de retrouver l'aimable Bérénice effaça le chagrin qu'avoit reçu le grand Oroondate par le ſuccès de cette aventure. Oh ! ma ſœur, lui dit-il au milieu de ſes careſſes ; que vous fûtes imprudente de m'abandonner dans un moment où mes bleſſures ne me permet-

toient pas de voler à votre défenſe ! — Hélas ! mon frère, lui répondit-elle, je croyois n'en avoir pas beſoin ; & ſi le plus triſte accident n'eût contrarié mon eſpoir, vous m'auriez vu revenir bien peu de tems après mon départ de la rive du fleuve. Je veux vous raconter mon aventure ; mais auparavant il faut que je vous rappelle & que je continue l'hiſtoire que je vous avois commencée.

SUITE DE L'HISTOIRE DE BERENICE.

Je vous ai raconté les amours du Roi notre père & les perſécutions du ſuperbe Arzacome ; ce fut dans ce temps-là que les Nomades & les Hiléens ſe révoltèrent. Vous avez connu le ſage Théodate, ſa ſcience profonde & ſa vertu : on le choiſit pour marcher contre les rebelles avec trente mille Sarmates. Il fit bientôt parvenir des dépêches qui n'annonçoient que des victoires & des éloges d'un jeune

Etranger, d'un grand Guerrier dont la rare prudence égaloit la bravoure, & pour lequel il demandoit les premiers emplois de ſon armée. Ce charmant Etranger termina preſque ſeul une guerre que la pauvreté des Nomades, leur courage & leur mécontentement ſembloient devoir éterniſer. Ah ! mon frere, il étoit fait pour triompher par-tout, & dans les Cours & dans les armées, pour remporter les palmes de la ſcience & les couronnes de l'amour. Si vous l'aviez vu quand Théodate le ramena devant mon père ! que de nobleſſe, que de grâces, quelle aimable modeſtie, quelle extraordinaire beauté, & combien de qualités éminentes vous m'euſſiez fait remarquer dans mon digne héros, dans mon cher & malheureux Arzace!

Oroondate ſoupira de fureur à ce nom déteſté « Malheureuſe ! s'écria-t-il ; puis il s'interrompit, ne voulant point porter l'amertume dans le cœur de Bérénice. Oui, mon frère, j'étois malheureuſe, reprit-elle ; mais quand je vis Arzace, je ceſſai de l'être. Dans ſon premier regard, je vis les cieux me ſourire avec plus d'indulgence ; la douce paix du plaiſir coula

Oroondate. Puis il s'interrompit encore & laiſſa Bérénice pourſuivre. Bientôt, reprit-elle, les aſſiduités & les complaiſances d'Arzace ne furent que pour moi. Le Prince Carthaſis, notre oncle, & Théodate me l'amenoient ſans ceſſe. Mon oncle, idolâtre de ſon mérite, ſe plaiſoit à déſoler ſa ſingulière modeſtie. Arzace a la plus belle voix du monde, & le doigt le plus ſenſible ſur la lyre. Forcé de chanter un jour devant moi, il ſoupira ſa chanſon, plutôt qu'il ne la chanta; & ſes doigts tremblans, égarés ſur les cordes, décélèrent plutôt la paſſion qui l'inſpiroit, qu'ils ne l'exprimèrent par leur obéiſſance. Quand il eut terminé ſes ſons, Carthaſis acheva de le confondre & d'animer la rougeur ſur ſon front charmant. « Je ne croyois pas, dit-il, qu'il fût permis aux ſages de ſavoir ſi bien chanter. — Ah! mon oncle, lui répondis-je, ne leur défendrez-vous pas auſſi de ſavoir aimer. — Non, reprit-il, car la ſageſſe n'eſt que cela même. Je penſe du moins, répliquai-je, qu'on ne peut être parfaitement ſage ſans avoir bien aimé. — Je ne ſais, Bérénice, ajouta mon oncle; mais, il eſt certain, qu'à moins

moins d'en être aux préliminaires de la ſageſſe parfaite, on ne peut auſſi mal chanter que l'a fait Arzace.

Quand le départ de mon oncle & de Théodate eut terminé l'embarras de mon guerrier, je voulus ſavoir à quel degré de la ſageſſe il en étoit. Je repris la parole devant Cillenie : Arzace, lui dis-je, eſt-il poſſible que vous aimiez ? Je lui prononçai ces mots aſſez triſtement : il me répondit aſſez triſtement auſſi, oui, Madame. — Depuis bien long-tems, ajoûtai-je ? — Non, Madame. — Tous les attraits, ſans doute, toutes les graces & les vertus réunies ? — ah ! tous, oui, Madame, & la naïve jeuneſſe & la pure innocence, & l'adorable ſenſibilité. — On vous adore donc, Arzace ? — Madame, je ne crois pas. — Vous eſpérez du moins d'être adoré ? — Non, Madame, tout eſpoir m'eſt interdit. — Ah ! c'eſt que vous ne réglez point votre eſpoir ſur votre mérite. Mais, dites-moi, pourſuivis-je ? l'aimerez vous toujours cette heureuſe beauté. — Toujours, & s'il eſt poſſible, au delà même de la durée de ma vie. Ecoutez, Arzace, répli quai-je ? vous êtes égal aux Rois par les privilèges des héros :

cette beauté mérite-t-elle ? ... Cillenie m'interrompit & me dit à l'oreille : ménagez cette beauté, Madame, car c'eſt vous. Je feignis, aſſez maladroitement, ſans doute, d'être courroucée : allez, lui dis-je, vous êtes une folle; ſortez de ma préſence.

Quand j'eus ainſi délivré le grand Arzace de la contrainte où il étoit, il ſe mit à mes genoux, & je vis bien alors que c'étoit moi qu'il aimoit. Puiſqu'il faut, me dit-il, vous révéler un ſecret que j'avois réſolu de taire au monde entier, daignez m'entendre, Madame, daignez apprendre qui je ſuis par ce ſecret extraordinaire. Je ne pus le ſouffrir dans ſon humble poſture : je le fis relever : enſuite il me tint ce diſcours qui doit vous ſurprendre, mon frère, plus que toute autre perſonne.

Bérénice reprit haleine en cet endroit. Enfin, dit Oroondate, c'eſt donc comme rival du frère & perfide à la ſœur, qu'Arzace doit aſſouvir mes vengeances ! Que dites-vous, mon frère, s'écria Bérénice ? De quelle perfidie accuſez-vous Arzace, le premier des héros, le bienfaiteur de notre pays, le plus tendre de tous les

amans? Ah ! ma ſœur, replique le Prince de Scythie ; Arzace, peut être le plus grand des mortels ; mais il en eſt auſſi le plus coupable. Il eſt parmi nos ennemis, l'ennemi que cherche mon épée : il vous a trahi, malheureuſe : il a ravi le bonheur de votre frère. La mort plane maintenant ſur ſa tête déteſtée, & ſe prépare à venger les outrages qu'il a fait au ſang de Scythie.

Aux armes, aux armes, s'écria-t-on du dehors de la tente ; & Toxaris entrant auſſi tôt en grande hâte, jetta précipitamment une cuiraſſe ſur le dos de ſon maître, un caſque ſur ſon front, & lui mit ſa redoutable épée dans la main. Oroondate que jamais alarmes n'intimidèrent, courut hors de ſa tente, & vit la cauſe du déſordre. Un guerrier ſeul aux armes brunes, ſans plumes au caſque, avoit ſemé l'épouvante dans un camp de cent mille hommes : il l'avoit traverſé comme la foudre dévorante, mépriſant les milliers de javelines qu'on lui préſentoit, & laiſſant les traces effrayantes de ſa fureur ſur ſon paſſage

Phratapherne l'avoit reconnu pour Arzace, ce guerrier impitoyable qui lui ra-

vit son fils à la dernière bataille : il l'avoit attaqué avec une rage qu'il n'avoit perdu qu'en perdant la vie. Le brave Eumène s'étoit présenté ; le courtier d'Arzace avoit franchi le sien, & l'avoit conduit devant la tente d'où sortoit alors Oroondate avec Bérénice.

A peine les a-t-il reconnus, que haussant la tête, & la main vers le ciel, il annonce sa furie par un épouvantable cri, & se jette de son cheval en terre pour attaquer son ennemi. La Reine des Amazones enleva Bérénice au spectacle de ce combat mortel.

Déjà le sang ruisseloit sur les armes des deux guerriers, lorsqu'ils jettèrent leurs fers insuffisans. Le fer ne suffisoit qu'à des courages plus communs. Ils se saisirent au corps; on les vit dans une lutte effrayante, déployer long-tems la beauté de leurs membres, leur force, leur agilité, puis tout-à-coup se repousser des bras & des jambes, & se remettre sur pied.

Ce fut alors qu'un soldat passant derrière le grand Arzace, lui plongea dans les reins une javeline, dont le fer demeura dans la blessure. Oroondate en fureur fendit la tête du lâche soldat, & vit aussi-

tôt ſon ennemi tomber. Amintas, s'écria-t-il, Philippe, Ménélaus, au nom de tous les Dieux, ſecourez ce vaillant homme, & portez-le dans ma tente.

Philippe ſe préſenta pour tirer le fer de la bleſſure : Allez, dit Arzace, dites à celui qui vous envoye que je ne ſuis venu que pour perdre la vie : j'avois eſpéré qu'il tomberoit avec moi ; mais ſa deſtinée l'emporte. Je ne veux rien devoir à mon ennemi. Philippe lui répondit que l'intention de cet ennemi étoit de lui ſauver la vie pour l'attaquer encore, & pour réparer la honte qu'il croyoit avoir reçue de la ſupercherie d'un lâche. A cette condition, replique Arzace, fais ton office. Il ſouffrit enſuite l'opération douloureuſe ſans pouſſer un ſoupir ; mais la rage qui brûloit ſourdement dans ſon ſein ne lui permit pas de repoſer ; il ſe leva, il arracha le poignard qu'il portoit à ſa cuiraſſe, & ſe tranſporta dans la chambre qu'occupoit Oroondate.

Le Prince de Scythie que ſes nouvelles bleſſures avoient forcé de ſe remettre au lit, réfléchiſſoit alors amèrement ſur cette aventure. Quoi, diſoit-il, c'eſt lui qui me cherche, lui qui viole une trêve pour

venir attaquer celui qu'il dépouille ! Oroondate, offenſé demeuroit oiſif, & ſon rival fortuné ne peut ſe repoſer ſur ſa conquête. Que me demande-t-il. — Hélas, lui répondoit Bérénice, s'il eſt poſſible qu'Arzace ait oublié ſes ſermens, on ne doit plus eſpérer de foi dans le cœur des hommes. Puis elle pleuroit, appuyée ſur le bord du lit de ſon frère. Cette douce & généreuſe amante n'avoit que des larmes pour ſe plaindre d'un infidèle.

Une foule de guerriers étoient accourus ſous la tente d'Oroondate. Liſimachus, Taleſtris, Ptoſomée, le Prince Oxiarte, Artabaze, Cratère étoient préſens, lorſqu'on vit entrer Arzace. La tendre Bérénice l'eut à peine apperçu, pâle, chancelant & ſe traînant avec peine, qu'elle courut par un mouvement involontaire ſe ſuſpendre à ſon bras : Arzace, Arzace, dit-elle, hélas ! que vous ai-je fait ? Arzace la repouſſa. Taleſtris la reprit ſur ſon ſein, & cependant tous les guerriers s'étoient levés par reſpect pour ce vaillant ennemi, & ſe diſpoſoient à l'attention.

Arzace s'avança juſqu'au lit d'Oroondate, puis ſe tournant vers Bérénice : je

viens, lui dit-il, infidèle Princeſſe, te reprendre la vie que je t'avois trop aveuglément donnée, & la donner à ton nouvel amant. Si quelque jour il te trahit, ſouviens-toi d'Arzace qui ne l'eût pas fait : ſi tu le trahis, qu'il apprenne à ne jamais donner ſon cœur à des infidèles.

Ennemi ſuperbe, pourſuivit-il, lève-toi : que nos poïgnards terminent nos querelles : que ces armes entrent dans nos cœurs ſans réſiſtance, & ne nous couvrons plus de ces harnois qui trahirent nos mutuelles animoſités. En achevant ces mots, il ſe retira dans le milieu du cercle formé par les guerriers, & tous le regardèrent.

Mais dès les premières paroles qu'il avoit fait entendre, Oroondate, Oxiarte, Artabaze & le fidèle Araxe s'étoient regardés avec une ſurpriſe ſans égale : Oxiarte, dit enfin Oroondate, ne vous ſemble-t-il pas entendre la voix, & reconnoître les traits du pauvre Artaxerce? Arzace entend le mot : ſon cœur palpite : il arrête ſa vue ſur le viſage que préſente ſon ennemi, pouſſe un cri, s'élance : Oroondate, ô mon frère ! il tombe ſur

le corps d'Oroondate, & le plus profond silence succède.

Tandis que le silence dure & favorise cette scène surprenante, les deux héros se tiennent embrassés, & leurs visages étroitement unis s'inondent de leurs larmes. Mais Oroondate qui de ses yeux a vu son cher Artaxerce foulé par les chevaux à la bataille de Selenne, s'écrie, au milieu du ravissement de tous ses sens : » ô mes amis, dites-moi, s'il est vrai que c'est mon frère que j'embrasse : Artaxerce, cher Artaxerce. — Oui, c'est ton frère, mon ami, répond Arzace : oui, c'est ton cher Artaxerce ; oui, c'est ton frère, poursuit-il en interrompant chaque parole d'un baiser fraternel ; tu ne m'aimes donc plus, puisque tu ne me reconnois pas.

Bérénice reprit ses sens ; elle courut au bord du lit : » ô mon frere Oroondate, s'écria-t-elle, dites-lui donc qu'il me pardonne. Arzace tombe à ses pieds : te pardonner, Bérénice, te pardonner, ma chere, ma fidèle, mon unique Bérénice ; me pardonneras-tu toi-même ? Ce n'est pas seulement mon frere que je retrouve, je te retrouve aussi, ma divine Princesse : c'étoit donc à lui que tu pro-

diguois ces tendres careſſes qui m'ont tant coûté de larmes & de fureurs. Mais laiſſe-moi, pourſuivit-il, en étendant ſes bras vers les autres Guerriers. Et vous, mon oncle, dit-il au Prince Oxiarte, & vous, Artabaze, mon couſin, ne voudrez-vous pas auſſi me méconnoître ? Oxiarte le reçut dans ſes bras tremblans, & après l'avoir long-temps tenu contre ſa poitrine : ah ! s'écria-t-il, il ne manque ici que nos chères Princeſſes. Hélas ! ajoute Arzace, il manque auſſi mon père : ces mots & les larmes qui les ſuivirent ramenèrent un profond ſilence, qu'interrompit Oroondate, pour s'écrier, rendez-moi mon frère : oui, c'eſt toi, dit-il, en le dévorant de ſes regards, oui c'eſt toi que j'ai voulu ſuivre dans la tombe, qui me fis tant accuſer les Dieux : oui, c'eſt-toi, mon ami, que je retrouve après huit ans d'infortunes ; mais qui ſoutiendra l'excès de mon bonheur ? Tu ne ſçais pas, Artaxerce, tout ce que je retrouve avec toi ; qui m'obtiendra mon pardon de ta ſœur outragée ?

Un ſpectacle ſi tendre intéreſſoit tout le monde : tout le monde pleuroit. Liſimachus au comble du raviſſement de voir ainſi

terminer des haines dont il gémiſſoit, ne ſe laſſoit point d'embraſſer tantôt Arzace & tantôt Oroondate. Le fidèle Araxe, auſſi touché que les autres, vint ſe mettre aux pieds du Prince de Perſe, en le ſuppliant de lui permettre de les baiſer avec reſpect. Arzace le releva & lui donna ſa part de ſes tendres careſſes. Puis il alla ſe remettre aux pieds de Bérénice & de la belle Taleſtris.

Tandis qu'on ſe livroit aux douceurs de la joie ſous la tente d'Oroondate, tout inſpiroit la ſombre triſteſſe dans celle du jeune Démétrius. Cet aimable Guerrier que rien ne pouvoit diſtraire de ſes douleurs, étoit ſorti dès l'auroré pour aller porter le tribut ordinaire de ſes larmes au tombeau d'Hermione. Il avoit appellé ſon ombre chérie ; il avoit mille fois proféré le nom conſacré dans ſon ſouvenir. Il ſe promenoit ſolitairement autour du ſépulchre, lorſqu'un Guetrier Babilonien vint à paſſer près de lui : êtes-vous du camp, lui cria-t-il ? — Oui. — Le grand Arzace n'eſt-il pas priſonnier ? — Je n'en ſçais rien.

Démétrius le laiſſa s'éloigner & rentra dans ſa rêverie ; au bout d'une heure, il

vit venir un corps de troupes le long du fleuve ; une Guerriere ſe détacha & vint l'interrompre encore : êtes-vous du camp, lui cria-t-elle ? — Oui. — La Reine Taleſtris y eſt-elle ? — Je n'en ſçais rien.

Hermione, ô ma chere Hermione, pourſuivit-il, c'eſt-toi que ma voix appelle : c'eſt toi que mon oreille écoute au bord de ta tombe : c'eſt-toi que cherchent mes regards inquiets. Ombre chérie, c'eſt pour t'adorer que mon triſte cœur palpite encore : c'eſt pour te pleurer que je ſoutiens le fardeau de la lumiere : Hermione, Hermione, ma voix t'appelle.

Tu ne m'aimes point, Hermione ; tu ne réponds point à ma plainte : tu me laiſſes importuner de mes cris les échos de ces rivages : tu crains de revenir au jour & de revoir l'amant que tu n'as pas voulu connoître : tu pourſuis dans les déſerts de la mort l'inſenſible qui ne t'a pas connue : ta belle ame gémit ſur la trace d'Alexandre. Ah ! malheureuſe : ah ! femme inſenſée ! ton amour le perſécute ; reviens t'attendrir avec moi. Hermione, Hermione, ma voix t'appelle.

O ma douleur, as tu dénaturé l'uſage de mes ſens ? Je te vois, Hermione,

dans tous les objets qui ſe peignent à ma vue. Mon cœur te ſent dans le parfum que je reſpire, dans le ſon qui flatte mon oreille. Si le firmament étincelle, s'il eſt enveloppé de ſombres nuages, ſon éclat & ſon deuil me rappellent à ma chere Hermione ; ſi ma douleur s'endort un moment, l'inſtant qui ſuccède à ce calme trompeur, eſt ſuivi de tourmens plus inſupportables. Je te revois ingrate ; je te revois infortunée. Cette nuit encore, je te voyois dans l'aſtre des nuits, & mon œil s'uniſſoit au tien dans la face de ce globe attriſté : Hermione, Hermione, ma voix t'appelle.

L'affligé Démétrius n'avoit pas encore eſſuyé les pleurs qu'il verſoit en abondance, lorſqu'il s'entendit appeller de loin par une Guerriere qui revenoit à toute bride : » Guerrier, Guerrier, lui cria-t-elle, l'ennemi vient attaquer ton camp. Le Guerrier reprit triſtement ſon épée ſur la tombe d'Hermione : » eh ! bien, répondit-il, allons attaquer l'ennemi. — Non, reprit l'Etrangère, conduiſez-moi vers la Reine Taleſtris. — Non, répliqua le Guerrier, conduiſez-moi vers l'ennemi.

Démétrius ſe mit en crouppe ſur le

cheval de la jeune beauté. C'étoit Hyppolite qui revenoit de la Thémiſcyre ; c'étoit elle qui le matin avoit paſſé avec un corps formé de deux mille Amazones qui préparoient la route à huit mille autres, qu'on devoit voir dans la journée. Cette légère avant-garde fuyoit devant un corps ſupérieur ſorti de Babylone. Ce corps étoit commandé par Caſſander : c'étoit ce traître Caſſander qui dès l'aurore avoit interrogé Démétrius & qui redemandoit Arzace les armes à la main. Démétrius le fit rentrer dans ſes murailles avec ſa troupe fugitive, & ramena les beautés victorieuſes au camp où le grand Arzace racontoit alors ſes Aventures ſous la tente d'Oroondate.

HISTOIRE D'ARTAXERCE,

ſous le nom du Grand ARZACE.

On n'eſt grand qu'au prix de ſon bonheur : on n'eſt amant qu'au prix de ſes devoirs : on n'arrive à la ſageſſe que par les fautes, à la ſcience que par les erreurs. Heureux le mortel qui a pu tout connoître, qui s'eſt choiſi les ſentiers qu'il doit parcourir, qui ne fournit point ſa carrière en aveugle ſur la foi des guides, & qui ne ſort point d'une longue enfance en ſortant de la vie. Quiconque ſe ſent appuyé ſur une ame ſolide & ſur un cœur droit, ſe découvre ſans crainte & ſans honte à l'univers, diſoit Arzace. Il ne peut avouer une faute qu'il ne connoiſſe la juſtice, une erreur qu'il ne ſache la vérité.

Vous avez vu Darius combattant, vaincu, fugitif, trahi, aſſaſſiné ; ſon empire écroulé, ſa famille gémiſſante dans les

fers. Guerriers, que direz-vous de ſon fils quand vous apprendrez qu'il vivoit; que ce fils entendoit les orages tonner ſur ſa patrie, & n'écoutoit qu'une voix trop chère à ſon oreille; qu'il a vu la chûte épouvantable de ſa maiſon, ſans détourner ſes regards de deux yeux tendres; & que, ſatisfait de la poſſeſſion d'un cœur ſenſible, il a ſouffert que cinquante puiſſances formidables ſe formaſſent des débris de la ſeule puiſſance de ſes pères?

Les événements paſſés ne ſont plus pour moi que des ſonges détruits par le réveil. J'ai élevé mon cœur au deſſus des regrets, au-deſſus de la plainte, & des reſſentiments que je vous dois à tous. Vous avez combattu contre le ſang de Darius, mais vous êtes armés pour le reſte de ce ſang malheureux: Arzace eſt votre ami. Vous êtes poſſeſſeurs de tous mes biens: mais j'ai retrouvé ma maîtreſſe, & je n'ai plus beſoin d'Empire.

Tu te rappelles, ô mon cher Oroondate, cette ſanglante bataille de Selenne, dont l'événement nous a ſi cruellement ſéparés! Dans la nuit qui vint couvrir de ſes ténèbres le ſpectacle de quarante mille morts étendus ſur la plaine, je me ſentis

enlever & transporter. Le lendemain je me trouvai tout enveloppé d'appareils douloureux : je me vis couché sur un lit tressé de roseaux & mollement suspendu à des colonnes d'un bois odorant : rien que de simple, de propre, de paisible autour de moi : des ombrages au dehors, des oiseaux & des fontaines, & j'en respirois la fraîcheur ; j'en entendois les chants & le murmure au travers d'une fenêtre percée sous ma vue.

Je jouissois encore de ma nouvelle situation, lorsque je vis paroître un vieillard de taille vénérable, & d'un maintien grave & modeste. Il étoit vêtu d'un manteau de couleur brune, & ceint d'une écharpe blanche. Son œil étinceloit, mais son visage présentoit les signes de la bienveillance, de la douceur & du calme de toutes les passions. Il se mit à préparer des herbes & des liqueurs. Il s'égaroit souvent dans des distractions qui ramenoient ses yeux sur moi & sur ma riche armure suspendue. Je lui supposois des motifs, bien des motifs, hélas ! qui ne souillèrent jamais la belle ame de mon libérateur.

Est-ce de vous que je suis prisonnier, lui dis je ? Non, me répondit-il. Tu ne

me vois ni ſceptre, ni couronne ; comment peux-tu me ſuppoſer aucun droit contre mes ſemblables ? — C'eſt donc à vous, repris-je, que je ſuis redevable des ſoins qui me ſont prodigués ? — Oui. — Qui êtes-vous ? — Que t'importe ? As-tu déjà peur de la reconnoiſſance, ou que la main qui te ſauve ne ſoit malhonnête ? Quelque tems après je lui demandai s'il ne pourroit pas m'apprendre des nouvelles d'un ami bien cher qui m'accompagnoit à la bataille. — Ce que je ſais, me dit-il, c'eſt qu'un homme qui ſe réjouit maintenant, en a fait tuer quarante mille autres, & que la mort ne reconnoît point les amis au milieu d'une bataille. — Où ſommes-nous, lui dis-je encore ? — Dans les bois ; garde le ſilence & favoriſe mes ſoins.

Il m'en prodigua de ſi tendres & de ſi aſſidus ; il employa des remèdes ſi ſouverains, que les ſources divines de la ſanté recommencèrent bien-tôt à couler dans mes veines. Il ne me donna pas ſeulement une vie nouvelle : il me fit une autre ame, avec d'autres idées, & me replaça dans un monde qui m'étoit inconnu.

Je lui dis un jour : ô Théodate, vous vivez loin des mortels ; votre voix eſt toujours oiſive, & vous méditez ſans ceſſe. Vous êtes un ſage. Moi, j'ignore tout : on m'enſeigna beaucoup de choſes dans mon enfance, mais on ne m'apprit rien, & je ſuis encore un enfant. — Il eſt des enfans plus vieux que toi, me répondit-il. Au reſte, la ſcience n'eſt pas bonne à tous, & peut-être moins à toi qu'à tout autre. — Je me flatte d'un cœur honnête, lui répliquai-je, d'un grand amour pour le bien & d'une ardente curioſité de tout ſavoir. — Comment ſais-tu, me dit-il, ſi tu es honnête, puiſque tu es ignorant ? De quel amour oſes-tu te flatter pour le bien que tu ne connois pas ? Et de quel foible aiguillon de la curioſité as-tu reſſenti l'atteinte, puiſque tu n'as même rien appris des ignorans ?

Il eſt une imbécille curioſité : c'eſt celle des eſprits vulgaires ; ils attendent qu'une main étrangère vienne écarter devant eux les ronces, dont les Philoſophes ont couvert les ſentiers de la ſcience. Tout leur paroît obſcur, miraculeux, incompréhenſible. Ils cherchent le mot d'une énigme parmi les mots, & non parmi les attri-

burs des choſes. Mais il n'y a que les ſots qui veuillent deviner : les ſages plus modeſtes veulent tout apprendre. Ils ſavent de bonne heure que qui ſoupire après les eaux, doit ſe porter vers le fleuve, & ne pas eſpérer que le fleuve apportera ſon onde à ſes pieds. — Comment puis-je trouver ce fleuve, lui dis-je, ſi nulle voix ne me l'indique, & ſi nul guide ne veut y adreſſer mes pas? — Oh! jeune homme, me répondit-il, te voilà comme l'enfant qui demande qu'on l'élève pour atteindre le ſoleil. N'as-tu pas des yeux pour reconnoître ta route, & des pieds pour la ſuivre? Que veux-tu faire d'un maître? Les maîtres n'ont qu'une langue; & c'eſt un miroir qu'il te faudroit. Les maîtres ſont ceux qui n'ont plus d'oreille pour entendre; & qui placés, comme des eſclaves ſous les portiques du temple de la vérité, en défendent l'abord, & n'y pénètrent jamais.

Je crus devoir le preſſer davantage; & quoique j'euſſe réſolu de ne point avouer mon nom ſur les terres de nos ennemis, je lui demandai le ſecret pour tout autre, & je lui dis que j'étois Artaxerce, fils du grand Roi Darius. Je le

ſuppliai de me mettre dans les mains l'heureux fil de ſon expérience, & de me rendre digne du rang qui m'étoit promis parmi les hommes. — Ah ! ſi tu dois régner, me dit-il, de quoi te ſerviroit la ſcience ? C'eſt une vierge que je puis bien offrir à ſon amant ; mais ſi cet amant ne peut tout entier, librement, & pour toujours ſe conſacrer à ſes charmes, comment veux-tu que je la proſtitue ?

Artaxerce, pourſuivit il, la vierge dont je te parle a bien des rivales autour des trônes : elle n'aimeroit pas d'ailleurs un amant revêtu de majeſté : elle porte plus volontiers ſes faveurs à l'humble diſciple qui l'attend ſous le chaume, à la clarté d'une lampe ſilencieuſe. Elle ne ſouffre point l'inégalité, & conſidère tous les mortels comme rangés ſur une même ſurface. O fils de Roi, briſe ton ſceptre, ſi tu veux une fleur de ma beauté.

Je ne me laſſai point de le ſupplier & de le pourſuivre. Je le ſurpris un jour dans une cabane reculée, au centre d'un épais boccage. Je lui promis une ame ſi modeſte, un eſprit ſi docile, & tant de diſcrétion, qu'enfin il me fit voir la nature captive ſous le joug de ſa ſcience profonde, &

les élémens dociles à ſes ſages volontés. Ce fut cette fois qu'il me révéla ſur les cauſes des erreurs vulgaires, les grandes vérités que je crains de vous révéler à mon tour. —

Arzace s'arrêta : Oroondate & les autres guerriers unirent leurs prières pour l'engager à parler. Il n'y avoit là que les plus prudens de toute l'armée, de ſorte qu'il reprit la parole en ces termes ;

Il ne m'eſt pas permis de tout dire ; mais ce que je vais vous faire entendre, doit vous intéreſſer davantage que le vain récit de mes amours. L'enfant & la femme frivole ne veulent voir que des fleurs ſur les lèvres qu'ils écoutent ; mais quiconque ſe fait prêter l'oreille, s'engage à ne rien dire qui ne porte ſon utilité. Que la vôtre m'écoute avec indulgence, guerriers, & que votre reſpect pour vos Dieux ne me faſſe point accuſer d'une liberté trop impie.

Il n'eſt qu'une ſcience, guerriers : peu de mortels ont ſuivi l'analogie parfaite qui unit toutes ſes branches en un bel enſemble ; bien moins encore ont eu le privilège de deſcendre juſqu'à la ſouche première, & de reconnoître la maſſe pro-

ductive de tout ce qui existe. Les Philosophes de l'Inde & ceux de l'Egypte, se sont avancés jusqu'au sanctuaire de la nature; mais les uns & les autres ont enlevé la trace de leurs pas, & élevé des nuages mystérieux au-devant de leur route fortunée. Des spéculateurs sont venus ensuite, qui ont établi sur l'univers la tyrannie de leurs folles pensées; ils ont voulu combiner l'œuvre éternelle de la divinité; ils n'ont fait que compliquer sa belle & simple ordonnance. Dieu qui rioit de leurs vains systêmes, a détourné de leurs regards le grand principe sur lequel il a posé la machine du monde: c'est ce principe unique & inépuisable en métamorphoses, qui est le Prothée des fables, & qui se transforme dans tous les individus de la nature. C'est à lui que la course de la science s'arrête. Jusqu'à lui, la nature répond: après lui, c'est Dieu qui ne répond point.

Ce grand Principe, ou cette ame profonde, ou cette matière premiere répandue dans l'univers, est la même que nos Mages nous font adorer sur nos montagnes sans nous la faire connoître que par un étroit emblême; c'est le feu, non celui

qui s'allume du choc de deux cailloux, & ſe nourrit d'alimens périſſables, non celui qui brûle en globe reſplendiſſant au milieu de l'azur des cieux, ni celui qui brille en ſuperbes météores, ni celui qui gronde en épouvantables tonnerres; mais un feu ſubtil, fluide, inviſible, qui forma les élémens, qui vit infuſé dans eux, qui les unit dans leurs extrêmes, qui leur donne la puiſſance productive, qui meut, qui altère, détruit & s'emploie à régénérer éternellement des débris de ce qu'il décompoſe.

C'eſt ce feu, ce grand eſprit, qui du réſultat de ſon action ſur lui-même, fit naître ces trois freres dont le peuple Grec & celui du Nil révèrent les images ſous les noms de Jupiter, de Neptune & de Pluton. L'un eſt plus ſubtil, l'autre moins fluide, & l'autre plus groſſier. Il eſt le deſtin qui les enchaîne par les rapports les plus immédiats; & c'eſt de ces trois éléments qu'il a fait les matrices & les ſépulchres de l'univers. Il réſout dans leurs parties ce qu'il en a compoſé, & ne ſouffre pas que rien s'arrête en un même point, que rien s'anéantiſſe, que rien vive éternellement ſous une même forme.

C'eſt lui qui chaſſe l'oiſiveté de tous les coins du monde, & qui l'enrichit des tréſors de ſa fécondité. Il groſſit & durcit le roc immobile : il pêtrit, cuit & fait vivre les mines & les métaux : il ſerre & colore le tiſſu des pierres précieuſes : il délivre la plante de ſon germe, l'élève & la ſoutient ſur ſa racine : il ſoupire dans l'innocente haleine du printems, embaume & nuance la fleur paſſagère ; attache ſes fortes aîles au vent, & donne des pieds au flot qui pourſuit le flot ſur une arêne argentée. Il a lambriſſé de mondes innombrables les voûtes du firmament ; il leur a donné pour parure l'éclat de la lumière auſſi-bien qu'à cette terre, ridicule théâtre de nos batailles : il a délié les membres du quadrupède : il anima l'oiſeau dans ſon œuf cahotique, & plaça des reſſorts dans la molle charpente du reptile. C'eſt ſon exploſion qu'il fait entendre dans le premier cri de l'enfant ; c'eſt lui qui étincelle dans les regards du jeune homme ; fleurit les joues virginales de la beauté ; ſoulève les grandes penſées vers le cerveau du grand homme, & ſecoue par les mouvements de l'amour, par ceux du

du courage & de la vertu, le noble cœur des Guerriers,

Que ne puis-je vous le montrer courant avec une activité paternelle dans toutes les parties de l'immenſe univers, enrichiſſant la nature comme ſon vaſte domaine, rempliſſant tous les individus, communiquant à tous ſa puiſſance muette, énergique, ſouveraine; les liant par des chaînes ſympathiques, les conſervant par l'amour, & formant tout dans la paix, l'union, l'harmonie, la ſimplicité & l'uniformité! Que n'ai-je une main aſſez hardie pour vous déchirer les reſtes du rideau; vous découvrir l'eſſence de cette matière préexiſtante, ſes loix immuables, les progrès de ſon action ſur le chaos des autres matières, & l'artifice de ſes ſecrettes opérations; de la plus magnifique ſur-tout & de la plus obſcure, celle qui met un homme ſur la terre! Quel édifice! & comment le fer d'une lance ſuffit-il pour le faire écrouler?

Hélas! ce ſont de triſtes vérités, que l'homme ne fut pas honoré d'une matière plus précieuſe que celle des autres individus; qu'il eſt comme eux ſujet à l'altération & à la diſſolution; que la

nature unit, dans la fabrique de tous, les germes de la mort aux germes de la vie ; que les Monarques n'ont que leur part qui leur eſt prêtée comme au reptile & comme au brin d'herbe ; & que chaque élément impitoyable leur reprendra ſes bienfaits. Orgueil, orgueil de l'homme, fléchis devant le Dieu à qui l'on ne reprendra rien, le Dieu qui a tout donné, qui règle, qui modère, qui s'eſt fait le centre de la rotation, & le germe unique de création, de deſtruction & d'éternelle reproduction.

C'eſt ce Dieu ſuprême, Guerriers, qui jouit ſeul du droit des autels & des hommages ; c'eſt ſon principal architecte, ſon grand eſprit, que nous adorons en Perſe : & c'eſt le même qui lie le ciel à la terre, qui flue continuellement depuis les aſtres reculés juſqu'aux aſtres les plus oppoſés ; que vous adorez en Grece & que vous nommez Mercure, le Meſſager des Dieux : car, ſçachez que la ſcience étant trop haute pour le vulgaire, les Philoſophes la couvrirent du voile impénétrable des ſimbêmes ; que vous avez pris pour des noms propres des mots énig-

matiques, & des allégories pour des vérités.

Mais je me souviens du conseil de Théodate, & je m'arrête. Félicite-toi, me disoit-il, mais ne t'enorgueillis point de ne plus frémir de terreur devant des fantômes. Garde-toi d'éclairer de trop près des erreurs consacrées, & n'insulte pas même de ton sourire à l'univers séduit.

Ce fut après m'avoir fait descendre dans l'abyme de ces mystères, qu'il m'apprit quels étoient mes devoirs envers le grand Dieu des sages, le Dieu inconnu; & mes devoirs envers tous les êtres qu'il avoit comme moi favorisés du don de la vie; c'est ce qu'il appelloit la morale: il en attacha les principes à celui de nos mœurs, au méchanisme de notre composition, à la Divinité. Il me fit reconnoître le besoin d'une morale diversifiée selon les lieux & les temps: il me fit admettre un précepte unique, lequel unit l'homme à l'homme des extrémités de la terre; & c'est de protéger son semblable pour en être protégé. De ce précepte, il fit couler les premieres loix & le premier ordre de distribution; mais il me

démontra bientôt l'oubli de l'ordre & des loix.

Il me fit voir qu'on s'étoit plus attaché à soumettre les hommes qu'à les gouverner ; qu'on s'étoit moins proposé de les rendre heureux que de se les rendre utiles ; qu'on avoit plus consumé de génie à tirer parti des passions & des vices, qu'à faire naître des vertus ; que, dans ce dessein, l'on avoit employé à la plus coupable des séductions les sciences & les arts, & semé beaucoup plus d'erreurs que de vérités ; que la morale vulgaire dictée par les tyrans avoient isolé l'homme pour le mieux subjuguer ; que la subordination compliquée, à l'extrême, avoit totalement anéanti le principe de l'association ; qu'en fait de gouvernemens, on n'avoit fabriqué que des machines discordantes sujettes à se détruire par leur choc ou par leur immobilité ; que la race des hommes enfin avoit jusqu'alors passé sur la terre en marchant de fautes en fautes, de miseres en miseres ; qu'on avoit rarement vu l'amour du bien commun, le respect de l'union & la douce fraternité ; mais l'ambition arrogante, la tyrannie assise

ſur ſa mobile arêne, la frivole inertie, la ſuperſtition, l'avarice, l'impoſture & l'inhumanité.

Comme tout étoit lié dans ſa ſcience univerſelle! & par quels rapports admirables il enchaînoit la théorie des mœurs à celle de la nature, de la nature mere de tout, & le point de réunion de toutes les lignes de la ſcience! J'oubliois le temps à l'écouter: je vis ſucceſſivement dans ſes bocages, ſes ſillons, & ſes vergers, la fleur mourir, l'épi tomber, le fruit ſe détacher de l'arbre, & l'arbre dépoſer ſa verdure. Cependant j'étois encore tourmenté de la ſoif d'entendre: je n'étois point parvenu à la ſcience, & n'avois apperçu que ſon objet: ſans ceſſe j'importunois Théodate pour obtenir de lui des conſeils; & chaque fois, il me prononçoit des maximes qui ſe gravoient ineffaçablement dans ma mémoire.

Fils de Roi, me diſoit-il, la ſcience veille à côté de l'homme laborieux; elle le fuit auſſi-tôt qu'il s'endort. Le ſommeil eſt un beſoin de l'ignorance: la nuit eſt la mere de la diſcrétion: exerce ton intelligence & tes membres. Tu l'as vu, le travail eſt l'eſſence de la Divinité,

& l'éternelle fonction de la nature : mais le travail du sot le consume comme le désir du paresseux le tue : choisis ton travail : apperçois le but avant tout, & recherche toujours les voies droites, simples & naturelles.

Fils de Roi, la science fondée est la sagesse : la sagesse est divine ; l'erreur seule est abjecte. Ennoblis-toi, regarde ta pompe, l'or & ton beau sang à l'égal de la boue : purifie-toi de celle des préjugés. Sois avare de moyens & de paroles : le flux des paroles noie la pensée dans son germe : ferme tes lèvres pour tous, & n'en ouvre qu'une pour le sage.

Fils de Roi, conserve ta précieuse ingénuité ; elle s'allie à toutes vertus. Cache ta sagesse, elle est la plus grande des folies parmi les fous. Ne heurte point les passions de l'adolescent ; ménage sur-tout les préjugés du vieillard : quiconque a vieilli dans le préjugé ne mérite plus de le perdre : ploye ton ame à la modération : borne tes désirs & tes espérances. La moitié du bonheur est de ne rien espérer.

Fils de Roi, celui qui n'a rien ne peut rien perdre, il est au-dessus de toi & de

tous les Monarques : le ſage eſt au-deſſus de tous. La génération vicieuſe eſt ſous ſon regard : il la voit ſe fatiguer dans le champ des chimères. Il eſt ſeul en paix au ſein de la vérité ; & quand les larmes inondent le grand domicile de l'homme, ſon cœur s'élève de joie dans ſa poitrine, ſa penſée s'exalte dans le plaiſir, & ſon eſprit conçoit avec enthouſiaſme des idées que jamais aucune bouche ne prononça.

Fils de Roi, la corruption empoiſonne toute la terre : l'homme a pris l'habitude d'un joug d'airain : tu ne pourrois lui donner un joug de roſes qu'il ne le briſe & ne t'inſulte : renonce à ton empire & laiſſe-le dans les mains d'un plus tyran que toi. Evite la dépendance : la nature ne te demande rien de plus. Etudie : l'étude eſt le charme conſolateur de la vie ; elle donne une face riante au temps, elle trempe dans le miel le trait douloureux de la mort.

Il m'attriſtoit ſouvent par cette penſée de la mort. Que la loi qui la donne eſt cruelle, lui diſois-je, & que celle qui donne la vie eſt douce ! C'eſt la même action, me répondoit-il, qui te crée &

qui te détruit : penſes-tu qu'en faveur d'un brin de ſa matière, l'ouvrier qui tourne un vaſe doive interrompre ſon ouvrage ? Tu as crû dans les ris de l'enfance comme un beau jour parmi les roſes d'une aimable aurore : tu vas redeſcendre dans la triſteſſe d'un état flétri : les ſemences de ta vie s'enſéveliront dans tes ruines où la nature les reprendra. Voudrois-tu qu'elle perdît toute la chaîne des créatures à naître de ta diſſolution, en te donnant une vaine éternité ?

Je fléchiſſois ſous l'empire de ſes paroles, & chacune étoit un rayon de lumière qui embraſſoit tout mon eſprit. A la fin ma docilité me rendit timide & circonſpect : je perdis mes premiers goûts, j'oubliai mes armes, & ma mémoire ne me rappelloit de toute ma vie paſſée que mon amitié pour mon cher Oroondate. Je ſongeois à me faire informer de ſon ſort, ou dans les Provinces de la Scythie, ou dans la Cour même d'Iſſedon, lorſqu'un jour nous vîmes aborder à notre ſolitude un Cavalier Scythe qui portoit un meſſage du Roi Mathée. Après un entretien qu'il eut avec Théodate, mon généreux Maître revint

à moi, & me dit que le Roi le rapelloit à ſa Cour : il me redemande mes ſervices, ajouta-t-il, & il a oublié qu'il m'a puni de mes ſervices.

L'hiſtoire de ma vie, pourſuivit-il encore, n'eſt ni bien longue, ni bien extraordinaire. Je naquis Prince des Sarmates : jeune, je me battis & j'aimai, je fus aimé & ne le fus qu'un printemps. On guérit de l'amour, mais la cicatrice en reſte, & quelquefois j'en retrouve la douleur. Je ne voulus plus être Prince, j'étudiai, je vis l'Inde, l'Egypte & la Grèce : je devins courtiſan, puis Général d'armée, puis rien. Tu croiras aiſément que je me ſoucie peu de redevenir ce que j'étois ; mais je veux te conduire à la Cour & t'apprendre, ſi je le puis, quelque choſe encore.

Ce fut dans ce temps-là que je pris le nom d'Arzace avec l'armure ſans pompe, que depuis je n'ai point quittée. —As-tu vu un tigre, me dit Théodate ſur la route ? —Oui. —Eh bien, tu les as vus tous. Qui voit une colombe, les voit toutes auſſi. Mais on ne voit qu'un homme à la fois ; encore ne le connoît-on point. Veille ſur tes pieds dans les lieux où nous

allons : tous les chemins y ſont tendus de pièges. Fortifie ton œil pour ſurprendre l'allure, le caractère & la valeur réelle des hommes que nous verrons : car ils marchent en tous ſens, ſe couvrent d'un maſque impénétrable, & font jouer un éclat d'oripeau dans leurs mains. Tu les verras viſer à droite pour frapper à gauche ; tu les entendras publier un deſſein pour en exécuter un autre ; répondre oui pour non & non pour oui. Ecoute, & doute ſans ceſſe.

Nous arrivâmes dans Iſſedon pour apprendre que les Hiléens & les Nomades s'étoient révoltés. Le Roi Mathée, après un accueil flatteur, implora les lumières & le bras de Théodate pour cette expédition. Chaque printems allumoit une ſédition nouvelle ou des guerres étrangères : on ignoroit les cauſes du déſordre : on le prioit d'en expliquer ſa penſée : Roi des Scythes, dit-il, que me demandez-vous, puiſque vous ſavez que je ne ſais pas mentir ? Ne m'avez-vous pas appris à me taire ? Ne m'avez-vous pas déſabuſé de la chimère de l'amour du bien ? Ecoutez néanmoins ; attachez-vous au ſens de mes

paroles ; je vais raconter l'hiſtoire de deux enfans (1).

Le premier étoit fils de la Néceſſité : on n'étoit pas encore loin de l'origine des tems lorſqu'il naquit. Il ſe montra d'abord plein de force, de prudence, de douceur & d'énergie. Ses joues étoient un tiſſu de toutes les fleurs : les fruits étoient dans ſa penſée ; il les mûriſſoit par ſa réflexion féconde, & les verſoit continuellement de ſa bouche & de ſes mains. Il devint Roi de la Terre : le ſoc du travail fut ſon ſceptre. Sous ſon règne on ne connut abſolument ni vices ni vertus : on s'aimoit dans tous les pays : on s'entr'aidoit de toutes les extrêmités du monde : tous les hommes étoient égaux dans l'ordre, & parfaitement heureux ſans le ſavoir : or, je laiſſe à penſer combien il y a que ce tems-là n'eſt plus.

Ce Roi avec ſa femme l'Induſtrie ni-

(1) *Le bien & le mal.* On s'eſt permis de refaire cette allégorie dans une hypothèſe toute différente après Balthazard Gracian. On peut lire la première dans la première partie du *Criticon*.

rent les talens au monde : l'aigle n'engendre point une colombe ; mais l'aigle fait un aigle avorté : les mœurs de ces bons pères s'évaporèrent dans ce passage. Les talens devinrent de petits glorieux ; ensuite des ambitieux. Ils séparèrent les hommes en différentes classes : il y eut des riches & des pauvres, des savans & des sots ; & tout fut perdu.

L'intérêt avec la subordination firent un autre enfant pour l'opposer au premier. Celui-ci étoit débile, difforme, & bizarrement organisé. Le morne hyver flétrissoit son visage : de stériles ardeurs brûloient ses veines ; & sa pensée ne produisoit que des fruits corrompus. Dès qu'il parut, on le haït. Il se haït lui-même, & rongé d'un chagrin farouche, il erra long-tems sans asyle parmi les hommes. Il aiguisa son esprit dans la mélancolie, & devina qu'il lui seroit bon de savoir se déguiser & tromper.

Il se mit à chercher un maître de tromperie ; mais il ne s'en trouvoit point encore sur la terre. Il en inventa la science, & médita si profondément, qu'il apprit à composer un filet des fleurs du mensonge, un masque du fard de l'hypocrisie,

un habit des roſes de la complaiſance. Alors il vint tout doucement, bien gracieuſement ſe gliſſer dans les cours où il développa toute ſon induſtrie. Il établit des règles toutes nouvelles; il ſe chargea de guider la fortune des peuples.

La fortune demandoit aſſez à bien faire; mais comme elle étoit aveugle auſſi bien qu'elle étoit bonne, il la guida tout au rebours : combien de fois il la fit errer dans la diſtribution des ordres & la promulgation des loix ! Combien de fois il la fit marcher lentement, quand il étoit beſoin de diligence; & voler quand il falloit de la circonſpection ! Combien de Grands-Hommes il lui fit frapper injuſtement ! Combien de lâches, de ſots, d'extravagans il lui fit embraſſer ! Et combien dans cette Cour de Scythie où je le vois encore, il prépare ſon miniſtère à de coupables projets !

Telle fut la fable que raconta le Philoſophe; & quelques jours après on lui donna ſes braves Sarmates pour les mener contre leurs frères mécontens. O doux charmes de la ſageſſe, que vous me parûtes triſtes alors, & que la gloire me parut auſſi importune & cruelle ! je n'avois

point encore paru devant le Roi. Mais j'avois arrêté ma vue sur Bérénice : je m'étois laissé frapper du rapport de ma destinée avec celle de mon cher Oroondate, & du desir de plaire à son aimable sœur, ainsi qu'il l'avoit eu de charmer la mienne par ses tendres hommages. Que je suivis Théodate avec peine ! Et que de soucis m'agitèrent jusqu'au moment où nous joignîmes les rebelles, près du lac de Buges ! Tant que dura cette guerre, je ne demandai à mon Général que des batailles : je ne voulois que me hâter de cueillir quelques lauriers pour revenir plutôt à la Cour d'Issedon: avec quelle impatience je voyois ce moment reculé par le courage opiniâtre de nos ennemis ! Et combien de fois je blâmai secrettement la judicieuse conduite de Théodate, qui ne songeoit qu'à pacifier par ses lentes intrigues, & se comportoit en médiateur généreux plutôt qu'en Général d'armée !

Quand nous revînmes dans Issedon, mon maître ne voulut rien du Roi que sa faveur pour son jeune ami. Je l'obtins aussi grande que mon amour me la faisoit desirer. J'oubliai ma famille & nos grands

intérêts : je ne penſai plus qu'à ſervir le peuple heureux qui portoit le joug de ma charmante Princeſſe. Je crois que dès-lors je fus admis dans les conſeils. Je le fus du moins dans la petite Cour de Bérénice, où Théodate & moi nous trouvâmes encore un autre plaiſir, celui d'être honoré de la bienveillance du Prince Carthaſis, frère de Mathée.

Carthaſis a des talens aſſez vaſtes, des qualités aimables, de la bravoure; mais une affection trop générale, & des ménagemens trop étendus. Condamné par ſa naiſſance à vieillir preſque ſans gloire dans un palais, il en ſubit la loi ſuperbe, & ſe réſigne à ne rien voir, à ne rien contrarier dans les deſſeins de ſon maître & dans les manœuvres des favoris. Toute cette eſpèce de miſérables, enorgueillie de ſon appui, me dardoit ainſi qu'à Théodate le venin de ſa langue. On nous montroit d'un doigt inſolent, & nous entendions répéter malignement ſur notre paſſage, *ce ſont des gens de bien.*

Théodate rioit & penſoit : je ſouffrois & j'aimois. J'étois à la fois le plus triſte & le plus fortuné des mortels : je voyois Bérénice à toute heure. Mais ſi

Théodate avoit déjà dompté mon audace naturelle, mon amour acheva de la rompre; & j'étois en préſence de Bérénice, plus timide que ne l'eſt une jeune vierge. La timidité de ma Princeſſe étoit égale à la mienne ou plus extrême encore; de ſorte que nous nous ſerions aimés longtems ſans nous le dire, & que nos regards l'auroient exprimé à tout le monde avant que nous euſſions oſé les entendre. Je craignois d'ailleurs d'offenſer l'auſtère philoſophie: je n'oſai qu'après bien des combats avec moi-même, découvrir l'état de mon cœur à mon divin maître. Il me ſoulagea de cette crainte: « ne t'ai-je pas appris, me dit-il, que l'amour étoit le nœud ſacré de l'univers? La ſageſſe n'eſt point abſurde & ne choque point la grande loi du monde. A ton âge on doit aimer: à ton âge la ſageſſe doit ſourire: aime, Artaxerce: attache cette jolie fleur aux épines de l'étude, & que cet amour te ſerve d'aiguillon pour te rendre plus digne de bien faire.

J'allois m'endormir ſur les roſes de l'eſpoir & de la ſécurité, lorſqu'on nous apprit qu'Alexandre avoit gagné la bataille d'Iſſus, & que ma mere & mes ſœurs étoient

prisonnieres dans son camp. Je frémis ; je rougis, & formai le dessein de joindre mon pere en diligence, de venger la vertu de la fortune d'un insensé. Ce fut à cette ferme disposition de mon ame que je dus le retour d'un peu de courage, & la force de me déclarer à ma Princesse. Un jour qu'elle m'interrogeoit & m'écoutoit avec sa bonté ordinaire, voyant qu'elle commençoit à pénétrer dans les causes de mon singulier embarras, je me mis à ses pieds; & cherchant tout ce qui pouvoit diminuer l'offense des aveux que j'allois prononcer, le nom d'Oroondate revint à ma pensée comme un appui que j'embrassai, & ce nom fut à peine sorti de mes lèvres que je vis ma chere Bérénice dans une surprise impossible à représenter. » Quoi, me dit elle, connoissez-vous ce frère si tendrement aimé, si douloureusement regretté ? Avez-vous de ses nouvelles à m'apprendre, Arzace, & pouvez-vous me consoler de sa longue absence ? « Je me hâtai de lui faire le récit des aventures d'Oroondate en Perse : je m'étendis avec l'intérêt que vous pouvez croire, sur sa liaison touchante avec le Prince Artaxerce, & l'événement de la

bataille de Selenne : » Ah ! s'écria-t-elle, quelle douleur mon frère a dû reſſentir de la mort d'un ſi généreux ami ! Que ne lui devoit-il point pour le préſent d'un cœur comme celui de Statira ? Mais, dites-moi, pourſuivit elle, ce Prince Artaxerce étoit-il un ſage ? —Pas encore, lui répondis-je. —Etoit-il ſenſible ? —Pas encore. —Bien timide ? — Pas encore. —Bien fait de ſa perſonne, ajouta-t-elle avec modeſtie ? Que pouvois-je répondre ? Je demeurai dans un ſilence confus, je retombai à ſes pieds : » Ah ! m'écriai-je, que n'eſt il auſſi charmant qu'Oroondate le parut aux yeux de Statira »! Je ne ſais, Bérénice, quels mouvements s'élevèrent dans votre ame ingénue. Mais vous me vites ſuccomber à mes tranſports, quand après avoir achevé de me pénétrer d'un regard curieux, vous vous écriates : » Ah ! quel bonheur ! c'eſt vous qui êtes l'ami de mon frère.

Que ce moment de délices & d'enthouſiaſme fut ſuivi d'une ſéparation cruelle ! je laiſſai Théodate à la Cour. Je paſſai le Boriſtène, je pris un navire au port d'Hypoleon, je voguai ſur l'Euxin, favoriſé par le calme des vents & des eaux ;

mais Zopirion avoit armé dans Bizance, Arimbas dans le Pont : l'avarice leur faiſoit courir la mer : je fus attaqué par huit grands vaiſſeaux, & malgré la plus heureuſe & la plus téméraire réſiſtance, je fus pris & conduit au port où commandoit Arimbas. » Corſaire, lui dis-je, en paroiſſant devant lui, quel eſt ton droit pour me fermer la route des lieux où je veux aller ? Celui des Corſaires, me repondit-il. Es-tu riche ? Je vis bien qu'il ne falloit point eſpérer de généroſité : je le ſuis, en effet, repris-je, & la rançon que je te ferai parvenir ſurpaſſera tes eſpérances ſi tu me laiſſes pourſuivre mon chemin. — Penſes-tu, barbare, me répondit-il, que ce ſoit par des barbares qu'un Grec puiſſe être trompé ? Fais venir ta rançon : en attendant, ſers-moi.

Par un défaut de prudence, on m'avoit laiſſé mon poignard : je n'écoutai que le courroux qu'avoit allumé cet orgueil d'un miſérable, je le lui enfonçai dans le flanc, je m'emparai de ſon épée, je tuai cinq ou ſix ſoldats, & je m'échappai du château & de la ville où l'on m'avoit fait aborder. Je pris la route de la Médie, & j'appris la déroute d'Ar-

belle preſque auſſi-tôt que la mort de mon pere.

Je ne ſais ſi la Philoſophie eſt un bien puiſqu'elle altère la ſenſibilité dans nos cœurs. Je rougis de vous redire ce que j'éprouvai à cette nouvelle. Ma douleur ne me fit ni verſer des larmes, ni proférer des plaintes. Je ne reſſentis qu'un chagrin ſombre & muet, un repentir ſérieux d'avoir abandonné des intérêts ſi ſacrés : je vis l'impérieuſe néceſſité étendant ſon bras d'airain ſur mon pere comme ſur un autre mortel. Je me rappellai la grande loi de la nature contre tous les êtres ; je ne me conſolai point, mais je ſupportai avec réſignation.

Qu'aurois-je fait en Perſe ? L'amour, l'amitié, le deſſein de venger ma patrie, de pourſuivre le brigand de Macédoine, & d'intéreſſer le Roi Mathée dans cette entrepriſe, me ramenèrent en Scythie, & me firent différer la délivrance de mes ſœurs. Je revins par les hauteurs du Thymaüs & le pays des Maſſagetes : j'approchois des murs déſirés, lorſque je rencontrai, ſur le bord de ma route, à l'entrée d'une fôret, mon cher Maître, mon libérateur, le ſage Théodate, bleſſé

de plusieurs coups. Jugez de ma surprise à cet aspect, à ces paroles qu'il me dit : » Ne songe point à moi : cours sauver Bérénice qu'on enlève, & son pere qu'on assassine ».

Cinquante Cavaliers environnoient le Roi, sa garde, & Arzacome à l'endroit où j'arrivai : je fis un cri, je m'élançai, je rompis cinq ou six épées que je remplaçai aux dépens des assassins ; je fis tomber leur Chef, & demandai la Princesse à grands cris. Je volai sans attendre de réponse : au milieu du bois un Cavalier vint à ma rencontre avec une Dame en croupe. Je perçai le Cavalier d'un javelot, & je ne délivrai que la Reine Stratonice. Je la laissai, je poursuivis ma course avec des terreurs, des mouvements inexprimables de fureur & de jalousie, & je n'aperçus ma chere Bérénice, qu'au fond d'une vallée où je la vis entre les bras d'un homme, qui au moment où je le joignis, se préparoit à la placer sur un courtier. J'allois séparer sa tête de son corps : sa tête infâme touchoit à celle de ma maîtresse : je rabattis le coup, & d'un revers je tranchai les deux jarrets de cet heureux assassin. Bérénice tomba sur

la terre, je me jettai de mon cheval, & me précipitant à ſes pieds : » c'eſt-moi, m'écriai-je, c'eſt-moi, que l'amour ramène à votre défenſe.

Moi, qui n'avois pu trouver une larme pour pleurer mon pere, j'en répandis un torrent pour celles que Bérénice verſoit en abondance, & qui redoublèrent quand elle m'eut entendu. Je la ramenai vers le Roi, en préſence de qui elle ne put qu'à grande peine gouverner le ſentiment trop tendre de ſon cœur. Le Roi, me voyant ſans caſque, ne put exprimer ſa joie que par des cris de ſurpriſe : Arzacome & ſa ſœur forcèrent leur inclination pour me témoigner quelque reconnoiſſance, mais je me délivrai des éloges & de toutes les careſſes pour voler à mon cher Théodate.

Je le retrouvai qui ſe traînoit parmi les herbages, cherchant le remède qui convenoit à ſes bleſſures : il ne voulut point me ſuivre qu'il ne m'eût appris ce qui ſe paſſoit. » — On t'aime, Arzace, me dit-il : j'ai curieuſement examiné le cœur de ta maîtreſſe. Son cœur eſt ſimple : le poiſon du vice n'y paſſera point encore de quelque temps, & l'aimable nature

y nourrit une flamme naïve, auſſi pure que celle qu'elle alluma dans ton ſein.

Nous avons appris les aventures d'Oroondate, pourſuivit-il. La Reine qui craint ſon retour a fait jurer le Roi de ne pardonner jamais à ſon fils. Elle ſe hâte d'élever ſon Arzacome, ſon immobile machine, à la poſſeſſion de ſa ſouveraine : c'eſt-elle, & c'eſt lui qui la faiſoient enlever. Ce complot que ta vaillance & ton arrivée ſubite viennent de déconcerter n'étoit qu'un abominable moyen de décider le Roi par l'apparence d'un grand ſervice : ce n'étoit qu'un jeu conduit par Cidaris au profit de ſon protecteur. Profite de ce que je t'apprends, ne me demande point des preuves qu'il ſeroit impoſſible de ſurprendre, & garde-toi de paroître inſtruit ; c'eſt un grand art dans les Cours que de tout ignorer.

Après cette aventure je m'occupai plus que jamais des intérêts de la Scythie : j'étudiois cette politique auſſi juſte que néceſſaire, qui maintient l'ordre, la paix & l'abondance, qui multiplie les reſſources d'un état & balance celles de ſes ennemis. Je ne me conduiſois pas avec art, mais avec circonſpection. Hélas ! c'étoit

bient envain que j'ouvrois un œil assidu. J'ignorois un autre genre de politique : Arzacome, ou plutôt sa sœur y étoit singulièrement exercée. Leurs secrettes intrigues soulevoient chaque printems une nouvelle Province, & fomentoient dans tout l'Empire la haine de la famille couronnée.

Je jouissois de la plus favorable liberté, des plus doux entretiens & des aveux les plus enchanteurs aux pieds de ma Princesse adorée, lorsque tout-à-coup le frère de ce Cidaris, tué de ma main dans la scène de l'enlèvement, le brave Amazis, fit révolter la Province des Tauro-Scythes & celle des Agathyrses. J'étois déterminé à refuser l'honneur de marcher contre eux; j'étois inconsolable entre l'honneur & l'amour : Théodate & Bérénice triomphèrent de ma résolution, & me firent appercevoir combien il étoit nécessaire de m'appuyer solidement dans l'ame du Roi, & de détruire à force de services la longue animosité qui séparoit nos maisons.

Je me remis aux mains de la gloire en grondant : & comment aurois-je écarté de mortelles alarmes qui me représentoient le Roi plus foible par mon absence,

Arzacome

Arzacome plus libre, & la Reine plus obſtinée dans ſa perſécution. Je gémis aux pieds de Bérénice avant que de partir : « ô vous, ma plus précieuſe eſpérance, lui dis-je ! vous ſera-t-il poſſible de n'oublier jamais un Prince dépouillé, un malheureux ſoldat qui n'a plus d'autre fortune que ſon épée, & qui pourtant ne peut ſans une couronne juſtifier votre glorieuſe préférence, & ſoutenir ſes jalouſes prétentions ? — L'épée d'un héros vaut-elle moins qu'une couronne, me répondit-elle ; & le ſage ne peut-il pas être Monarque auſſi-bien que ſoldat ? Mais, cher Arzace, puiſque vous croyez avoir beſoin de titres, tenez, ajoûta-t-elle, & que ceci vous tienne lieu de l'Empire que vous avez perdu. « Elle me préſenta ſa divine main que je ſaiſis avec tranſport : incliné ſur cette main raviſſante, je la baiſois avec idolâtrie, je la brûlois de mes baiſers, lorſque de l'autre, elle me paſſa autour du corps une écharpe qu'elle m'avoit tiſſue de couleurs brunes, pour emblême, diſoit-elle, de l'amour diſcret & modeſte. Le vieux Théodate, témoin de nos adieux, reçut un doux, un gracieux baiſer de ſes lèvres ſur ſon front vé-

nérable : « tendres innocens, dit-il, en nous voyant baignés de larmes, comment oſez-vous vous plaindre? Il n'eſt point dans toute la vie de ſituation plus heureuſe que la vôtre : ſachez que l'indifférence eſt une mort ; que le moment des paſſions eſt celui du bonheur ; & que la nature n'a point fait nos ſens pour la tranquillité ».

L'armée que j'allois commander, me témoigna ſa confiance par les tranſports de ſa joie : le brave Amazis refuſa d'abandonner les gorges du mont Taurus. Je ne pus lui donner qu'un ſeul échec durant la première campagne. Je le laiſſai dans ſes rocs & ſes abymes périlleux, & je diviſai mon armée que je campai ſous les murailles de quelques villes rébelles. J'aſſiſtois au ſiège de Burzi, lorſqu'un cavalier que j'avois fait partir pour Iſſedon, me rapporta la réponſe la plus honorable du Roi, la plus raviſſante de ma chère Bérénice, la plus ſurprenante de mon divin Théodate. Il m'apprenoit que contre toute eſpérance, mon noble & valeureux ami étoit revenu dans Iſſedon, que le moment de ſon retour avoit été celui de ſa diſgrace, & que mon frère Oroondate

avoit été conduit au Château de Sarahé. Je ne puis t'exprimer, ô mon digne & tendre ami, à quel excès de plaiſir j'abandonnai mon ame : je regardai ta priſon comme un châtiment paſſager. C'étoit tout pour moi, pour l'intérêt de mon amitié, & pour le ſoutien de mon amour, que de te ſavoir vivant : je mépriſai tout le reſte, & je n'aſpirai qu'à terminer la guerre pour voler, fléchir ton père, & briſer les portes de ta priſon.

Amazis avoit rétabli ſon armée chez les Agathyrſes, il ſe repréſenta dans les plaines, il nous éluda long-tems ; enfin je le ſerrai contre une colline dont il crut s'appuyer. Je lui mis au flanc une rivière qu'il regarda comme un retranchement naturel : la rivière emporta les cadavres de ſes plus braves guerriers, & la colline blanchit encore les oſſemens des fuyards que j'y fis atteindre. Ce vaillant homme m'attaqua perſonnellement avec une ſingulière nobleſſe. Je ne fus pas maître de mes armes, & mon eſtime pour lui ne le ſauva point des effets de mon aveugle courage. Il rendit ſon dernier ſoupir ſous mes pieds ; & ſa chûte fut le ſignal de l'obéiſſance.

J'avois rétabli l'ordre, distribué mes garnisons, & je revenois impatient de revoir Bérénice, de tomber dans les bras d'Oroondate, quand je fus détourné de ma route par une lettre que le Roi me fit parvenir. Cet impudent Corsaire, ce même Arimbas, dont je croyois avoir délivré les mers, s'étoit montré sur les rives du Boristhène avec quarante mille hommes ; & le Roi qui ne pouvoit avec assez de diligence lui opposer d'autres troupes que celles dont je ne ramenois qu'une moitié fatiguée, me demandoit encore mon bras contre ce nouvel ennemi. Théodate-qui lui en avoit donné le conseil, m'écrivoit aussi, & je me rappellerai sa lettre toute ma vie.

« Fils de Roi, m'écrivoit-il, dis-moi maintenant ce que c'est qu'un Roi, puisque ton père est mort sous le ciel comme l'oiseau des champs : dis-moi ce que c'est qu'un Prince, puisque son fils est réduit à mériter sa fortune par ses services : dis-moi ce que c'est que la richesse, puisque ton père, le plus riche des Monarques, n'a pu boire en mourant que la fange d'un ruisseau par l'humanité d'un pauvre ; dis-moi ce que c'est que la puissance,

puiſque le Roi que tu ſers n'a pas un ſujet fidèle, & tient tout de l'aventurier qu'il implore : dis-moi ce que c'eſt que la gloire des héros, puiſqu'Oroondate eſt dans les liens, & qu'un lâche Arzacome les noue & les ſerre en s'enyvrant des délices d'un palais ; tu me diras enſuite ce que c'eſt que la ſageſſe ».

Ce fut avec des mouvemens de fureur plutôt que de vaillance, que je marchai à la rencontre de mon corſaire. Quand nous l'eûmes joint au-delà du Boriſthène, il apprit par moi-même que ſon priſonnier barbare lui apportoit ſa rançon au bout d'une épée. Il accepta mon téméraire défi, & ſa mort ne nous laiſſa que la peine de pourſuivre ſon armée fugitive. Avec quelle douce ſatisfaction je repris enfin la route ſi deſirée ; avec quelle impatience je fatiguois les courſiers ; avec quel doux eſpoir en entrant dans Iſſedon, j'entendis ce peuple protégé par mes victoires applaudir à mes armes, & le Roi me prodiguer les éloges ? Mais avec quelle foudroyante ſurpriſe je me vis, dès le lendemain de mon arrivée, arrêté dans le palais, & con-

duit au même Château d'où je me promettois d'arracher Oroondate !

Stratonice avoit appris de Théodate que j'étois un Perſan ramaſſé parmi les morts à la bataille de Selenne, & tranſporté juſqu'auprès de ſa demeure par des ſoldats qui s'y diſputèrent ma riche armure. On avoit beaucoup parlé de la mort du fils de Darius, & ce fils ne s'étoit point retrouvé ſur le champ du carnage. Sa pénétration lui fit rapprocher les circonſtances ; & ſes ſoupçons lui firent imaginer que j'étois ce fils déguiſé ſous le nom d'Arzace. Elle fit ſurprendre quelques tablettes à Bérénice. Ces tablettes ne l'inſtruiſirent point ; mais certaines expreſſions fortifièrent ſes doutes : elle les fit partager à ſon crédule époux. La vieille haine ſe ralluma dans ſon cœur, & tandis que j'expoſois ma tête au fer d'Arimbas, l'ingrat Monarque la proſcrivit par un ſerment, réſolut l'hymen de Bérénice & d'Arzacome, & leur déclara cette fatale diſpoſition de ſa volonté.

J'arrivai dans cette circonſtance, & dès le premier jour, le Roi, diſſimulant avec un artifice trop vil, ſans doute, & trop in-

digne de quiconque peut tout, me parla du Prince Oroondate. A ce nom si cher tout l'intérêt dont mon ame étoit remplie se découvrit sur mon visage; & je ne pris pas garde que la Reine le fit appercevoir à son époux par un coup d'œil d'intelligence. Le Monarque m'exagéra la faute de mon ami : il affecta la plus vive colère, & employa les termes du plus grand emportement. — Ah ! Sire, lui répondis-je, faut-il qu'une vertu qui n'a trouvé que des adorateurs parmi ses ennemis, ne trouve qu'une inflexible haine parmi ses parens ! Est-ce bien la justice qui vous dicte votre sévérité ? N'a-t-on point étouffé dans vos entrailles le sentiment paternel, Sire, & n'est-il point autour de vous d'ennemis de votre gloire, de votre repos, de l'honneur & des avantages de la Scythie ? — Vous êtes généreux, Arzace, me répondit-il. Il est vrai qu'Oroondate eut quelque chose de bon jadis : mais il a bien dégénéré. Il m'a trahi : il a trahi les Perſans qui l'ont admis en aveugles dans leur maison. Il a séduit leurs enfans ; il s'est trahi lui-même : il a employé son épée contre moi dans les champs de Sélenne : il s'est fait

l'eſclave de Darius, l'eſclave d'Alexandre : il a traîné ſes armes déshonorées à la ſuite de tous mes ennemis. Sire, lui répliquai-je, eſt il poſſible que les infortunes de la famille de Perſe n'aient point fait céder une haine purement politique au ſentiment réel de l'humanité ? que vous n'ayez point conſidéré les terribles révolutions de la fortune de Darius, comme un exemple pour tous les Rois, & que vous puiſſiez regarder comme un crime la généroſité plus exemplaire encore de votre fils Oroondate ? Non, Sire, je vous eſtime, puiſque je vous ai ſervi : je vous dois la vérité puiſque je vous eſtime. Ce n'eſt point à vous de reprocher à votre fils les fautes de l'amour. Croyez que ſi le fils de Darius vivoit, il vous rendroit les mêmes ſervices qu'Oroondate rendit à ſon pere ; & que Darius vivant auſſi les lui pardonneroit. Le Roi m'interrompit & me répondit froidement qu'il ne ſe régloit point par l'exemple de ſes ennemis.

Le lendemain je le vis entrer dans mon appartement avec des yeux allumés de colère. » Je viens, me dit il, réparer à l'égard du Prince Artaxerce des procédés que je réglois ſur le rang d'Arzace,

Impoſteur, ajouta-t-il auſſi-tôt, digne ami d'un indigne fils, dont l'exiſtence me fait encore rougir; vous étiez donc d'intelligence pour ſéduire deux filles dénaturées, & c'étoit pour exécuter de plus coupables deſſeins que vous avez reparu l'un & l'autre dans mes états ? Les voilà donc, ces grands héros qui vont déshonorer des familles auguſtes, qui trahiſſent leurs pères, & qui les abandonnent dans leurs malheurs ? »

O Théodate, que n'étiez vous-là pour retenir à la fois ma langue & ma colère ! Je ne ſongeai pas un moment à déſavouer le ſang qui couloit dans mes veines : » Oui, Mathée, vous l'avez dit, j'ai l'honneur d'être fils d'un Monarque malheureux par ſa vertu. A Perſepolis on me nommoit Artaxerce : en Scythie, on me nomme libérateur. —Il te ſied, en effet, me dit-il, en m'arrêtant ſur ce mot, il te ſied, ennemi lâche & perfide, de me vanter des ſervices dans leſquels tu n'as conſidéré que toi-même & le but de ton inſolente prétention ! — Ingrat, lui répliquai-je avec dignité, Monarque ingrat : je ne te demanderai point quels ſont les amis qui t'ont mieux ſervi que

ton ennemi. Les Princes de ton caractère ne sont faits que pour être le jouet des traîtres. Si tu pouvois te réveiller, je te dirois : réveille-toi de ton inertie superbe ; la main, la bouche qui te caressent sont celles-là même qui te trahissent ; mais respecte du moins quiconque ne te craint ni ne te flatte ; & souviens-toi désormais que de ces deux Princes que ta bouche outrage, l'un n'a rien de honteux que ce qu'il tient de toi, l'autre, que ce qu'il a fait pour toi.

Je suivis mes Gardes, en achevant ces mots, & je laissai le Roi dans l'étonnement que lui causoit mon audace. J'étois si généralement aimé que je recueillis sur toute ma route le tribut de la reconnoissance populaire, & que je n'entendois que des murmures contre un procédé si inattendu.

Aussi-tôt que le triste calme de ma prison eût replié mon ame sur elle-même, j'éprouvai mille terreurs sur le sort de ma chere Bérénice ; & mille tendres mouvements s'élevèrent dans ce cœur, qui sentoit si près de lui le cœur d'Oroondate sans pouvoir s'y réunir. Je m'ensévelis dans les ténèbres d'une amere mé-

teſſe : mais j'eſſayai de conſoler ma penſée par la mémoire des leçons de Théodate. Le calme des ſens eſt le fruit des méditations : je me trouvois, aux ſoucis de mon amour près, dans un état aſſez tranquille, lorſqu'un jour, je vis entrer un Officier qui plaça deux gardes à ma porte & qui s'avança vers moi, tenant une coupe d'une main, un poignard de l'autre, & paroiſſant effrayé lui-même d'une commiſſion dont il ne put que me balbutier l'objet. J'avoue que je demeurai ſurpris de cette entrepriſe d'un Roi contre un Prince ſon égal, & au mépris de ce qu'il me devoit. Je ne m'amuſai point à interroger cet Officier : je t'entends, & mon choix eſt fait, lui dis-je, donne moi le poignard. Il me le donna en détournant ſa vue; je levai mon bras contre ma poitrine ; mais je détournai la pointe du fer par un mouvement, & je l'enfonçai juſqu'aux gardes dans l'eſtomac de cet infortuné. Je lui arrachai ſon épée dont je percai l'un des Gardes qui s'avança ; je percai l'autre à qui je pris ſon bouclier : puis tout bouillant de colère, & frémiſſant de rage, je courus à la porte de la tour, décidé à me frayer

témérairement un passage au travers de six autres Gardes qui la défendoient. Mais dès qu'ils me virent, ils poussèrent un grand cri de joie, levèrent les trapes avec précipitation, & répétèrent cent fois, le Général, le Général est délivré. »

Amis, leur dis-je aussi-tôt, puisque vous êtes de nobles cœurs, il faut tout risquer pour de nobles cœurs aussi. Courons à votre vaillant Prince, votre Prince Oroondate, & délivrons le de même d'une injuste persécution. Ils m'apprirent alors que mon cher frere avoit obtenu sa liberté, & qu'il commandoit une armée contre Zopirion. Le plus jeune des six reprit la parole : » l'occasion seroit belle, dit il, pour le vieux Général des armes brunes. —Quoi, m'écriai-je, quoi, mon cher Maître, mon libérateur ! Ah ! volons, amis, volons, brisons ses fers, & réduisons, s'il le faut, ces abominables murs en poudre.

Nous trouvâmes le Général assis parmi des livres : je m'élançai sur lui sans pouvoir lui parler. Ah ! me dit-il froidement, je suis bien aise qu'on nous réunisse. — Oui, mon libérateur, oui, mon divin Maître,

nous allons nous réunir, mais loin de ce ſéjour d'horreur & pour notre vengeance commune. Eſt-il poſſible qu'on ait attenté contre vous auſſi ? Eſt-il poſſible que votre généreuſe amitié pour moi vous ait expoſé . . . . — Ne t'afflige point, me dit-il, n'étois-je pas auſſi-bien ici qu'ailleurs ? il n'eſt point de lieux pour la penſée : elle eſt libre par-tout. »

En quittant le triſte château de Sarahé, je regrettois d'y laiſſer tous les livres, tous les dépôts ſacrés de la ſcience de Théodate. » Laiſſe tout cela, me dit-il, la ſcience ne ſe porte point dans des coffres. » Nous retinmes nos ſix Gardes qui nous ſuivirent avec joie. Nous achetâmes des chevaux : nous adreſsâmes notre route vers les bords de l'Euxin, forçant les journées, & brûlant d'impatience de rejoindre mon frère.

Cependant mon digne & révéré Théodate me racontoit ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſtant de ma détention juſqu'au moment de la ſienne. Le Roi lui demanda ce qu'il penſoit comme Philoſophe, des réſolutions qu'il avoit priſes contre le fils de Darius. — Je penſe, lui répondit Théodate, qu'il eſt plus facile aux Rois

de faire de grandes fautes, qu'il n'eſt poſſible aux Philoſophes de les réparer : je penſe qu'il eſt utile aux Princes d'être ingrats, quand les ſervices qu'ils ont reçus ſont au-deſſus de toute récompenſe ; je penſe qu'il eſt heureux pour les méchans qu'il y ait des gens de bien, & que les intrigants ſe détruiroient eux-mêmes par leurs manœvres, s'ils ne trouvoient point d'honnêtes gens pour s'en faire des victimes : je penſe que ſi ceux qui conduiſent les autres, ſavoient toujours bien faire & n'étoient pas aveugles, ils les meneroient trop loin : je penſe enfin que vous ſeriez trop privilégiés parmi les hommes, ſi l'on ne vous flattoit ; ſi l'on ne vous trahiſſoit en même-tems, &, ſi, par les fautes où l'on vous jette, par les repentirs & les maux qu'on vous prépare, on ne mêloit pas habilement quelques épines aux fleurs trop agréables de vos couronnes. Adieu, Philoſophe, lui dit le Roi ; penſez auſſi quelquefois au danger de trop penſer. Deux ou trois jours s'écoulèrent pendant leſquels il fut encore témoin des cruelles perſécutions qu'on fit éprouver à Bérénice. On ne lui parloit qu'en termes foudroyans :

on l'accuſoit d'une intelligence criminelle, de complots, de deſſeins affreux contre ſon père & ſon Roi, & d'une odieuſe intention de réparer les pertes du fils de Darius aux dépens de la Scythie : on ne lui parloit que de la mort préparée à ſon ſéducteur : on juroit par tous les Dieux, que ſa lâche prédilection ſeroit plus fatale à l'ennemi Perſan, que les deſſeins dont on le ſoupçonnoit ; qu'il en payeroit l'honneur de ſa tête, & que ſon frère perfide ne rapporteroit la ſienne, victorieuſe ou non, que pour la perdre auſſi.

Qu'on imagine ce que devoit éprouver une amante, une fille timide & reſpectueuſe, à de telles paroles, de la bouche d'un père : elle ne ſavoit rien répondre, ne pouvoit que ſe noyer dans ſes larmes & répéter ſans ceſſe, qu'on lui donnât du moins la cendre d'Arzace. Théodate & le Prince Carthaſis s'occupoient à la conſoler, lorſqu'on vint leur demander leurs épées. Théodate ſourit en remettant la ſienne : Carthaſis ne put s'empêcher de dire, qu'ayant rendu beaucoup moins de ſervices à ſon frère, il ſe croyoit exempt de l'honneur de ſon ingratitude. On les

fit partir enſemble ; mais Carthaſis fut rappellé vers le milieu de la route.

Tandis que Théodate m'inſtruiſoit de toutes ces choſes, nous pourſuivions la nôtre dans des lieux inhabités, repoſant dans les bois, évitant les villes où nos gardes alloient nous approviſionner. Nous allions paſſer l'Hypanis, lorſque nous apperçûmes avec la plus grande ſurpriſe les premiers bataillons de l'armée Scythe que nous croyions au-delà du Boriſthène. On nous apprit que le Prince Oroondate l'avoit ſubitement abandonnée ſous les murs d'Orkilakia ; qu'Arzacome en avoit pris le commandement, & que mon ſuperbe rival, déteſté du dernier de ſes ſoldats, revenoit vers Iſſedon, où le Roi l'attendoit pour lui donner la main de Bérénice.

» Eh bien ! dis-je à Théodate, le haſard pouvoit-il mieux me favoriſer. Je le tiens donc, ce rival perfide, & déjà ſon armée marche ſous mes ordres : je n'écoute plus votre voix, Théodate : la prudence ne ſeroit en cette extrêmité ni d'un ſage, ni d'un grand cœur, ni d'un amant ».

Une partie de l'armée avoit paſſé le

fleuve : je reconnus mon ennemi à la tête d'un léger escadron. Il portoit la visière haussée : je piquai mon cheval, & tendant la main à Théodate : « adieu, lui dis-je ; je vous laisse le soin d'entreprendre ce qui conviendra ». Je courus à bride déployée : je vins m'arrêter en face du favori superbe, & le saluant, & lui parlant sans me découvrir le visage ; je vous apporte, lui dis-je, un avis important : éloignez-vous. Quelques Officiers qui l'environnoient se retirèrent, lui-même s'avança quelques pas : un regard, avec son arrogance ordinaire, me fit entendre qu'il ne s'écarteroit pas davantage : qui es-tu, me dit-il ? & que veux-tu m'apprendre ? Je haussai la visière de mon casque, & je le regardai pour toute réponse.

Je le laissai quelque tems dans une surprise dont je ne voulus pas profiter. Ensuite je lui fis entendre ma voix : « je ne t'apporte, lui dis-je, ni poignard, ni poison, mais une mort plus sûre au bout de cette épée : défends Bérénice & ta vie ». — J'étois trop près de son escadron pour ne pas abréger : je le mis hors de combat de deux coups profonds : on s'ébranla dès

qu'on le vit tomber de son cheval ; mais Théodate accourut, jetta son casque, & découvrant ce front vénérable si bien connu de toute l'armée : « Cléoreste, s'écria-t-il, Mazence, Léotaris, amis, qu'allez-vous faire, c'est Arzace, c'est votre Général, c'est le brave Arzace votre ami.

J'abordai tous ces guerriers au moment de leur plus grande surprise. Il est probable que d'abord ils me crurent autorisés par le Roi : ils m'environnèrent : ils furent suivis de la foule, & mon oreille flattée n'entendit bien-tôt qu'un même cri composé de ces mots : c'est notre Général Arzace, Arzace & le vieux compagnon des armes brunes. J'embrassois les uns, je tendois la main aux autres ; j'appellois chaque soldat par son nom. Que vous dirai-je de plus ! un seul instant me rendit maître de vingt mille héros.

Théodate employa durant quelques jours son heureuse éloquence. Il raconta toute la suite des persécutions ; il leur insinua qu'Oroondate ne les avoit abandonnés que parce qu'on vouloit l'assassiner. Il ne trouva que des hommes transportés d'indignation, & qui s'offrirent tous à mourir pour leurs Généraux, leur Prince

& la belle Princeſſe de Scythie. Je renvoyai le malheureux Arzacome dans une litière, avec une lettre qui ne contenoit que ces mots pour le Roi : « je vous renvoye l'auteur de vos injuſtices & de vos déſaſtres : c'eſt la plus horrible vengeance que je puiſſe prendre de vous ». Le cavalier qui remit cette lettre, en paya l'audace de ſa tête. Arzacome fut préſenté à Bérénice au ſortir de la litière. On ordonna des levées, & quand j'approchai des murailles d'Iſſedon, je fus ſurpris d'y trouver quelques coups d'épée à donner, pour nettoyer la place où je voulois aſſeoir mon camp.

Nous avions déjà porté l'alarme dans la ville par un aſſaut inattendu. Je méditois une nouvelle opération pendant une nuit, lorſque deux hommes pénétrèrent dans ma tente : c'étoit deux aſſaſſins de Stratonice. Tout le fruit de leur projet fut de m'apprendre ce qui ſe paſſoit, & je les renvoyai à leur maîtreſſe. » Mais ſe peut-il, dis-je à Théodate, ſe peut-il que cet Arzacome ſi rempli d'orgueil ne ſe montre pas au moins par vanité, & que cet homme qui prétend au ſceptre n'ait pas même le talent des cri-

mes : c'eſt ſon Roi, c'eſt ſon indigne ſœur qui ſe déshonorent pour le rendre heureux : c'eſt le caractère des Cours, me dit Théodate. Souvent on y protège ceux qu'on mépriſe : ſouvent on s'y fatigue avec opiniâtreté pour les intérêts d'un ſot, & c'eſt moins pour le ſervir que pour nuire à un grand homme. —Ah ! diſois-je encore, je ſuis le plus fortuné des amans ; il n'eſt pas poſſible que Bérénice me ſoit infidèle. — Elle ne le ſera point me répondit il, ce n'eſt pas à cauſe du peu de mérite de ton rival & de tes qualités brillantes, mais parce qu'elle eſt jeune, & parce qu'on la perſécute.

Hélas ! que ce moment de plaiſir que me procurerent les paroles de Théodate fut ſuivi de momens cruels : un jour on m'apporte deux lettres : l'une étoit du Prince Carthaſis qui m'écrivoit ces terribles mots : » C'eſt une néceſſité que de devenir traître au milieu des méchans. Un ennemi tel que vous me juſtifie : mon frere eſt un inſenſé : Bérénice n'a plus que cette journée pour pleurer : demain vos eſpérances expirent. » Je briſai plutôt que je n'ouvris les autres tablettes : je frémis en reconnoiſſant le ſacré caractère, & je

ne lus qu'au travers d'un épais nuage : « Demain, demain, ô grand Arzace !.. » que puis je vous dire encore, sinon que » demain je meurs plutôt que de renoncer » à vous ».

Je ne sais ce qui se peignit sur mon visage après cette lecture, mais je vis tous nos Chefs dans l'effroi, & Théodate lui même étonné. Il alla tracer le plan d'un nouvel assaut. Nous passâmes le reste du jour à faire nos dispositions : tous nos corps s'ébranlèrent au milieu de la nuit. Au lever du jour Théodate s'étoit emparé d'une porte, où le Roi courut avec sa garnison ; & tandis qu'il s'empressoit de ce côté, l'heureux succès d'un escalade me portoit dans la ville avec huit cent Sarmates qui me suivirent à l'appartement de Bérénice ; & le Roi n'étoit pas encore revenu que déjà Bérénice étoit avec Cillénie dans nos retranchemens.

Quel excès de joie & quel excès de désespoir m'accablèrent en un même moment ! Nous avions pris ma Princesse évanouie dans son appartement ; elle étoit encore dans le même état quand je la déposai sous ma tente ; mais les premieres paroles qui sortirent de sa bouche

adorée pensèrent m'anéantir. » Arzace, dit-elle, Arzace, ô Ciel ! qu'avez-vous fait ? vous vous êtes séparé de moi pour toute la vie. — Quoi ! Madame, répondis je ; quand mon courage a si bien servi mon amour ! quand je vous arrache à la tyrannie ! — Ah ! reprit-elle, c'est à mon pere que vous m'avez arrachée; Arzace, qu'avez-vous fait ? » Des larmes suivirent ces paroles avec une telle abondance que je demeurai moi-même éperdu. — Au nom de tous les Dieux, cher Arzace, au nom de mon triste amour pour vous, ajouta-t-elle, rendez-moi la liberté.

La liberté, Madame ! eh ! n'êtes-vous pas libre, souveraine, adorée parmi nous ? — Par pitié, poursuivit-elle, rendez-moi la liberté : remettez-moi dans les mains de mon pere. — Est-ce à votre pere que je vous rendrois, Madame ? N'est ce pas à l'insolent rival qui doit triompher aujourd'hui N'est-ce pas aujourd'hui, Bérénice, aujourd'hui que notre malheur s'achève ? O Bérénice, n'avez-vous fait que m'abuser de l'espoir le plus cher? Ne m'avez-vous témoigné que de feintes douleurs aux approches de cet hymen ?... Je hais cet hymen funeste, interrompit-elle : je

hais Arzacome : je vous aime : je murmure contre la ſévérité d'un pere : j'oublierois même le ſoin de mon honneur pour vous, ingrat, mais je ne veux point vous couvrir de ma honte. Je ne veux point attacher au nom du grand Arzace le nom d'un raviſſeur & d'un amant ſans délicateſſe, qui ſubjuge la volonté de ſon amante, qui vient chez un Roi dont il eſt accueilli, pour anéantir ſes deſſeins, violer ſes loix, & lui dérober ſa fille & ſes armées.

Que devins je, quand j'entendis ces paroles ! je me ſentis enflammé, dévoré d'une fureur que je m'efforçai de contenir. — Vous avez raiſon, Madame, lui répondis-je, & dès que vous ne m'aimez point, vous devez vous charger du ſoin de ma gloire & vous acquérir mon eſtime par cet excès de prudence & d'honnêteté : qu'on attèle un char.

Elle ſe remit à pleurer avec amertume ; je parus inſenſible à ſes larmes. — Me permettrez-vous, Madame, lui dis-je encore, aurez-vous la bonté de me permettre de vous porter dans les bras de l'heureux Arzacome, & de réparer un peu trop d'audace par cette derniere ſoumiſ-

ſion de l'homme qui vous aimoit, du malheureux ami d'Orondate ! — On ne peut éprouver plus de ſupplice qu'en éprouvoit ma tendre maîtreſſe en ce cruel moment. Elle s'attachoit au ſein de Cillénie : elle pleuroit de rage autant que de douleur : » Injuſte, ingrat, barbare, indigne amant, répéroit-elle ſans ceſſe ! & véritablement je méritois tous ces noms odieux : mon déſeſpoir me rendoit féroce ; & dès que le char fut préparé, je lui demandai froidement ſa main divine pour la conduire.

Elle me regarda, mais ſans me voir, au travers d'un nuage de pleurs : enſuite elle détourna ſa tête & me tendit ſa main avec une grâce, une douceur qui me firent preſque ſuccomber au ſaiſiſſement de mon cœur ſuperbe. J'étois prêt à me jetter à ſes pieds, à dévorer de mes baiſers la main céleſte que je preſſois dans la mienne : je me ſurmontai : je détournai mes regards : je la conduiſis & la plaçai dans ſon char. Sa réſolution fut inébranlable. Mais au premier mouvement des courſiers, tout le poids de cette naïve tendreſſe dont ſon cœur étoit ſurchargé, éclata par de nouvelles larmes & par ces paroles qu'elle m'adreſſa, les bras étendus

dus de mon côté : » Pardonnez, cher Arzace : adieu, vous ne me fûtes jamais ſi cher, & vous le reconnoîtrez dès aujourd'hui. »

Je regardai fuir le char d'un œil immobile : il étoit diſparu que je le regardois encore, & tous mes ſens demeuroient enſévelis dans une ſtupéfaction profonde. Théodate vint enfin me tirer de ce calme déſeſpéré. — Ce ſeroit, me dit-il, une entrepriſe peu facile, mais bien importante que d'enlever maintenant Arzacome. Ce nom tout ſeul me rendit à mes tranſports. — Tout eſt facile, m'écriai-je : tout m'importe : Arzacome, le Roi, ſon épouſe & ſon peuple, enlevons tout, abîmons tout, & que les décombres épars d'Iſſedon apprennent à l'univers ce que peut Arzace irrité. — Je crains ſeulement, pourſuivit-il, qu'à notre premier mouvement au-dehors, le fatal hymen ne s'accompliſſe au dedans. — Volons, ami, m'écriai-je, volons ; & qui nous empêche de foudroyer à l'inſtant même cette ville ingrate! Aux armes, armons-nous. — Je crains, ajouta-t-il, du même ton d'indifférence, que nous ne ſoyons tués

avant de te marier. — Je le fixai d'un regard étincelant. — Théodate, vous jouez-vous de toutes les horreurs qui se sont emparées de mon ame ? Que me parlez-vous de crainte & de mort ? Pensez-vous que je balance à périr si cet hymen s'accomplit ? Et pensez-vous que je ne puisse aller seul & désarmé séparer leurs mains sacrilèges aux pieds de l'idole, braver toutes leurs armes, & ramener ma conquête au travers de cent murailles ? — Tu paroîtrois seul & désarmé devant le Roi Mathée, me dit-il ! — De grace, Théodate, expliquez-vous ; ou cessez de m'outrager.

Je m'explique donc, repliqua-t-il fièrement, c'est que je veux t'y conduire. — A quel dessein ? — Mon dessein, poursuivit-il, peut paroître insensé. Mais je sais qu'on fait plus avec une parole qu'avec des milliers de lances : je sais qu'il n'y a point de victoire pour l'opiniâtreté contre l'opiniâtreté, & que tel qui n'est pas généreux, le devient, s'il voit qu'on lui suppose de la générosité. Veux-tu me suivre ? — Partons, ami, lui dis-je ; dès que vous aurez pensé, je

ne m'aviſerai pas d'exiger de vous un ſeul mot.

Nous prîmes cependant nos armes, & nous nous avançames vers la même porte que Théodate avoit emportée la veille. Nous nous laiſsâmes eſcorter juſqu'au palais, & nous fîmes annoncer deux guerriers du camp des rebelles. En entrant dans la ſalle du Roi, Théodate remit ſon épée dans les mains d'un garde, & s'avança, le viſage découvert. A ſon aſpect le Roi frémit de colère : d'un ſignal il fit élever les haches de ſa garde. Il alloit parler : Théodate le prévint : « Roi des Scythes, dit-il, écoute & tu frapperas enſuite : voilà le grand Arzace, pourſuivit-il, & il s'arrêta ». Je me découvris alors & je poſai mon caſque ſur le marbre : au milieu de la nouvelle ſurpriſe du Roi, Théodate reprit la parole : « voilà l'ennemi qui t'a donné les Nomades, les Hiléens, les Tauro-Scythes & les Agathyrſes ; celui qui t'a donné la tête d'Amaſis & d'Arimbas, qui t'a ſauvé la tienne : il t'apporte la ſienne : prends-la, ſi tu l'oſes. — Après ces mots de Théodate, je tirai mon épée, & j'al-

lai la poſer aux pieds du Roi en fléchiſſant le genou devant lui.

Le Monarque muet d'étonnement, demeuroit plongé dans une idée profonde. Il ſortit de ſa rêverie, & s'adreſſant à mon vieux maître : Théodate, lui dit-il, me trompez-vous ? où eſt votre armée ? — Nous n'en avons plus, répondit le Philoſophe. Nous avions pris ta fille par amour, nous te l'avons rendue par honneur ; nous avions pris ton armée par amour encore, & nous te la redonnons par juſtice : nous t'apportons nos têtes par ſoumiſſion. Parle maintenant, Roi de Scythie : mais parle d'après ton cœur. — Eh bien, reprit le Monarque après un moment de ſilence : je veux qu'il ſoit auſſi grand que les vôtres ; Arzace, Théodate, reprenez chacun votre épée, & jurez-moi de ne les employer que pour mon ſervice. — Je rompis le ſilence que j'avois gardé juſqu'alors : Sire, lui dis-je, j'ai voulu mériter votre auguſte fille par le premier emploi de mon épée : votre Majeſté me permet-elle de l'employer encore avec la même prétention ? — Il ne me répondit rien ; il fit éloigner ſa garde & manda la Princeſſe,

Il y avoit si peu de tems que Bérénice m'avoit laissé dans mon camp ; & c'étoit une chose si surprenante de me voir à côté de son père, qu'en entrant dans la salle, elle faillit à mourir de sa surprise ; & les paroles que lui adressa le Roi son père aussi-tôt qu'elle eut repris ses sens, ramenèrent un moment d'alarmes bien vives : « Bérénice, dit-il, avez-vous enfin soumis votre volonté à l'alternative d'épouser le Prince Arzacome, ou de voir périr Arzace ? Ah ! mon père, s'écria-t-elle ; est-il possible ! Ah ! donnez-moi la cendre d'Arzace & la mort. — Allez, fille rebelle, reprit-il, vous serez satisfaite. Il la fit tomber d'un mouvement de son genou sur le marbre : il alla prendre Théodate par la main, & l'entraîna dans un autre appartement ; tandis que, détestant sa barbare inhumanité, je m'empressois à relever, à consoler mon aimable & fidèle Bérénice.

L'un & l'autre reparurent bien-tôt : le Roi tenoit des lettres à la main. — Je n'avois pas besoin, dit-il, de ces témoignages affreux qui dévoilent une noire ingratitude. Votre dernière action avoit jetté dans mon ame un trait de lumière

victorieuſe : Prince de Perſe, me dit-il en s'avançant vers moi, pardonnons-nous. Eteignons la vieille haine & les derniers reſſentimens ; uniſſons même nos intérêts contre le Conquérant de Macédoine ; & recevez votre brevet de Général de mes armées, avec la main de Bérénice.

Ce ſeroit perdre des paroles, que de les employer à vous témoigner ma ſurpriſe ; je vous apprendrai ſeulement ce que ſignifioient ces lettres que tenoit le Roi. Théodare les lui avoit remiſes ; il m'avoit laiſſé ignorer qu'il eût de pareilles armes, en me faiſant abandonner mon camp. Il les avoit reçues dans la journée même de ce jeune ſoldat du Château de Sarahé, & ce ſoldat les avoit enlevées à un cavalier qui haſarda de paſſer à la vue du camp, chargé d'un paquet de Stratonice. Elle écrivoit à Eurimedon, ſucceſſeur de Zopirion dans la Thrace, l'invitoit à reprendre les provinces nouvellement regagnées entre le Boriſthène & l'Euxin ; promettoit de l'y joindre bientôt avec ſon frère, & l'encourageoit par un détail des misères où mes dernières entrepriſes avoient réduit Iſſedon.

L'avis que donna Théodate en cette conjoncture, lui fut dicté par la grande connoiſſance qu'il avoit des hommes & des choſes ; celui que j'ouvris, moi-même, me fut inſpiré par la généroſité ; celui du Roi par ſon amour. Il feignit de tout ignorer, comme je le conſeillois, il me redonna mon appartement, & continua l'imbécille Arzacome dans ſa faveur. Vous vous repentirez, nous dit Théodate : rien n'eſt plus hardi, plus inſolent, que le méchant à qui l'on pardonne.

En effet, huit jours s'étoient à peine écoulés dans les préparatifs de mon bonheur, lorſqu'un matin le Roi vint me dire qu'on avoit enlevé Bérénice pendant la nuit, que le raviſſeur étoit Arzacome, & qu'il venoit d'envoyer la Reine au Château de Sarahé. — Que d'étranges révolutions ! Paſſer du faîte de la faveur dans les fers, des fers à la tête d'une armée ; de la tête de mon armée aux pieds de mon cruel ennemi ; delà au comble de la félicité ; delà dans tous les excès de la fureur, de la jalouſie, de la rage & du déſeſpoir. Je me jettai ſur un cheval avec précipitation, je ne pris que mon jeune ſoldat pour eſcorte ; je ne vis point mon

cher Théodate, & je ſortis des murailles d'Iſſedon.

Je m'arrête : je ne vous rédirai point tout ce que je mis de diligence, de ſoin, & de curioſité dans mon inutile pourſuite. Je parcourus les deux Scythies, annonçant mon deuil à des peuples qui me chargeoient d'éloges importuns : j'ai paſſé dans toute la Perſe, & vu d'un œil attendri tous ces peuples heureux en guerre ſous les paiſibles loix de Darius, déjà conſolés de leur joug, obéir ſans murmure aux Officiers de l'uſurpateur Macédonien. J'arrivai ſur les bords de l'Euphrate quelques jours avant la mort de cet heureux inſenſé. Je réſolus de m'arrêter autour de Babylone dans le deſſein de protéger mes ſœurs. Je cherchois les occaſions de les voir, lorſque mon ſoldat, ſouvent plus animé que moi-même de mes reſſentimens, me vint dire un jour qu'il avoit vu paſſer Arzacome avec une femme ſur la croupe de ſon courſier. Je ne fis plus qu'errer : je ne voulus plus d'autre abri que le firmament. Dans mon inquiète recherche, je rencontrai le Prince Liſimachus une première fois, puis une ſeconde fois, où je le quittai pour voler

sur la trace d'Arzacome. Le lâche ne s'amusa point à se défendre ; mais il me tua fort adroitement mon cheval & s'enfuit.

Ce fut dans ce temps là que je délivrai mes sœurs, qu'elles me furent reprises, tandis que je me battois contre l'escorte d'Alcetas ; que je rencontrai mon terrible frere, que je fus transporté mourant à Babylone ; & qu'enfin je retrouvai la vie, toutes les horreurs de l'amour & le désespoir, par les nobles soins de Seleucus.

Tel fut le récit d'Arzace : chacun prit à ses aventures un intérêt conforme à la situation de ses esprits. Le grand Oroondate gémit de n'être qu'un vaillant homme, & n'aspira qu'à terminer la guerre pour aller se mettre aux pieds du sage Théodate. » Mais, poursuivit-il, que devint ma chere Bérénice, abandonnée à la témérité de son sujet ? »

SUITE DE L'HISTOIRE DE BERENICE.

Ce qui me reſte à vous apprendre ne fatiguera point votre patience, reprit la Princeſſe de Scythie. Mon lâche raviſſeur me conduiſit en Thrace chez Eurimedon. Cet autre perfide, me voyant déſolée & furieuſe de l'attentat d'Arzacome, ſe mit dans la tête qu'en me parlant de vengeance, il ſe feroit aiſément écouter. J'étois déjà ſéduite par l'offre de ſon bras. Heureuſement il y joignit celle de ſon cœur, & je fus détrompée.

Le caractère d'Eurimédon me faiſoit trembler : c'étoit un homme preſque féroce, beaucoup plus adroit qu'Arzacome, & dont l'amour ne me faiſoit eſpérer aucuns des égards dont j'avois un ſi grand beſoin dans mon infortune. Tout ſuperbe qu'étoit mon ſujet, je préférai d'être dans ſa dépendance ; & comme je ne lui connoiſſois qu'une ame entiè-

rement ravalée, je crus qu'il ſeroit toujours moins hardi contre ma perſonne. Je l'avertis de la trahiſon que lui faiſoit ſon hôte ; & nous nous éloignâmes de Byſance pendant une nuit.

Arzacome venoit au camp d'Alexandre chercher Caſſander, avec qui ſa ſœur avoit jadis noué quelques intrigues. Alexandre mourut à notre arrivée ſur l'Euphrate : Arzacome attendoit que les troubles fuſſent appaiſés avant que d'entrer dans Babylone. Il me cacha dans une chaumiere, peu éloignée de celle de Polémon. J'y trompai ſa vigilance ; je fuyois & je ſuivois les bords du fleuve : hélas ! une fille eſt ſous l'intention d'un homme comme une colombe ſous celle d'un vautour : elle ne peut éviter ſon ſort. Mon traître me rejoignit après avoir tué le cheval d'Arzace, & je vous laiſſe à penſer quelle fut ma douleur quand il me dit : » puiſque votre amant eſt dans ces contrées, nous allons retourner en Scythie, Madame, & je vais ſonger à me donner des droits pour y reparoître ſans honte. « Il ne fit plus que me tranſporter d'un lieu dans un autre, & toujours avec le deſſein de

ſe procurer ces indignes droits dont il parloit.

Il me fit un jour deſcendre ſous d'épais ombrages, où je ſerois morte ſans doute, ſi l'arrivée miraculeuſe de mon frere Oroondate ne m'eût délivrée pour jamais de ſes affreuſes intentions.

Le jour où je me ſéparai de l'aimable Reine des Amazones, je ſuivis la litière où j'avois reconnu mon cher Arzace : je l'appellai à grands cris : j'étois encore loin de l'atteindre, quand je fus enlevée de terre par un homme robuſte qui me plaça ſur ſon cheval & s'enfuit avec deux autres qui l'accompagnoient. Cet homme étoit Eurimedon qui venoit de Bizance avec trois mille hommes pour ſe joindre à Nabarzane, que Caſſander attiroit à ſon ſecours avec trois mille hommes auſſi. Combien je maudis la deſtinée qui allumoit exprès une horrible guerre ſur les bords de l'Euphrate pour ramener une innocente fille dans les mains d'un perfide !

Eurimedon me tenoit ſous des tentes qu'il avoit dreſſées de l'autre côté de Babylone : c'eſt de-là que je fuyois encore ; & c'eſt ſur les bords du fleuve fatal que

je fus encore reprise. Il me ramenoit ; je voyois clairement que j'allois être perdue : je poussai des cris qui attirèrent un Guerrier. Ce Guerrier s'arrêta fièrement sur notre passage. Eurimedon à qui son audace déplut, lui cria de suivre sa route. » Je connois cette Dame, lui répondit l'inconnu, & vous ne passerez point que je ne sache si c'est de son gré qu'elle vous suit. — Ah ! c'est malgre moi, m'écriai-je ! Ah ! Guerrier généreux, délivrez-moi. »

Je vis presque du même coup d'œil briller le fer du vaillant inconnu, le perfide Eurimedon tomber, ses deux Ecuyers tomber de même, & le charmant libérateur me découvrir ses traits. En achevant ces mots Bérénice tourna son visage plus charmant du côté de l'aimable Démétrius, & le remerciade nouveau par un doux regard tout plein de sa reconnoissance.

Tandis qu'on se félicitoit de l'heureux terme de tant d'événemens merveilleux, & de l'appui d'un bras tel que celui du grand Arzace, l'armée des Princes unis, déjà réparée de ses fatigues & renforcée de dix mille Amazones, faisoit éclater sa

courageuſe impatience, & ſoupiroit après une nouvelle bataille. Avant que de la propoſer à l'ennemi, avant que d'employer ſes armes contre Seleucus, Arzace fit demander une entrevue à ce Capitaine généreux, & s'y rendit au lever de l'aurore, avec ſon noble frere de Scythie : Seleucus y vint avec Perdicas.

Les quatre Guerriers ſe firent un premier accueil qui n'avoit rien d'ennemi. — Brave Seleucus, dit Arzace, un mot ſuffit pour me juſtifier du nouveau choix qui me détache de votre parti. Je m'appelle Artaxerce, & ſuis fils de Darius. —L'étonnement des deux Guerriers ne leur permit pas de répondre. Arzace pourſuivit: —Je ſuis venu, Perdicas, pour vous remercier d'avoir dérobé mes ſœurs à la barbarie de Roxane. Je ſuis encore venu pour tenter l'amitié de Seleucus, d'une part, & votre généroſité de l'autre, dans le deſſein d'obtenir leur liberté. Dites-moi, Perdicas, juſqu'à quel point vous croyez qu'Oroondate & moi nous devions nous avancer ?

Juſqu'où il vous plaira, dit arrogamment Perdicas. Je ne dirai point au grand Arzace qu'il ſe connoiſſoit quand

il nous promit ſon bras, & que nous étions venus dans l'eſpérance de le trouver plus fidèle aux engagemens qui l'arrêtoient ſous nos étendards : je n'ai beſoin que d'un mot, à mon tour ; c'eſt que je ne connois aucune règle de généroſité qui m'oblige à donner à mes ennemis & à mes rivaux ce que je refuſerois aux Dieux, s'ils me le demandoient.

Tu donneras, replique l'impatient Oroondate, tu donneras enſemble & les filles de Darius & les reſtes du ſang que je t'ai conſervé. Je ne veux rien de toi : je rougis de la lâche ſoumiſſion d'Arzace ; & ſi je n'étois retenu par la parole que je t'ai donnée, ſuperbe, tu ne retournerois pas dans tes remparts.—

Perdicas mit la main ſur ſon épée ; Oroondate frémit de colere & fit étinceler la ſienne : Arzace les arrêta.

Je m'étois flatté, dit-il enſuite, que le vertueux Seleucus feroit quelques efforts pour ennoblir la cauſe qu'il défend, & pour amener Perdicas à des ſentimens plus dignes de ſa renommée. — Je ſuis ami de Perdicas, repartit Seleucus ; je le ſers, & ne crois pas que mon amitié me laiſſe le privilège d'examiner rien

dans ſes intérêts. —Vous m'étonnez, Seleucus, reprit Arzace. — Vous m'offenſez, Arzace, reprit Seleucus.

C'eſt l'intention la plus éloignée que je puiſſe concevoir, pourſuivit Arzace; mais dans le cas où vous ſervirez les intérêts de mon ennemi contre tous les miens & contre la juſtice, vous me donnerez lieu de penſer que je ſuis moins engagé que je ne veux l'être par une partie de mes obligations envers vous. — Je vous quitte de tout, repart bruſquement Seleucus.

Allons, mon frere, dit Oroondate, c'eſt trop parler quand on peut vaincre. Babyloniens, ajouta-t-il, à demain la bataille. A demain la bataille, repétèrent les Babyloniens. Oroondate & le grand Arzace s'embraſsèrent au corps, & ſe ſéparèrent ainſi de leurs ennemis.

Dans l'effroyable bataille qu'éclaira l'aurore & que termina la nuit du lendemain, la victoire fut fidèle à la parole d'Oroondate : il n'y eut point de Chefs de l'armée Babylonienne qui ne trébuchât ſous les armes des Princes unis. Seleucus fut pris avec l'intrépide Leonatus, le grave Néarchus, & plus de douze

mille hommes. Douze mille autres tués, & le reſte repouſſé dans la ville, ouvrirent des facilités à former un ſiége. Les opérations en furent confiées à ces admirables talents qui ſe développoient dans le jeune Démétrius, & qui le firent ſurnommer dans la ſuite, *le preneur de villes.*

Tandis qu'il ſe partageoit entre les ſoucis amers de ſon cœur & les ſoins de ce nouvel emploi, Antigonus, Ptolomée, Eumène, Oxiarte & Cratere ſe faiſoient guérir de différentes bleſſures. Taleſtris ſouffroit impatiemment celles qui la retenoient dans ſa tente; ſouffroit plus encore de n'avoir pu reconnoître un Guerrier, qui par des exploits de la plus haute vaillance l'avoit garantie de plus de mille épées adreſſées contre elle, & ſe livroit à des mouvemens de colère, d'amour, de vengeance & de repentir en faveur & contre ſon malheureux amant. Arzace prodiguoit les plus tendres ſoins de ſa reconnoiſſance à Seleucus & à ſes deux compagnons priſonniers, conſoloit Oroondate à qui l'on avoit arraché deux fois Perdicas, & le raſſuroit de même que Liſimachus, ſur le ſort des Princeſſes qui ſe

trouveroient très-heureuſement protégées par l'amour des deux frères.

Seleucus, touché des procédés magnanimes de ſes ennemis, commença à s'appercevoir qu'il n'avoit pas aſſez conſulté l'honneur dans le choix de ſon parti. La derniere entrevue lui avoit appris que les Princeſſes étoient vivantes. Il ſe ſentit bleſſé de la diſſimulation de Perdicas qui en avoit fait un myſtère à tous ſes alliés ; & jugeant qu'il ne travailloit que pour aſſurer une maîtreſſe à ſon raviſſeur, il rougit du honteux emploi de ſon épée, refuſa la liberté que les Princes lui offrirent, ainſi qu'à ſes deux compagnons, & ne voulut l'obtenir que par un ſacrifice de ſon chef. » S'il reſte à Perdicas un peu de ſoin de ſa gloire, dit-il, & quelqu'amitié pour trois hommes qui l'ont aſſez bien ſervi, il ne s'obſtinera point dans un amour auſſi futile qu'inſenſé, & nous rachetera par un abandon néceſſaire des deux illuſtres captives.

Démétrius avoit précipité ſes opérations : on avoit tranſporté le camp ſous les murailles de Babylone. La Ville ſuperbe de Sémiramis, coupée par l'Eu-

phrate, étoit défendue par d'énormes murailles, des tours ſourcilleuſes, & par un large foſſé. Après pluſieurs combats on avoit emporté les ouvrages extérieurs. Les troupes étoient logées ſur le retranchement conquis, & aſſurées par différentes redoutes, lorſqu'on fit partir l'Ecuyer avec la lettre des trois Capitaines pour Perdicas. Oroondate, Arzace & Liſimachus s'engagèrent à dépoſer tout reſſentiment, à renoncer à tout deſſein d'hoſtilité auſſi tôt que les illuſtres malheureuſes s'avoueroient libres; & ces trois Princes quittant la tente de Seleucus, regagnoient les leurs, lorſqu'on vint à leur rencontre avec un homme, qui depuis pluſieurs jours s'étoit rendu très-ſuſpect aux différentes gardes du camp par ſes promenades & ſes queſtions.

Le Prince de Scythie reconnut l'infidèle Arbate avec des mouvemens de fureur qu'il ne put contenir; mais il rougit preſqu'auſſi-tôt d'un emportement indigne de ſa grande ame, & dédaigna ſa facile vengeance. Il avoit fait relâcher le perfide: Liſimachus le fit reprendre, mener ſous ſa tente, & lui demanda compte du deſſein qui l'avoit fait ſortir de Baby-

lone. Le traître ſerviteur prit la parole en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE ROXANE.

ROXANE, occupée des ſoins de ſon incurable amour, & Perdicas, occupé des événemens futurs de la guerre, m'ont choiſi pour une importante commiſſion, dont je puis vous développer les motifs, puiſque vous forcez ma langue, & puiſqu'il ne m'eſt plus poſſible de l'exécuter.

Il eſt des ames qui ne s'arrêtent point dans le cercle des vertus ni des vices ordinaires. Elles gardent ſur les autres ames un aſcendant que l'excès même des crimes ne peut leur ôter, parce que tout excès accompagné de grandeur, ſurprend, maîtriſe & ne laiſſe pas le tems de mépriſer. Rien n'eſt d'ailleurs mépriſable que la baſſeſſe; elle avilit la vertu même: un grand caractère ennoblit ſes vices, & quand les paſſions s'y établiſſent,

c'eſt avec empire ; c'eſt avec conſtance qu'elles s'y ſoutiennent ; mais c'eſt au prix du bonheur ; & quiconque recueille beaucoup d'admiration, recueille peu de plaiſirs. Ma maîtreſſe en eſt le fatal exemple.

Ce fut après la délivrance de Toxaris & de Lonicate, que, preſſée du beſoin de ſe plaindre, elle me fit deſcendre dans les ſecrets abymes de ſon cœur, & qu'elle me raconta toute la ſuite de ſes entrepriſes, pour s'aſſurer la poſſeſſion tranquille du héros devant lequel j'ai l'honneur de parler.

C'étoit pour arriver à lui qu'elle s'en ſéparoit dans Damas ; c'étoit pour le joindre qu'elle s'avançoit auprès d'Alexandre ; c'étoit pour avoir un trône à lui donner qu'elle renverſoit les trônes de Darius ; c'étoit pour le regagner qu'elle le perdoit auprès de ſa rivale ; c'étoit pour ſe ſacrifier elle-même qu'elle ſe déterminoit aux ſacrifices, dont un fut conſommé dans la Médie par Beſſus & Nabarzane ; l'autre détourné dans Babylone par Perdicas.

Qui prouva mieux un amour inſenſé que je l'ai fait, ajoûta-t-elle ? Quel cœur

Perdicas & de l'entretenir ſur l'article du même manifeſte qui concernoit les Princeſſes. Perdicas ſe contenta de lui répondre, que ſi les aggreſſeurs feignoient de les regarder comme vivantes, il étoit aſſez ſimple de penſer qu'ils ne l'inſinuoient que par beſoin de prétextes, & que d'ailleurs il ne pouvoit que la prier de ſe ſouvenir de ce qu'elle avoit vu. Roxane garda ſon incertitude juſqu'à la dernière déroute, & la perdit alors comme par un coup de tonnerre.

Elle avoit appris avec le plus grand effroi que cet Oroondate qu'elle avoit tant pourſuivi, & le jeune Prince, fils de Darius, avoient taillé ſa brillante armée. Elle avoit couru, dans la plus grande hâte, à la maiſon de Perdicas. Ce guerrier lui confirma la triſte vérité. « Oui, Madame, lui dit-il; je l'ai vu ce fils de Darius. Celui d'Alexandre que vous attendez, n'aura rien gagné par la mort des innocentes Princeſſes. Hélas! nous nous ſommes chargés d'un meurtre inutile, & dont la honte ne nous en ſera pas moins reprochée de toute la terre. — Tant d'exemples ont ſignalé les mêmes circonſtances, que je me crois juſtifiée, reprit la Reine;

Reine ; mais s'il eſt vrai que le retour d'Artaxerce nous ramène des craintes, il l'eſt auſſi qu'il me donne des repentirs, & que je voudrois ſincèrement reſſuſciter ſes ſœurs. — Ah ! Madame ! que n'êtes-vous ſincère, dit le guerrier ? — Vous-même, Perdicas, dit Roxane, ſoyez-le. M'avez-vous heureuſement abuſée ? —

Vous voyez, reprit Perdicas, que les tems ſont venus de ne plus rien diſſimuler : oui, Madame, vous n'avez vu tomber que deux eſclaves criminelles ſous le fer des bourreaux. — La Reine ſe lève en courroux & roule un œil étincelant ſur le guerrier qui pourſuit : — Ce ne fut pas, ajoûta-t-il, le ſoin de mon honneur ni du vôtre ; ce ne fut pas la conſidération d'Alexandre, ni celle de Darius ; ce ne fut ni la crainte ni la pitié, mais un interêt plus cher qui me fit dérober deux victimes à votre aveugle vengeance. J'adorois Statira, & mon frère aimoit Pariſatis.

Roxane demeura dans un long ſilence, & parut flotter dans diverſes penſées. Le retour d'Artaxerce rendoit la mort des Princeſſes moins néceſſaire à ſes projets ambitieux. Mais la vie de Statira renverſoit ſon amoureuſe eſpérance, & ce fut

cette idée qui lui fit prononcer ces paroles amères : « je n'aurois pas cru, dit-elle, qu'un homme tel que Perdicas, eût osé se jouer insolemment de sa souveraine. Je ne m'explique point sur la réparation que je dois m'en faire ; mais je ne veux pas lui laisser ignorer que c'est pour un autre qu'il a conservé Statira, pour un Prince au-dessus de lui, qui porte un nom plus fameux, dont le bras est aussi redoutable que ses prétentions sont hardies, & que c'est enfin pour ce même guerrier qui vient de vous arracher une victoire. — Je le sais, Madame, répartit Perdicas ; je sais qu'il est aimé, qu'il menace, qu'il peut beaucoup peut-être ; mais que m'arracher ma captive est une entreprise au-dessus de tout son pouvoir & de toute sa vaillance. — Nous verrons, répliqua la Reine ; mais souvenez-vous toujours que ce n'est pas en la défendant que vous pouvez vous la conserver ».

Elle le quitta sur ces mots, revint au palais, & fit alors éclater son trouble, ses craintes & ses fureurs. « L'as-tu bien entendu, cher Arbate, me dit-elle ? ma rivale ressuscite : ah ! Dieux ! quand cet ingrat qui l'adore est à nos portes, quand

ſon indomptable vaillance la va tranſporter ſous ſes pavillons, quand le perfide qui la ravit à ma haine, va la protéger contre ma haine encore, c'eſt alors que j'apprends qu'elle voit la lumière; & le ſort qui ſe plaît à triompher de mon génie, me rejette ſous l'aſcendant fatal de ma victime. Ah! qu'ils périſſent tous! qu'ils expirent! & que j'expire auſſi! C'eſt trop pourſuivre une malheureuſe chimère; c'eſt trop attendre des Dieux qui me haïſſent; c'eſt trop prolonger mes triſtes jours, puiſqu'ils ne peuvent être conſolés jamais par l'inſenſible.

Cher Arbate, pourſuivit-elle, vois ma douleur, vois mon amour, mon amour & mon inexprimable tourment; cher Arbate, prends pitié de mon ame égarée, donne-moi tes conſeils; dicte-moi des artifices; prête-moi ton bras; prépare des poignards, des flammes, des poiſons; qu'ils périſſent tous, & que l'infortunée qui t'implore n'entende jamais ſa rivale inſulter à ſa rage impuiſſante, à ſon amour confondu, à ſa honte, à ſes crimes inutiles, à ſon abandon.

Je ne pus lui donner que le conſeil de reprendre ſon empire ordinaire ſur elle-

même. « Avec moins d'emportement, lui dis-je, votre Majesté ne pourra penser à désunir ses forces, quand l'ennemi est si près des murailles : elle n'attaquera point la vie d'une rivale que Perdicas défendroit : elle appuiera plutôt les prétentions de Perdicas qui saura la défendre elle-même, & sentira que plus il ruinera les espérances d'Oroondate, plus il relevera les siennes. Elle daigna me remercier d'un peu de tranquillité que lui rendirent ces paroles.

L'un de ces derniers jours Perdicas vint au palais gémir d'un entretien qu'il avoit eu avec la Princesse de Perse, toujours aussi fière, aussi rebelle qu'à l'ordinaire. Ma maîtresse l'écouta long-tems, & lui dit enfin, que dans l'intention de s'unir plus étroitement que jamais, elle ne craindroit point de s'ouvrir confidemment à lui; que leurs forces communes alloient dépendre de leurs aveux mutuels, & qu'elle cessoit de lui cacher les grands motifs qu'elle avoit eu de poursuivre la vie de Statira. « J'aime, ajoûta-t-elle, j'idolâtre depuis dix ans un héros toujours séparé de moi, & ce héros, c'est le Prince Oroondate ».

Perdicas se leva de son siège avec viva-

cité : « Quoi, Madame ! s'écria-t-il ; oubliez-vous que c'eſt ce même Oroondate dont je dois arracher le cœur pour m'aſſurer celui de Statira ? Roxane le regarde d'un œil fier & tranquille ». Je n'oublie rien, Perdicas, dit-elle ; & je me ſouviens toujours qu'il me faut arracher le cœur de Statira pour m'aſſurer celui d'Oroondate ». Elle s'arrêta : Perdicas s'arrêta de même, & l'un & l'autre ſe regardèrent.

« Aſſurément, Madame, reprit le guerrier, vous oubliez que la tête de votre héros, dépendant du ſort des armes, rien ne m'eſt plus facile que de la lui prendre. — Aſſurément, Capitaine, lui réplique Roxane, vous oubliez que vous m'avez appris à choiſir des mains plus fidèles que les vôtres, & que la tête de votre captive dépend abſolument de ma volonté. — Non, Madame, je ne l'oublie pas, réplique Perdicas en fureur : mais j'ai prévu que vous régleriez votre volonté ſur le ſoin de votre vie. — Et penſes-tu, lui repart la Reine avec un ſourire plein de fiel, que je n'aie rien ſu prévoir, & que je n'aie pas aſſuré ma vie ſur des diſpoſitions qui me livrent la tienne » ?

Ils en étoient là, quand du ſeuil de l'appartement où je me tenois, je vis Caſſander traverſer la ſalle voiſine. Je m'avançai à ſa rencontre : je voulus le détourner ; mais il força ma réſiſtance & ſe trouva ſur le ſeuil au moment où Roxane diſoit : « oui, Perdicas, ſi nous avons pour nos funeſtes amours de mutuelles complaiſances, la poſſeſſion d'Oroondate & celle de Statira nous deviendront faciles : je vous abandonne votre maîtreſſe, abandonnez-moi mon amant ».

Jamais on ne vit une colère pareille à celle de Caſſander, lorſqu'il eut entendu ces dernières paroles. Il s'élança comme une bête irritée au milieu de l'appartement ; & « ce n'étoit donc pas la mémoire d'Alexandre, dit-il ; mais l'amour d'un Scythe, d'un barbare qui m'a fait eſſuyer tant de rigueurs, tant de mépris & d'outrages ! Vous aimez Oroondate ! Eh bien, Madame, c'eſt à moi de lui porter la mort ; & je la lui porterai, n'en doutez pas, ingrate. — Non, dit la Reine ; je n'en doute pas, ſi tu l'attaques avec tes armes ordinaires. —

Alors la fureur de Caſſander franchit toutes les bornes, & ſa langue put à

peine ſuffire à tous les reproches qu'il vomit, & qu'il entremêloit de ces paroles : « Il périra, je me laverai dans ſon ſang de la honte de vos refus ; je vous y laverai vous-même de la honte des ſiens ; je le jure, oui, par tous les Dieux & par ma tête même, le Scythe périra ? « Ma maîtreſſe, déjà courroucée de voir ſon ſecret ſurpris par l'homme qui lui étoit le plus odieux, ne put retenir ſa colère qu'avec peine ; & lui cédant la place : « va donc l'empoiſonner, dit-elle, & flatte-toi, qu'en perdant un héros, je puiſſe ceſſer de mépriſer un lâche ».

Caſſander alloit la ſuivre : Perdicas le ſaiſit au corps & l'entraîna juſque dans la cour du palais, où il lui laiſſa exhaler ſa colère en menaces terribles contre la Reine & contre la vie d'Oroondate. Il vint retrouver la triſte Roxane, & l'engagea à diſſimuler mieux avec un homme dont les emportemens, pouvoient tout perdre, dont les vaſtes relations étoient utiles, & qui fourniſſoit plus de vingt mille ſoldats à lui ſeul.

Ils s'entretinrent enſuite des réſolutions à prendre pour la continuation de la guerre & pour l'appui de leurs amours. Ils déter-

minèrent de m'envoyer dans votre camp pour y reconnoître le nombre de vos troupes, vos positions, votre ordre de service, & reconnoître sur-tout la tente d'Oroondate qu'ils se proposoient de faire enlever.

Arbate s'arrêta ; Lisimachus lui fit encore plusieurs questions relatives à sa chère Parisatis ; & le serviteur répondit, que, depuis l'accord fait entre Roxane & Perdicas, les deux Princesses jouissoient d'un peu plus de liberté, que du reste elles s'expliquoient toujours en mêmes termes sur leur aversion pour les tyrans. — Va, lui dit le Prince Macédonien, va retrouver tes illustres maîtres, & dis-leur que ce n'est pas une entreprise légère, que d'enlever un homme tel qu'Oroondate. — Dis à mes sœurs, ajoûta le Prince de Perse, que si leur amour est inébranlable, leurs amans seront bien-tôt victorieux. — Tu peux dire à Cassander, poursuivit le Prince de Scythie, que je lui cède librement sa tendre maîtresse, & qu'il ne tiendra pas à moi de les unir pour les immoler ensemble sur le tombeau de leur maître.

L'infidèle Arbate retourna dans Baby-

lone : l'Ecuyer qu'on avoit chargé de la lettre de Seleucus, en revint. Perdicas rejettoit avec orgueil les propoſitions qu'on oſoit lui faire. On n'avoit pas infiniment compté ſur ſa vertu, de ſorte qu'on ſe conſola par l'eſpérance de le réduire bientôt aux termes de la ſoumiſſion. Seleucus, toujours maître de ſa liberté, déclara que la généroſité de ſes adverſaires tourneroit au déſavantage de ſon chef. L'intrépide Léonatus ne put contraindre ſon reſſentiment plus impétueux, & fit ſur le champ camper ſa troupe priſonnière ſous l'étendard des Princes unis. Le grave Nearchus rêva ſur ce qu'il feroit.

On ſe hâta de diſpoſer les choſes pour une attaque déciſive. On voulut établir une communication de la partie de la Ville aſſiégée à l'autre partie qui en étoit ſéparée par l'Euphrate. On fit travailler à des machines qui ſuppléaſſent aux béliers trop foibles contre la prodigieuſe épaiſſeur des murailles, à d'autres qui rendiſſent vaines cette exceſſive hauteur qui les mettoit hors de l'eſcalade.

Les chefs étoient rétablis de leurs bleſſures : la belle Reine Taleſtris ne l'étoit point de celle de ſon cœur. De tendres

ſentimens avoient pris la place de ſa terrible colère. Le ſouvenir du fidèle Oronte commençoit à tirer quelques larmes de ſes grands yeux noirs, & les perſuaſions de ſon grand homme la préparoit à plus d'indulgence que par le paſſé.

Le jeune Démétrius n'oublioit point le ſujet de ſa triſteſſe au milieu de ſes opérations guerrières. L'amère triſteſſe continuoit de ravager dans ſon ame, & de flétrir les roſes de ſon viſage. Auſſi tôt que le ſilence de la nuit ramenoit le ſommeil dans les tentes, il quittoit les bords du lit de ſon vieux père : un invincible penchant l'attiroit le long des eaux tranquilles, & l'y faiſoit errer, toujours penſant & ſoupirant toujours ; diſperſant ſes regrets parmi l'air paiſible ; adreſſant ſa douce parole à l'onde muette, aux arbres funèbres, à la tombe inſenſible.

Le hardi Liſimachus vint le ſurprendre un matin ſur ce rivage ; il le conduiſit au poſte qu'on lui gardoit ; & ce fut dans cette journée qu'on vit les douze plus fameux chefs de la terre ſe jetter avec leurs bataillons dans de frêles bateaux, qui voguèrent auſſi-tôt ſur le fleuve, pour aller protéger le travail d'un pont.

Ce deſſein fut à peine manifeſté, qu'un pareil nombre de bateaux défila du ſein de Babylone. A la rencontre des flottes, l'Euphrate ſe vit en un moment couvert d'une nuée de dards. Oroondate ſe tenoit le pied tendu ſur ſa proue, l'épée haute, terrible, lorſqu'il apperçut Caſſander. Il voulut égayer ſa noble vaillance, & fit accrocher ſon bateau à celui du perfide. Il s'y lança d'un ſaut en lui criant : « voici le Scythe, voici le Scythe, Caſſander, emporte-le dans Babylone ». Il ſaiſit le malheureux Capitaine d'une main puiſſante, l'enleva comme un foible enfant, & le jetta dans les abymes du fleuve, en lui diſant encore : « va-t-en refroidir ces flammes qui te rendent ſi téméraire.

Tous les bateaux s'accrochent aux bateaux ennemis, à l'exemple du ſien : on ſe mêle comme ſur la plaine. Alcetas eſt ſous l'épée de Liſimachus : Ptolomée s'acharne contre le traître Iolas, & Perdicas va ſuccomber ſous le grand Arzace : un incident les délivre tous.

La belle Reine des Amazones luttoit contre le robuſte Evander. Elle ſe laiſſa entraîner ſur le bord de la nacelle; delà, dans l'onde, où l'attira ſon perfide adver-

faire Au bruit de l'onde jaillissante, chacun renonce à sa victoire : chacun s'empresse de voguer vers l'endroit où le Babylonien s'attache à noyer la guerrière. Mais tout-à-coup un guerrier s'élance du bateau d'Oroondate, & vient plonger un poignard dans la gorge d'Evander ; se plonge lui-même dans les eaux où il va chercher l'infortunée, l'y saisit, la ramène au rivage, l'y dépose, monte à cheval & s'éloigne à toute bride. Taleſtris reprend ses sens, veut connoître son libérateur, se fait donner un cheval & galope sur la trace indiquée.

Tandis qu'elle s'éloigne, la bataille se prolonge, & combien de cadavres roule le fleuve avec ses flots ensanglantés ! Combien de vies tranchent les épées d'Arzace & d'Oroondate ! Combien de projets & que de tendres amours sont terminés dans cette fatale journée ! Démétrius fait conduire sous les eaux des cordes secrettes dont le ressort tendu culbute une foule de légers bâtiments, Le pont s'achève : deux fortes redoutes sont élevées aux deux extrémités, & les Babyloniens refluent vers leur ville.

Mais le terrible Arzace, aussi trempé

d'eau que de ſang, n'obéit point au ſignal de la retraite qu'Oroondate a fait retentir. Il frémit d'impatience, menace, épouvante ſes rameurs, & veut qu'on le mène à la queue de la flotte fugitive. C'eſt-là qu'il a vu ſur un des bateaux ennemis un Guerrier qui l'anime à cette dangereuſe pourſuite : il veut le joindre, dût-il en perdre la liberté, dût-il en perdre la vie, & ſe jette enfin dans le fleuve pour n'expoſer que ſa perſonne. Oroondate, qui voit ſon action, s'en inquiéte, & fait voguer ſur le ſillon qu'il trace. Il ne peut que le ſuivre de l'œil, le voir s'accrocher de la main à l'un des derniers bateaux, y ſaiſir un homme ſur le bord, l'entraîner avec lui, & nager pour ſon retour avec la même vigueur que pour ſa pourſuite.

Ce qui ſurprit Oroondate, c'eſt que le Guerrier ſe détachant d'Arzace, le ſuivit avec une égale ardeur. Sa ſurpriſe fut bien plus grande, lorſqu'il les reçut l'un & l'autre dans ſon bateau, & qu'il reconnut le vénérable Théodate dans les bras de ſon diſciple. Arzace faiſoit éclater ſa joie par des ſignes tellement extraordinaires qu'on l'eût pris pour un inſenſé.

» Quoi, c'eſt vous ! c'eſt vous, s'écrioit-il: ô mon divin maître ! ô mon libérateur ! par quel miracle ? ... » C'eſt ſans miracle, dit Théodate, puiſqu'il y a des chemins d'Iſſedon à Babylone. Oroondate, pourſuivit-il, te ſens-tu muni d'une ame bien ferme ? — Oui, dit le Prince. — Eh bien, ton pere eſt mort. Le ſage ne dit que cette parole, & les Héros demeurèrent interdits.

Cependant la Reine Taleſtris couroit ſur la trace de ſon libérateur : elle ſuivit un ſentier qui ſe perdit ſous les pas de ſon cheval à l'entrée d'une forêt ſauvage. Elle erra long-temps parmi de hautes herbes, des ſouches revêtues de lierre & de mouſſe antique, des maſſes de rochers arides, aigues, noircies & diſperſées par les tonnerres ; parmi de ſtériles bruyeres, des eaux fumantes, des torrents bruiſſants ; parmi des hauteurs eſcarpées, & des profondeurs effrayantes. Mais à force d'errer, elle ſe trouva portée près d'une onde lympide, près d'une caverne, près d'un tapis de gazons tendres, & tout près d'un courſier noir, maigre, fellé pauvrement, & ſans bride. L'Amazone regarde ce courſier, s'attendrit & ſoupire.

Elle s'avance du côté de la caverne ; considère le ténébreux ſejour & ſe met à penſer : ſi c'eſt un Guerrier, dit-elle en elle-même, qui traîne ſa vie dans ces lieux abhorrés de la nature, il doit être bien infortuné ; ſi c'eſt un amant qui s'eſt enſéveli dans ce lointain ſépulchre, il doit être pénétré d'une cruelle affliction ; ſi c'eſt un ingrat qui s'y punit de quelques ſoupçons injurieux à ſa beauté, il doit être bien intéreſſant dans une ſi dure pénitence ; & ſi l'amante outragée l'y rencontroit, elle devroit être bien prompte à lui pardonner. Elle s'abandonne au cours de ces penſées ſucceſſives, regarde autour d'elle, s'attendrit & ſoupire.

Elle aſſure ſon cœur & ſes pas ſous la voûte de l'obſcur repaire : elle parvient au plus creux du rocher, & s'y arrête pour reprendre un peu de la lumière de l'entrée. Elle apperçoit des armes & les conſidère. La cuiraſſe eſt noire, tachée de ſang : les plumes du caſque ſont noires, trempées d'eau : le bouclier eſt peint en noir, tout tranché, tout criblé ; & ces armes ſont jettées ſur un amas de feuilles flétries. A côté, ſur un autre lit pareil, elle voit des fruits ſauvages fraîchement cueillis, des racines, de l'eau dans

un caſque ſans cimier. Elle rêve ſur cet azile, ces meubles, cette armure, ces triſtes apprets de repas, & ſur toutes ces marques touchantes d'une douleur vive ou d'un repentir extraordinaire : elle rêve, s'attendrit & ſoupire.

Elle entend parler : toutes ſes entrailles s'émeuvent. Elle voit entrer deux hommes : elle ne reſpire plus, ſes yeux, ſa voix & ſes genoux lui manquent : elle ſe laiſſe aller ſur la terre au fond de la grotte. Un de ces hommes vient ſe jetter ſur un des lits champêtres en gémiſſant : l'autre s'appuie contre le rocher, & pourſuivant ſon diſcours :

» Ce qui m'afflige, dit il, ce n'eſt pas préciſément de mener une vie de bête ſauvage, & d'en voir les miſérables reſtes s'écouler avec vos racines & votre belle eau claire : ce n'eſt pas d'avoir vu mourir le plus triſtement du monde mon pauvre cheval que je n'avois plus la force de monter ; ce n'eſt pas de vous voir à toutes les heures, vous, mon cher Maître, vous qui dans la Thémiſcyre avez conſacré le nom d'Orithie pour déſigner la fraîche beauté, & de ne ſçavoir ce que vous êtes devenu. Ce qui m'afflige c'eſt de vous voir irrévocable-

ent attaché à la prétendue gloire de votre pénitence, à l'idée que vous ayez véritablement offensé votre belle Reine. Est-on donc si criminel pour soupçonner un peu la beauté ? Craint-elle si fort l'examen, qu'elle doive nous tenir sans cesse le bandeau sur les yeux ? N'aviez-vous pas d'ailleurs assez de témoignages pour vous faire considérer la vôtre à l'égal de bien des autres. Je n'ose dire qu'il y ait des beautés complétement infidèles; mais certes il en est de bien volages, de bien légères, qui nous regardent tendrement, qui tournent l'œil & ne se souviennent pas si elles nous ont vus.

Oh, Lascaris ! prends garde, répondit l'autre Guerrier, c'est un crime que de noircir les belles : c'en est un bien plus grand de révéler leurs torts. Ma belle Reine fut innocente : je fus un monstre : je ne puis maintenant qu'être indigne d'elle ; ah ! Lascaris, je ne puis me pardonner jamais ; je ne puis plus être aimé : la source de mes plaisirs est empoisonnée par mes propres mains & pour toujours : toute ma gloire est maintenant de mourir.

Peut-être, reprit l'Ecuyer, vaudroit-

il mieux vivre ſans plaiſirs que de mourir avec gloire. Mourons cependant : nous n'attendrons pas long-temps, & je puis dès aujourd'hui creuſer nos deux ſépultures. Hélas ! moi, qui ſuis certain de l'inconſtance de ma Bergère, ſuis-je donc obligé de mourir auſſi ?

Non, Laſcaris, répliqua le Guerrier, non, mon fidèle ami, tu ne mourras point ; tu retourneras parmi les hommes ; mais puiſque tu dis que mes triſtes yeux ne verront que peu de jours encore, attends à me les fermer. Avant que de me couvrir d'un peu de terre, écoute bien, Laſcaris, tu prendras mon cœur, tu le porteras à ma belle offenſée, & tu lui demanderas ma grace que peut-être alors elle ne me refuſera plus. »

On peut croire que dans la diſpoſition où ſe trouvoit la Reine Taleſtris, elle écouta très-peu paiſiblement ces dernières paroles. Elle fit entendre ſa voix de l'endroit où elle demeuroit étendue : » Orithie, s'écria-t-elle, miſérable Orithie, veux-tu me faire mourir auſſi ? » Cet accent, ces paroles céleſtes firent accourir les deux infortunés avec la plus grande ſurpriſe. Oronte alla tomber à

côté de l'Amazone défaillante. Le bon Lascaris ranima les deux amans par ses soins, suspendit leurs larmes par sa joie, courut au cheval qu'il acheva d'enharnacher, rassembla les restes de ses forces pour suivre les deux courriers & tous ses souvenirs pour raconter à Talestris les longs voyages de son Maître, avec différentes aventures que la Guerriere charmée n'écouta point.

Oroondate écoutoit, le grand Arzace écoutoit aussi, & Théodate leur racontoit comment le Roi des Scythes frappé d'une douleur vive & du repentir d'avoir lui-même perdu ses enfans, avoit rendu son trône, sa pompe, ses trésors au monde, & à la nature sa dépouille mortelle. Il ajoutoit que la Reine Stratonice avoit reçu presque dans le même temps la cendre de son frère qui lui fut apportée par un Ecuyer, & qu'elle avoit vu tous ses projets ambitieux s'écouler avec l'espérance d'un fils, mort dans ses entrailles; que le Prince Carthasis, déclaré tuteur d'Oroondate avoit pris les rênes; que la guerre de Babylone attirant les ennemis du Pont, lui laissoit espérer une régence paisible; que lui, Théodate, s'étoit mis

en route pour retrouver ſon jeune ami, & qu'il s'étoit armé dans Babylone où il avoit entendu le nom d'Arzace proclamé par toutes les bouches.

Je te retrouve, enfin, pourſuivit-il; tout eſt bien pour qui ſçait rire de tout. J'ai eſſuyé bien des fatigues depuis que je te connois; que m'importoit de te connoître, de t'aimer, de t'inſtruire & de te chercher? Qu'ai-je beſoin de toi, non plus que de tout autre? Quiconque s'unit par des rapports, noue ſa chaîne; quiconque prétend, ſe prépare la fatigue; mais quiconque n'eſt rien & ne peut rien dans l'abyme des affaires mondaines, il faut dire de lui que ce n'eſt ni un ſot, ni un méchant. »

Les trois Guerriers regagnerent les tentes où Taleſtris arriva bientôt après, ſuivie du Prince des Maſſagètes; quand elle préſenta le terrible guerrier des vautours, on ſe félicita du gain d'un tel défenſeur. Oroondate ſeul paroiſſoit triſtement occupé au milieu de la joie commune.

On réſolut enfin de frapper le dernier coup de la vengeance. Les premiers rayons du jour étinceloient encore ſur la face du fleuve & contre les tours de l'orgueil-

leuſe Babylone, lorſque les clairons en mille ſons ſuperbes, appellèrent à l'aſſaut les Capitaines & les ſoldats. L'honneur, la vengeance, l'amour du pillage & la gaîté réſolue, reſpirent dans tous les cœurs, éclatent dans tous les cris. Oxiarte donnera l'ordre pour foudroyer la Ville ſouveraine, la Ville enrichie des dépouilles de l'univers, & déshonorée par la retraite qu'elle accorde aux ennemis de Darius.

Perdicas n'a rien oublié de ſa fonction de grand Capitaine. Il a oppoſé autant de corps à autant d'attaques qu'il en a prévues. Ses murailles ſont hériſſées de fer: il attend, il brave, & provoque. Cependant il eſt ſurpris de voir des tours obéiſſantes au cable qui ſe dévide, apporter preſque au niveau de ſon rempart l'ennemi qu'il mépriſoit. Il eſt ſurpris de voir une machine inconnue, créée par le génie de Démétrius. C'eſt la baliſte meurtrière, dont le reſſort terrible élève une pluie de cailloux juſques dans ſa Ville, avec autant de juſteſſe & de rapidité que l'arc ou la fronde. Mais il ſait rallumer l'ardeur de ſa garniſon découragée, oppoſer des défenſes nouvelles à des machi-

nes nouvelles, répondre à tout par des dispositions habiles, par d'horribles masses de pierre qu'il fait tomber sur les assiégeants suspendus aux échelles, & par des feux artificiels qu'il fait lancer contre les tours de bois.

Menander tomba mort; Démétrius eut la main clouée contre une de ses baliſtes; le terrible Oronte fut atteint d'une poutre & jetté aux pieds de Taleſtris; le grand Arzace, croulant au travers des flammes d'une tour embrâſée, fut mis hors de combat pour tout le reſte du jour. — « Scythes & Perſans, crient les Babyloniens, les filles de Darius ſe recommandent à votre courage ». Otoondate entend la bravade inſolente, frémit, pâlit de rage, hauſſe ſon regard terrible, empoigne une échelle, l'accroche & la monte ſous une tempête effroyable de dards & de cailloux qu'il ſupporte ſur ſon bouclier.

Tandis que Théodate & Liſimachus le ſuivent, le Héros ſaiſit un creneau d'une main, tranche le poignet d'Ariſthon qui ſe leve contre lui, ſe guinde avec légéreté & s'élance ſur la muraille; mais le creneau qu'il a ſaiſi, ébranlé

par le poids des forces d'un tel homme, s'éboule & renverſe avec les échelles tous les Guerriers qui le ſuivent. » Ah ! Théodate, que va-t-il faire, dit Liſimachus en tombant ? & moi, qu'y venois-je faire, dit en riant le Philoſophe étendu ?

Cependant Oroondate, ſeul au haut de la muraille, paroît comme un géant armé & fièrement campé contre les premieres attaques. Dès qu'on le voit ainſi formidable, chacun s'éloigne, & croit voir tous les rayons d'un tonnerre dans les rayons étincelants de ſon épée ; mais dès qu'on le voit ſeul, chacun revient : on ſe précipite en foule ; & c'eſt alors que le héros tourne un regard ſur les ſiens, & s'afflige de les voir déſaſtreuſement repouſſés. Il donne un ſoupir à la défaite, mais non pas au péril : il ſoupire & combat, s'élance en lion déterminé, parmi la cohorte téméraire, & ſçait apprendre aux Babyloniens, que pour être enfermé dans leurs murailles, il n'eſt pas encore leur priſonnier.

Long-temps, il fit redouter ſon épée mortelle & fit répéter long-tems le nom d'Oroondate avec épouvante : long-tems il amoncela les cadavres & ſe ſoutint con-

tre un monde d'adverſaires ; il ſe fut délivré ſans doute, ſi d'un coup porté d'une main trop puiſſante ſur un caſque de trop bonne trempe, il n'eût briſé ſa formidable épée, la derniere arme qui lui reſtoit.

On le reſpecte alors, & les plus intrépides Chefs, rangés avec vénération autour de lui, attendent qu'il daigne ſe livrer lui-même. Le courroux du Héros s'éteint : il choiſit un ſoldat parmi la foule attentive. » C'eſt à toi, que je puis me rendre, dit le grand homme : » il lui prend la main, s'avance & ſe fait ſuivre de mille épées nues au travers des rues de Babylone, tandis que le Prince Oxiarte jugeoit le ſort de la journée, & ſongeoit à lui dérober ſes victimes en faiſant ſonner la plus triſte retraite.

La conſternation de l'armée fut telle qu'on eût dit que chaque ſoldat venoit de laiſſer un pere ſous la tombe. Tous traînoient leurs armes & tournoient vers le haut de la muraille un regard morne qui cherchoit encore le Héros. Liſimachus, Taleſtris, Oronte, Ptolomée, Antigonus, le jeune Démétrius, & tous les Chefs paroiſſoient auſſi frappés de ſa perte

perte que d'un coup de foudre. Bérénice inconſolable demandoit la mort avec un déluge de larmes : Arzace tout-à-fait ravalé de ſa grandeur ordinaire, couroit aveuglément à ſes armes, embraſſoit Bérénice, eſſayoit de ramener les Chefs à l'aſſaut, vouloit périr, ſecourir ou venger. Le ſage Théodate, paiſible au milieu de tous, diſoit : » ſi le Héros eſt priſonnier, il eſt tout ſimple de ſonger à ſa délivrance : ſi le Héros eſt tué, il eſt encore tout ſimple de nous empêcher de l'être : ſi nous pleurons, il eſt certain que l'ennemi rira : ſi nous perdons la tête, il eſt encore certain que l'ennemi nous la prendra.

Dès que Théodate parloit, tous les ſentiments d'Arzace ſe réduiſoient à la docilité. » Sçachons donc, dit-il, s'il eſt mort ou vivant. » Et la plus triſte nuit fuyant alors devant le premier éclat du jour, le triſte & fidèle Araxe s'achemina vers une des portes de la ville. Quelques chamades qu'il fit ſonner à ſon Trompette, attirèrent le Capitaine de la Garde, qui répondit : » le vaillant homme qu'on a pris hier ſur la muraille eſt au Palais de Roxane. »

Il étoit vrai que le grand Oroondate, marchant dans les rues de Babylone, moins en prisonnier qu'en vainqueur, avoit été rencontré par l'infidèle Arbate, & que l'adroit serviteur avoit déterminé ceux qui le conduisoient à l'amener à sa Maîtresse. Il étoit vrai que l'amoureuse Roxane, avertie d'un tel événement, s'étoit d'abord arrêtée dans une incrédule surprise, & que se livrant ensuite à des transports qui la dominoient, elle avoit craint de ne pouvoir se présenter sans trouble, ou sans des excès immodestes devant le fatal objet de ses longs soupirs.

Un appartement royal avoit été préparé pour le Prince de Scythie. La Reine avoit fait jurer sa Garde de veiller sur lui avec un soin plus attentif que sur elle-même; & sa précaution s'étoit étendue jusqu'à n'excepter pas même Perdicas des ordres qu'elle donnoit pour que l'illustre prisonnier ne fût vu de personne. Elle respiroit, l'infortunée. Déjà le facile espoir réalisoit sa chimère; & son cœur dévoré de sa flamme éternelle, s'épanouissoit à l'idée du plaisir.

« Je le tiens enfin, dit-elle à Perdi-

cas ! c'étoit tout pour moi que de l'avoir en ma puiſſance. Que ſon ame ſoit inflexible, j'aurai du moins la douceur de ne plus redouter une rivale, & de gémir à l'oreille de mon vainqueur ! C'eſt aujourd'hui, Perdicas, qu'il faut vous ſouvenir de notre pacte ſacré, & que chacun de nous ſe reſpecte dans ſon complice. »

Elle n'avoit pas achevé ces mots, que Caſſander ſe préſenta, la meſura d'un œil étincelant, & lui dit avec trouble, avec aigreur : » je viens d'apprendre que le Scythe eſt priſonnier. — La priſe d'un tel ennemi, lui répondit la Reine, eſt un grand coup de bonheur pour Caſſander. — Je viens d'apprendre, pourſuivit-il, qu'il eſt dans votre palais, & ſans doute vous ne l'y traiterez pas en ennemi. — Non, certes, réplique la Reine; & voyant qu'il commençoit à s'emporter : « Caſſander, ajoûta-t-elle, devenons amis; je pardonne tout, & ne veux plus occuper mon ame que de l'idée de mon bonheur ». En diſant ces mots elle s'éloigna, & les deux guerriers demeurèrent ſeuls.

« Vous êtes triſte, Perdicas, pourſuivit

marques de la plus vive douleur. Caſſander enchérit alors ſur la malignité, & s'adreſſant à ſon compagnon : « Alcetas, lui dit-il, vous affligez la Reine. Ne pouviez-vous ſeulement raconter nos ſuccès ; la mort de Ptolomée, d'Eumène & de Polſperchon ; le triſte état de Cratère, d'Antigonus, d'Oxiarte & du grand Arzace, mourans de leurs bleſſures ; & les admirables exploits de Liſimachus, renverſé mort de l'échelle ſur laquelle il ſuivoit Oroondate ? — Saiſie de tous ſes ſens à ſon tour, l'innocente Pariſatis ne fit qu'un cri, & s'évanouit dans les bras de l'heureux Alcetas.

Ce jeune guerrier rougit du menſonge de Caſſander ; il n'étoit pas né pour le rôle que les circonſtances & les deſſeins de ſon frère le forçoient à ſoutenir, & n'étoit coupable que d'avoir une ame & des talens ordinaires. Il détruiſit l'effet du menſonge en expoſant la vérité, & ſe plaignit avec amertume d'avoir appris enfin que Liſimachus étoit le plus fortuné des hommes. Statira, un peu revenue de ſon trouble, lui répondit qu'il expliquoit très-mal l'effet d'une indiſpoſition ; que du reſte elles devoient tant l'une & l'autre,

à la générosité de Lisimachus, si peu au frère de Perdicas, qu'elle croyoit inutile de justifier sa sœur. Elle ajoûta qu'Alcétas feroit bien de se corriger par cette leçon, & de ne pas s'opiniâtrer dans un espoir qui le rendroit à la fin trop criminel.

Alcetas demanda la liberté de déclarer qu'il ne savoit point contraindre son amour, & que s'il ne commandoit point à Parisatis d'être sensible, il ordonneroit à Lisimachus de moins prétendre, ou feroit couler des larmes nouvelles pour une mort véritable. — « C'est ainsi qu'il faut penser, ajoûta Cassander, & je ne veux de même tirer raison des mépris de Roxane, qu'en donnant la mort à Oroondate ».

Ce fut sur ces paroles, sur cette source de craintes amères, que les deux guerriers laissèrent les deux infortunées. Parisatis ne put s'empêcher de pleurer de la menace d'Alcetas. « Ah! ma sœur, lui dit la Reine, que peut Alcetas contre Lisimachus? Mais que peut Oroondate contre la lâche perfidie d'un Cassander, le jaloux désespoir de Perdicas, & les barbares fureurs ou les artifices odieux de Roxane? Hélas! puisqu'elle aime, elle

peut ſe faire aimer. Que la ſéduction eſt puiſſante, quand elle part d'une bouche amoureuſe ! Que de charmes l'amour prête aux regards d'un homme généreux; & combien de conſidérations doivent engager Oroondate à l'infidélité » ! Quelques larmes échappées des beaux yeux de Statira, terminèrent ſa tendre plainte; & Perdicas qui ſurvint, n'étoit que bien peu capable de la conſoler.

Perdicas avoit laiſſé Roxane au ſeuil de l'appartement d'Oroondate. Le héros à qui cette importune viſite fut annoncée, avoit à peine ſurmonté ſon embarras & compoſé ſon viſage, qu'il vit entrer la Reine. Il la reçut comme la veuve du grand Alexandre, avec de nobles égards & de ſérieux témoignages de reſpect. Roxane, quoiqu'elle ſe fût armée contre toute amoureuſe foibleſſe, ne put voir ce front auguſte, ce viſage ſi ſouvent retracé dans ſa penſée, cet homme ſi grand, ſi malheureux par elle & ſi chéri, ſans treſſaillir juſqu'au fond de ſes entrailles. Son viſage s'alluma d'une rougeur ardente; ſes eſprits s'égarèrent; elle ne put parler, ne ſut que regarder. Les yeux

d'Oroondate étoient baissés & ne virent point ce trouble vengeur.

La Reine s'efforça de reprendre un peu d'empire sur son ame & parla la première : » Ne sera-ce point encore une offense pour le Prince de Scythie, dit-elle, que de lui rendre un peu de ces honneurs que sa vertu commande ? — Oroondate ne répondit rien. — Sera-ce lui déplaire, ajoûta-t-elle, que de l'assurer qu'en tombant dans nos mains, il les trouvera plus empressées qu'il ne l'espère à soulager le poids de sa chaîne ? Oroondate ne répondit rien. — La Reine continua de parler, & ce fut bien-tôt avec tous les charmes faciles qui distinguoient sa parole ; mais le silence d'Oroondate l'offensant à son tour : Prince, lui dit-elle, j'aurois pensé que votre bouche s'ouvriroit au moins pour m'honorer de quelques reproches. — Oroondate ne répondit rien. — Au moins, reprit-elle encore, dites-moi, Seigneur, que vous me connoissez.

Enfin la voix du héros se fit entendre jusqu'au fond du cœur qui l'attendoit : « oui, Madame, je vous connois, dit-il ; après ce mot vous devez penser qu'il me reste peu de chose à vous dire ». — Par-

donnez, Oroondate, reprit la Reine, de l'accent le plus ému ; pardonnez, ſi le ſon de cette voix, que depuis ſi long-tems mon oreille n'a point entendue ; pardonnez ſi l'expreſſion même de votre haine m'eſt aſſez chère pour réunir tous mes deſirs dans celui de vous écouter : Oroondate, parlez-moi ».

L'intention du Prince de Scythie avoit été de ſoumettre ſes légitimes reſſentimens à ſon reſpect ordinaire pour la beauté ; mais ces impétueux reſſentimens ſe révoltèrent dans ſon ame. « Eh bien, dit-il, ſi ma voix porte quelque douceur à votre oreille, qu'elle porte auſſi l'amertume du remord à votre cœur. Oui, Madame, je vous hais, & je ſuis trop franc pour vous le taire. Je hais dans vous la cauſe de toutes mes infortunes : je hais les artifices qui m'ont arraché ma gloire, mon tréſor & mes douces eſpérances : je hais ſur-tout l'épouvantable barbarie qui vous faiſoit répandre les reſtes d'un ſang illuſtre que vous aviez tari dans ſa ſource. N'eſt-ce pas vous, cruelle ?..... Oui, c'eſt moi qui t'ai aimé, reprit la Reine ; oui, j'ai tout fait, Oroondate. Oui, j'ai dépoſé ma vaine innocence, la

douceur & la timidité de mon ſexe; j'ai fait mon étude des artifices; je ſuis devenue ambitieuſe & cruelle : je t'ai ſacrifié ma renommée, tout le repos de ma vie, & ſi tu peux te figurer quelque forfait inconnu, je l'aurois commis pour te poſſéder, ingrat. Tout ſeroit glorieux, ſi tu m'avois aimée : ton indifférence fait tous mes crimes. — Et vos crimes ſoutiennent mon indifférence, réplique Oroondate; & puiſque par-là toute entrepriſe devient inutile de vous à moi, revenez à la vertu, & rendez-vous juſtice en vous bornant à l'eſtime que vous pouvez acquérir encore ».

La Reine ſe leva dans un mouvement de dépit : « adieu, Prince, dit-elle; vous aurez le tems de voir mûrir les heureux fruits de votre leçon. Je ne me hâterai point pour arriver juſqu'à votre eſtime ».

Cependant Caſſander ne menaçoit plus & méditoit ſa vengeance. Perdicas mêloit aux ſoucis de la guerre ceux de ſon amour & de ſon honneur, compromis par l'eſpèce de colluſion dont il avoit flatté Caſſander : toutes les alarmes agitoient à la fois les ames des Princeſſes : le réſultat

de la visite de Roxane avoit été de rallumer le foyer qui brûloit dans son cœur : l'arrivée d'un seul homme faisoit fermenter tous les esprits : l'arrivée de deux autres, apporta les semences du trouble parmi les assiégés.

Par le conseil de Théodate & par le consentement de tous les Chefs de l'armée, on changea la destination de Séleucus & de Nearchus, réservés jusqu'alors pour traiter de la délivrance des Princesses. Ils arrivèrent dans Babylone, accompagnés du fidèle Araxe, & demandèrent une assemblée. Perdicas devina les propositions qu'ils apportoient, & se hâta de la composer : Roxane les devina de même, & s'empressa de la rompre. Mais enfin, le Conseil étant formé, tout le monde placé ; & Roxane présidant, Séleucus y parut fier, sérieux, offensé, & déterminé.

» Toute récrimination, dit-il, est d'une femme plutôt que d'un Guerrier : je ne veux point accuser la stérile amitié de tous ceux qui m'écoutent, ni disconvenir du tort que nous avons eu, Léonatus, Nearchus & moi, d'avoir trop prétendu de nos services passés & de la

vertu de Perdicas. Nous sommes libres, par la générosité de nos ennemis, neutres, par l'abandon de nos amis, décidés néanmoins à reprendre les armes, par le respect de notre premier choix, & si l'on nous autorise à le faire. — Achevez, Séleucus, dit la Reine. — J'ai fini, reprit le guerrier. Nous allons retourner au camp de nos ennemis, ou rester dans Babylone suivant l'alternative où vous nous forcerez en gardant le Prince de Scythie, ou en le renvoyant sous ses étendards. »

Personne n'osa prévenir les intentions de Roxane & de Perdicas. Celui-ci se hâta de déclarer que se trouvant particulièrement & avec douleur chargé d'une réparation à l'égard de Séleucus & de Nearchus, il désiroit de les satisfaire sur tous les points comme sur leur proposition, & qu'à son avis rien n'étoit plus avantageux que de regagner deux pareils chefs avec huit mille hommes par l'abandon d'un seul guerrier.

Tandis qu'il parloit, Roxane attachoit sur lui un œil embrâsé de colère. » S'il faut rendre des prisonniers, dit-elle, c'est par ceux qu'on ne peut garder sans

injuſtice & qu'on peut renvoyer ſans péril, qu'il faut commencer : c'eſt par la fille de Darius, la veuve d'Alexandre, & votre Reine auſſi légitime que je la ſuis, ſur laquelle nous n'avons aucun droit que celui de la tyrannie, & à qui Perdicas doit encore la ſoumiſſion qu'il rendoit à ſon époux. Et ſi l'on conſidère, pourſuivit-elle, que c'eſt une femme, qu'elle ne portera ni armes, ni bras, ni vaillance, ni tête hardie hors de nos murailles, on ſentira que ce n'eſt point Oroondate à qui l'on ne doit rien, Oroondate, le plus dangereux appui de nos adverſaires, & l'auteur de cette grande querelle, Oroondate dont on peut ſe ménager la perſonne comme un moyen de traiter avantageuſement dans de plus grandes extrêmités, que ce n'eſt point enfin le bras d'une armée à qui il faut remettre des foudres à la main.

Tout le monde ſe rangea ſous l'avis de Roxane ; & Perdicas ſatisfait des apparences qui le juſtifioient auprès de Séleucus, lui adreſſa la parole : » vous le voyez, lui dit-il ; il ne m'eſt pas poſſible d'attaquer les raiſons que vous venez d'entendre. Demeurez avec nous, puiſque vous êtes libre ſans condition, & ſongez que

vous nous devez toujours l'effet de vos promeſſes. —

» A qui penſez-vous parler, lui réplique Séleucus avec la plus grande dignité ? Perdicas ignore-t-il que le devoir d'un grand cœur n'eſt point attaché à de vaines conditions, & qu'il fait ce qui l'oblige, ſans traités ni promeſſes ? Moi, qui ſais que ces liens vulgaires ne ſont plus ordinairement employés & reclamés que par ceux qui ſavent les rompre, je n'en forme plus. Si vous voulez que je vous ſerve, ennobliſſez votre querelle ; ſinon, j'uſe du droit de l'honnête homme ſéduit : je me retire d'un pacte inégal & déshonorant, & je me réfugie dans le parti le plus juſte à qui j'appartiens d'ailleurs par le droit de la guerre. — Allez, dit Roxane, le retour vous eſt auſſi facile que l'abord. — Que nous retournions parmi nos ennemis ou non, dit Nearchus en ſortant, je proteſte de ne ſervir jamais la cauſe de Perdicas d'un ſeul homme ni de mon épée. Séleucus fut ſuivi d'Alcetas que ſon frere envoyoit pour expliquer les motifs de ſa conduite, & qui ne trouva qu'une oreille inflexible.

On ne laiſſa pas que d'être effrayé de la réſolution de ces deux utiles Capitaines, & du parti qu'avoit pris Léonatus. Roxane ſeule demeuroit aſſez ſatisfaite d'avoir emporté les ſuffrages, & renoué ſon intelligence avec Perdicas. Mais elle reçut bientôt de vifs ſujets d'alarmes dans de nouvelles menaces de Caſſander. Il s'étoit rangé de l'avis de ſa maîtreſſe par complaiſance : il s'en repentit par jalouſie, & le reprocha par colere. Ses aigres reproches irritèrent la Reine qui d'un mot orgueilleux s'attira différentes vérités dures. Ce n'eſt qu'à la bouche du méchant de faire rougir le méchant.

Caſſander fit ſentir à ſon ingrate qu'il étoit ridicule à la fille de Cohortan de s'imaginer qu'elle eut encore ſur l'univers les droits qu'elle avoit perdus par la mort d'Alexandre & par le partage des conquêtes ; & de regarder comme ſes ſujets, des Rois à qui il ne manquoit que d'avoir pris des couronnes, tandis qu'elle auroit bientôt à leur rendre grace, s'ils daignoient lui laiſſer la Macédoine pour ſon fils. Il lui fit ſentir que ſa beauté ne l'avoit pas tant élevée que ſes crimes

ne la rabaiſſaſſent aſſez ; que c'étoit par un reſte de pitié pour ſa grandeur abattue qu'on la laiſſoit jouir de quelques honneurs dans Babylone ; que pas un des ſucceſſeurs d'Alexandre n'étoit aſſez lâche pour endurer le débordement d'une paſſion ſi fatale à leurs intérêts ; que lui, ſur-tout, qui s'étoit chargé d'en immoler l'objet, , ſe croiroit toujours lavé de la honte par l'utilité du crime ; & qu'elle pouvoit s'attendre, peut-être dans la nuit prochaine, à pleurer ſur le cadavre de ſon Oroondate.

La Reine étoit trop habile pour craindre le renverſement de ſa fortune, ſi elle vouloit la conſerver. Ce qui touchoit à ſon amour l'inquiétoit ſeul ; & connoiſſant le lâche, & n'oſant rien entreprendre contre ſa perſonne, elle alla redoubler les précautions autour de ſon amant. Elle lui raconta ce qui s'étoit paſſé dans le Conſeil, ce qu'elle venoit d'entendre de Caſſander ; puis elle ajouta : je ne vous prierai point, ſeigneur, de conſidérer ce que je fais, les périls & les pertes que je me prépare pour vous conſerver : ce ſont ces ſoins eux-mêmes qui vous offenſent. Mais me reprocherez-vous

de vous defendre contre deux rivaux armés par une jalouſie immortelle ? Vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à votre bonheur ? Ne verrez-vous point que vous échappez à tout, & que rendu, par la confiance que vous établirez dans mon ame, à l'uſage de votre valeur, vous régnez ſur tous ces Rois ſi fiers ; & qu'il ne vous faut qu'un mot de complaiſance pour une infortunée.

Hélas ! pourſuivit-elle, quand ma rivale eſt prête à céder à la conſtance de Perdicas ; quand vous me voyez excuſer avec opiniâtreté votre ingratitude, & ſemer d'une main attentive les roſes ſur vos fers, ne puis-je du moins prétendre à n'être point haïe ? Je ne te demande point d'amour, ingrat, mais un peu d'effort ſur tes aveugles inclinations, un tendre conſentement au bien que je veux te faire. Je ne te reprocherai plus d'aimer la fille de Darius : j'éleverai mon ame au-deſſus de cet indigne orgueil qui veut tout envahir dans les penſées d'un amant : que ton cœur ſoit pour elle, hélas ! j'y veux conſentir. Un regard plus doux de tes yeux, une parole moins fiere de ta bouche, c'eſt aſſez pour moi, cruel ;

& mon amour séduit par cette heureuse feinte se repaîtra des illusions d'une folle espérance.

Madame, répondit Oroondate ému par ce discours, vous me faites sentir que c'est un supplice bien cruel que d'être aimé : vous me faites désirer de pouvoir abaisser mon caractère jusqu'à la feinte, ou vous inspirer assez de fierté pour mépriser un ingrat qui souffriroit moins de votre haine que de vos bontés. — Et que souffrez-vous, lui dit la Reine, qui ne fit envier la prison que je vous donne? Quel enfant inspire plus de tendres sollicitudes à sa mere ? Quel amant reçoit plus de témoignages de tendresse de la beauté même dont il est aimé ? — Tel est le caprice de l'amour, répondit Oroondate, les rigueurs sont cheres de celle qu'on aime ; les faveurs sont cruelles de celle qu'on ne peut aimer. Cependant, Madame, il en est une que je puis recevoir de vous avec reconnoissance, qui peut éteindre tous mes ressentimens pour jamais & pour laquelle je vous consacrerois mon sang. — Est-ce votre liberté, Prince, dit Roxane effrayée. — Non, Madame, je bénirai même les fers que

m'attacheront vos mains ; & mon cœur appaiſé, toujours inſenſible pour vos charmes, ſera du moins ſenſible à cet effet de votre bonté. Eh bien, cher Oroondate, eh bien j'accorde tout, & voilà le premier plaiſir que tu fais deſcendre dans mon cœur. — Je vous prie donc, Madame, ajouta tendrement Oroondate, de m'accorder la vue de ma Princeſſe. — De ma rivale, reprit vivement la Reine ; que je te rende à ma rivale ! ah ! barbare !. .

La Reine s'arrête : elle flotte dans le torrent de ſes penſées. Hélas ! puiſqu'elle eſt amoureuſe, ſa réponſe eſt dictée ; mais elle médite un avantage qu'elle peut tirer de cette entrevue, ſe décide & dit enfin : » c'eſt encore un des caprices de l'amour de travailler ſouvent contre lui même. Oui, Prince, vous la verrez. »

Elle abandonne Oroondate à tous les mouvemens de joie, d'eſpoir, d'amour que fait naître une parole ſi charmante : elle s'empreſſe de joindre Perdicas, que par haſard la tendre Statira venoit d'importuner pour le même objet. Ils ſe conſultent ; deux billets ſont auſſi tôt tracés

dans ces termes pour les deux amans : « Vous verrez l'objet de votre amour pour » renoncer à lui, pour le lui faire entendre, pour recevoir de lui le même conseil & le même aveu, ou pour ne le revoir jamais ».

On ne sait comment le jaloux Cassander qui méditoit son crime, fut averti de cette occasion favorable de le consommer. Il attendit que le Prince de Scythie eût été conduit avec toute sa garde à la prison des Princesses : il choisit une douzaine de soldats qu'il introduisit déguisés dans le palais de Roxane, & très-secrétement dans la chambre d'Oroondate : il s'y arrêta lui-même, résolu de lui porter le coup mortel à son retour, & de conquérir ainsi sa digne maîtresse, ou de se venger de ses éternels dédains.

On ne peut s'étendre sur les circonstances de l'entrevue d'Oroondate avec Statira, sans frémir de l'issue qu'elle doit avoir. Leur abord avoit arraché des larmes à leurs gardes. L'appartement de la fille de Darius étoit tendu de deuil, éclairé de flambeaux. Du fond d'un siège où l'amante attendoit avec un frisson mortel, ses yeux obscurcis n'apperçurent que

l'ombre de l'amant à l'entrée. Le reſte de ſes ſens l'abandonna ; elle ne ſe leva que pour tomber ſur les carreaux, & le reſte des forces d'Oroondate ne lui ſuffit que pour aller tomber à côté d'elle.

Pariſatis éplorée ſe hâta de relever ſa ſœur & de la placer ſur un ſiège : elle courut ſe jetter enſuite dans les bras d'Oroondate, avec la même tendreſſe que ſi c'eût été ſon frère Artaxerce. Oroondate ſe dérobe à ſes careſſes innocentes, & va retomber aux genoux de Statira qui le voit s'y attacher, & les embraſſer avec tout l'égarement du délire ; qui le voit, & n'a pas la force de le repouſſer. Tout ce qu'elle peut faire, c'eſt d'arrêter ſur ſon amant ſes deux beaux yeux brillans de larmes délicieuſes, d'incliner ſon viſage céleſte ſur ſa tête, & de laiſſer tomber ſur lui ſes bras étendus, ſes bras charmans qui s'y abandonnèrent.

Comme elle vouloit lui parler, ſa voix mourut en accens trop attendris : comme elle vouloit le repouſſer, ſes bras plus fidèles au ſentiment qu'à ſon intention, l'environnèrent & l'unirent à ſes genoux plus étroitement. Toutes les puiſſances des cieux n'auroient pas arraché l'amant

éperdu de ſa ſituation. Il étouffoit ſes ſoupirs enflammés contre la robe lugubre de ſa Princeſſe, & ne pouvoit que prononcer de tems-en-tems : « oh ! laiſſez-moi mourir, mourir à vos pieds.

Tout-à-coup il ſe lève avec vivacité, s'empare de la main de Statira : « que je t'abandonne, dit-il avec fureur ! Que je te cède aux immortels mêmes ! Que je ceſſe de t'adorer jamais ! Venez, tyrans, venez être témoins de mon obéiſſance », &, en imprimant ſes lèvres ſur la main qu'il a ſaiſie : « venez apprendre s'il eſt des ordres, s'il eſt des forces, s'il eſt des foudres, s'il eſt rien qui puiſſe m'arracher de cette main ſacrée, borner mon inſatiable amour, m'empêcher de te jurer que c'eſt pour toi que je veux vivre, pour toi ſeule, & pour prétendre à toi contre toutes les prétentions de la terre ».

Ses eſprits s'égarent ; il meſure toute la chambre funèbre d'un œil avide, d'un pas orgueilleux ; « c'eſt ici mon Empire, dit-il ; tout m'appartient ici : tout ce qui fut conſacré par la préſence, par un regard de ma maîtreſſe, eſt à moi : l'on ne m'arrachera que mort de ces lieux ». Et, courant reprendre la main qu'il a quittée ;

« j'y veux réparer tous mes malheurs, pourſuit-il, reprendre tous mes droits, jouir de toute ma félicité. Oui, ma chère Statira, je veux vous y dire ſans ceſſe combien je fus fidèle, combien vous fûtes ingrate de vous cacher à moi dans l'aſyle de Polémon; j'y veux pleurer ſans ceſſe à genou devant vos charmes; j'y veux attendre notre cher Artaxerce : ah ! ſans doute, ils y viendront tous armés de flammes ou d'épées, & mon ami Liſimachus, & votre oncle Oxiarte, & tous les amis fidèles qui protègent mon malheureux amour, & vos vertus.

Mais, ô mon unique divinité, pourſuit-il encore, pourquoi ne me jurez-vous pas que vous me fûtes, que vous me ſerez toujours fidèle, que les plus grands périls n'étonneront point votre courage, & que nos heureuſes mains s'uniront dans la main de notre cher Artaxerce? Hélas ! Statira, vous ne me dites pas ſeulement que vous m'aimez. Ah ! chère Pariſatis, dites-moi ſi elle m'aime encore ».

Il ſaiſit alors la main de Pariſatis, & lui rend avec ardeur toutes les careſſes qu'il avoit d'abord refuſées. « Cher Oroondate, lui

lui répond la tendre Princeſſe, que pouvons-nous vous dire ? Votre vie dépend de l'aveu que vous demandez. Ah ! ſongeroit-on à ma vie ſi l'on m'aimoit, réplique Oroondate ? Si vous m'aimiez, Statira, vous auriez beſoin de me le dire, & vous n'écouteriez point de puériles terreurs : pouvez-vous penſer à nos ennemis quand nous ſommes enſemble ? Hélas ! puiſqu'un plus heureux ſort nous réunit après tant de traverſes, renfermons-nous dans notre bonheur, & perdons la mémoire de tous les mortels ». —

Non, ma ſœur, dit enfin Statira ; non, je ne puis penſer qu'on ait aſſez de barbare courage pour attaquer lâchement ſa vie : mais ſi nous en devons périr, Oroondate ne mourra point ſans avoir entendu ma bouche lui jurer le plus inviolable amour, lui dire que je ne puis aimer qu'Oroondate en me ſouvenant d'Alexandre ».

Ce mot prononcé par la vertueuſe Princeſſe, porta l'amertume dans le cœur d'Oroondate. Il alloit ſe plaindre & s'emporter, ſi elle ne l'eût appaiſé en lui rappellant ce qu'elle devoit de témoignages extérieurs au nom de ſon époux, en lui

répétant qu'elle étoit prête à mourir, plutôt que de renoncer à l'espoir d'être à lui.

L'impatiente Parisatis détourna bientôt leurs discours sur d'autres objets : elle voulut d'abord savoir si Lisimachus étoit fidèle : ensuite elle demanda comment on avoit retrouvé son frère Artaxerce, ce qu'il avoit fait de mémorable, ce qu'il avoit souffert de la fortune ou du tendre amour. Le héros se disposoit à lui répondre ; mais, soit que déjà les tyrans fussent avertis, soit qu'ils eussent deviné la scène qui se passoit, on vit Perdicas arriver brusquement au milieu de plusieurs gardes qui se hâtèrent d'environner le Prince de Scythie.

Le Capitaine se plaça sur un siège, se plongea dans une rêverie noire, & n'adressa pas une parole aux amans étonnés. Oroondate souffrit assez long-tems son silence, & lui dit enfin, qu'il croyoit que la Reine pardonnoit à son indiscrète liberté ; & que, quant à lui, on ne l'offensoit pas mortellement en se faisant témoin de ses discours. Ensuite il affecta de ne le considérer que comme un garde de plus, & il alloit reprendre son entretien, lorsque de nouveaux satellites inondèrent

l'appartement, & préparèrent l'entrée de Roxane.

Perdicas se leva pour la recevoir : « Pardonnez, Madame, lui dit-il d'une voix sérieuse; pardonnez si je rentre dans la considération de mes vrais intérêts, & si j'en exclus toute funeste complaisance pour vos desseins. J'ai pésé les motifs qui m'engageoient à vous servir avec ceux qui me forcent à vous déplaire. Si le Prince de Scythie n'abjure en ce moment ses dernières prétentions, il faut qu'en ce moment il expire. — Lui demander le premier point, dit assez froidement Roxane, ce n'est pas me déplaire; le menacer du second, ce n'est pas m'effrayer, & vous devez vous souvenir de ce que je vous ai dit avoir prévu. —

Eh bien, Madame, réplique Perdicas, voyons à l'instant comment vous me déroberez sa tête, & quelles savantes dispositions vous livreront la mienne. Il fait aussi-tôt briller son épée, & s'avance avec résolution contre le Prince de Scythie. Roxane ne perd point de tems à lui parler, &, tirant un poignard de sa ceinture, &, s'élançant à côté de Statira, elle en porte la pointe sur le sein de

ſa rivale, en même-tems que Perdicas appuie ſon épée ſur la poitrine d'Oroondate.

Leur action réciproque les étonna & ſuſpendit leurs mains ſanguinaires. Chacun craignit pour l'objet de ſon amour: chacun ſoupira de dépit & de fureur. Au mouvement de Perdicas, la Princeſſe de Perſe avoit pâli pour Oroondate: au mouvement de Roxane, le Prince de Scythie avoit friſſonné pour Statira. Mais le héros, en voyant cette iſſue, abaiſſe ſur ſon rival un regard de pitié, & lui dit avec un ſourire: « Perdicas, généreux & brave comme tu l'es, tu ſauras me retrouver toujours. Maintenant, ce que tu peux faire de mieux, c'eſt de me ſauver ma maîtreſſe ».

La fille de Darius parut alors égale à ſon amant en magnanimité; &, tandis que Pariſatis pouſſoit des cris de déſeſpoir, elle meſura ſon ennemie d'un regard ſuperbe: « Fille de Cohortan, lui dit-elle, frappe la fille de tes maîtres & l'épouſe de ton Roi. Frappe & cherche dans mon cœur l'image de l'amant qui te mépriſe. Frappez tous deux, pourſuit-elle; vous avez oſé avec trop d'imprudence

pour pouvoir vous arrêter ſans péril ». —

Perdicas, reprit Oroondate, eſt-il poſſible que vous ayez cru pouvoir intimider un homme tel que moi? Ecoutez, Capitaine; votre entrepriſe vous donnoit plus à penſer que vous ne l'avez fait. Si vous m'en croyez, vous irez à votre rempart, vous détournerez le glaive des vengeances qui vous raviroit le fruit de ma mort, & quand vous reviendrez vainqueur, vous réfléchirez ſur ce qui vous ſera permis.

Ces paroles réveillèrent la fureur de Perdicas, dont l'attention ſe portoit ſur les moindres mouvemens de Roxane. « Il te ſied bien de me braver, quand je t'épargne, dit-il, en relevant ſon épée; meurs, barbare. — Arrête, perfide, s'écrie Roxane, ou Statira ne vit plus. Et toi, fille de Darius, pourſuit-elle, ſi la vie de ton amant t'eſt chère, renonce à le poſſéder, puiſque tu n'as que ce moyen de ſauver ſes jours & les tiens. — Oroondate, répondit Statira, peut aſſurer ſa vie par les moyens qu'il lui plaira de choiſir: moi, je lui donne la mienne; & du reſte, je l'aime mieux mort que dans tes bras ».

Le Prince de Scythie perdit patience : « Eh bien, reprit-il encore, maîtres du monde, quand finirez-vous de marchander nos vies ? N'avez-vous pas entendu nos réſolutions ? Qu'attendez-vous pour conſommer votre crime, ou pour fuir de notre préſence, ou bien pour tourner vos armes l'un contre l'autre, afin que le vainqueur diſpoſe enſuite de l'objet de ſa haine comme de celui de ſon amour » ?

En achevant ces mots, il vit le moment favorable de détourner de ſa poitrine l'épée de Perdicas. Roxane ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter avec promptitude devant lui, & le Capitaine n'eut pas d'autre penſée que celle de s'élancer devant la fille de Darius. Tu te ſouviendras, lui dit Roxane, que tu m'as trahi le premier. Tiens-toi pour aſſuré maintenant que j'attaquerai mieux ta propre tête que tu ne défendras celle de ma rivale. — Je vous ai déjà dit, Madame, lui réplique froidement le Capitaine, que toute menace étoit ridicule entre nous. Allez, Madame, je romps avec vous, & vous le déclare ſans crainte. Emmenez votre captif, & craignez encore que je n'aie pris de plus ſûres meſures que les vôtres,

En ce moment, Alcétas & Peuceſtas forcèrent la réſiſtance des gardes, & pénétrèrent dans le lieu de la ſcène, où, voyant du premier coup-d'œil que Perdicas & Roxane ſe meſuroient de regards étincelans, ils travaillèrent à les calmer l'un & l'autre, & à les empêcher d'en venir à de trop dangereuſes extrêmités. Roxane fit reconduire Oroondate à ſon palais, & le ſuivit accompagnée du reſte de ſa garde.

C'étoit alors qu'Oroondate s'avançoit au dernier péril. Ses gardes demeurèrent, comme à l'ordinaire à l'entrée de ſes appartemens : il pénétra juſqu'à celui qui lui ſervoit de priſon, & n'en eut pas plutôt paſſé la porte, que Caſſander la fit recouvrir par ſes ſoldats, & ſe préſenta l'épée à la main. Cette fois le héros s'irrita contre la baſſe perfidie : « Lâche, dit-il à Caſſander, auras-tu bien l'aſſurance de me donner la mort » ? Ces paroles d'une voix majeſtueuſe furent accompagnées d'un regard qui confondit le traître, & fit tomber ſon bras ſans effet. « Achève, pourſuit le héros : ton retard eſt ce qui me fait le plus rougir. Pourquoi trembles-tu ? Ne vois-tu pas que je ſuis ſans ar-

mes » ? Le monſtre raſſuré de ſon effroi, relève ſon épée : « armé ou déſarmé, dit-il, il faut mourir Oroondate, & tu ne nous échapperas pas deux fois en un jour ». Ces mots découvrirent au Prince tout le fond de l'horrible complot, & l'abjection ſans égale de ſes ennemis.

Il eut l'œil aſſez prompt pour détourner avec le bras un coup déſeſpéré que lui porta le traître. Les ſoutiens du crime s'avançoient. Le héros tant de fois reſpecté par la mort dans les batailles, alloit périr d'une mort obſcure & miſérable, ſi le ſouvenir des derniers mots de Perdicas n'eût frappé l'eſprit de Roxane qui rentroit dans ſon appartement, ſi ce ſouvenir ne l'eût ramenée au lieu de la trahiſon, & ne l'eût préſentée au dernier moment. « Arrêtez, barbares, ou vous êtes morts, s'écrie-t elle; & diſant ces mots, elle ſe précipite ſur la poitrine de ſon amant & s'y attache.

Caſſander fuit avec ſes ſoldats au travers de la garde royale qu'attiroit le cri de Roxane, & qui ne peut penſer qu'elle doit tourner ſes armes contre lui. Du même pas il va rejoindre Perdicas, dont les eſprits s'égaroient alors dans de tragiques

desseins. Il n'a pas de peine à le pousser à de nouvelles imprudences. « Allons, Perdicas, il est tems de vous expliquer sans réserve, dit-il; mes troupes m'attendent; vous avez les vôtres : volons, redemandons le Scythe à l'infâme Reine : prévenons ses entreprises contre votre maîtresse, & songez qu'il ne nous reste plus de momens si vous balancez. — Allons, dit le Capitaine avec un soupir; allons, Cassander, perdons tout.

Ces troubles que soulevoit l'amour dans le sein de Babylone, ne font point négliger la défense générale. Les ordres se donnent & s'observent, & l'on hasarde même des sorties. Dans le dessein d'attaquer le Palais, Cassander fit battre aux armes à l'entrée du quartier de Nabarzane, celui des chefs que l'union des intérêts & le rapport des inclinations lui attachoient davantage. Ce jour, Nabarzane étoit sorti par la porte d'Euphrate avec un escadron choisi.

L'armée des Princes ligués veilloit aussi sans relâche. Démétrius avoit remis toutes ses machines dans un état formidable. Le grand Arzace, Lisimachus & Taleſtris, frémissoient dans l'impatience d'un nou-

vel assaut; & tous les soldats demandoient à reconquérir Oroondate avec des cris presque séditieux. Dès que l'escadron de Nabarzane fut annoncé, dès qu'on entendit l'exécrable nom du Capitaine, Arzace, frémissant d'horreur, voulut commander la troupe destinée à courir contre l'assassin de son père.

Théodate qu'il instruisit de son dessein, lui communiqua deux ruses périlleuses, & promit plus d'un succès de l'Escarmouche qu'on alloit engager. Dans les premiers momens de la mêlée, le Philosophe fit son possible pour attirer un cavalier à l'écart. Il tua ce cavalier, se couvrit des pièces plus distinctives de son armure, & revenant se mêler dans l'escadron Babylonien, il tourna ses armes contre ses amis. Alors, par un signal d'intelligence, Arzace fit tourner bride à sa troupe, & la ramena vers les tentes. On le poursuit: Nabarzane vole à la tête des siens: Arzace retarde sa fuite à la queue de son détachement, & son retard & la vîtesse de Nabarzane favorisent son dessein.

Tout-à-coup il se retourne & présente le défi. Nabarzane lui fait entendre qu'il l'accepte en lui portant un coup terrible;

mais le Prince de Perſe qui n'aſpire point à cette ignoble victoire, paſſe à côté de ſon ennemi, le ſaiſit par un bras, &, pouſſant ſon cheval en même-tems, il l'enlève hors de ſa ſelle, l'étend ſur l'arçon de la ſienne, & l'emporte avec la rapidité d'un oiſeau. La pourſuite devenoit dangereuſe par le voiſinage des tentes, de ſorte que l'eſcadron ſans chef, ne ſongea qu'à rentrer dans la Ville, où Théodate ſe rendit auſſi-tôt à la maiſon de Seleucus.

Arzace, en rentrant dans ſon camp, fit aſſembler tous les chefs. » Je n'ai que peu de mots à vous dire ſur ce priſonnier, leur dit-il. S'il eſt parmi vous des hommes à qui la mémoire de Darius ſoit en vénération, qu'ils s'éloignent : voilà ſon aſſaſſin : voilà Nabarzane. Oxiarte, Artabaze, à qui le plus déplorable ſouvenir arracha des larmes amères, ſe retirèrent avec Arzace & tous ceux qu'on auroit pu ſoupçonner de puiſer leur avis dans un intérêt trop tendre. Nabarzane fut abandonné au jugement de Prolomée, de Cratère, d'Antigonus & de Poliperchon. Ces quatre guerriers, étrangers à la cauſe, décidèrent que par rapport au crime de

Nabarzane, les loix de toutes les nations n'offroient point de contrariétés ; que par rapport à ſa qualité de priſonnier de guerre, il en avoit perdu le privilège, puiſque du moment où l'on viole une loi, on eſt retranché de l'ordre & exclu de la protection de toutes les autres ; que par rapport à l'incompétence, tout Guerrier étoit juge par ſa qualité d'honnête homme ; & que c'étoit d'ailleurs aux ſucceſſeurs d'Alexandre à réparer la gloire de ce héros trop longtemps bleſſée par l'oubli qu'il avoit fait de ſa juſtice en récompenſant le criminel.

Le ſupplice du perfide ſuivit cet inexorable arrêt, & fut le même que celui de Beſſus. Tous les Perſes qui ſe trouvèrent dans l'armée, ſe conſolèrent en voyant le dernier des aſſaſſins de Darius livré à ſon juſte châtiment.

Cependant Théodate entretenoit le vertueux Séleucus. Ce Capitaine avoit borné ſon courroux à l'inaction ; & quoique les procédés de Perdicas méritaſſent bien quelque vengeance, quoique l'injuſtice de ſon parti & le mépris qu'on avoit fait de ſes armes euſſent pu juſtifier la pleine exécution de ſes menaces, il avoit trouvé dans ſon honneur un juge

plus délicat que l'univers, & c'eſt un digne ſentiment que celui qui fait qu'un grand cœur s'accuſe quand les loix & les opinions le juſtifient. » Oiſifs dans notre camp, dit-il à Théodate, oiſifs dans nos maiſons, Nearchus & moi, nous avons préféré de l'être dans ces remparts où nous tenons vos ennemis en crainte, & où nous veillons ſur leurs entrepriſes à l'égard des filles de Darius & du Prince de Scythie.

Perdicas & Roxane, ajouta-t-il, viennent d'éclater par une rupture. Caſſander ameutoit ce matin dans Babylone, & tout le monde reconnoît enfin leurs motifs avec indignation. — Du moment où vous êtes rentré dans vos murs, lui dit Théodate, j'ai prévu cette diſcorde entre des têtes inſenſées. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que ce ſont des Rois, & que tout le monde ne trouve pas à rire dans leur folie : mais ce qu'il y a d'heureux, c'eſt que ce ſont des puiſſants de la terre, & qu'ils vont être punis par le ſeul châtiment qu'ils ayent à redouter, c'eſt-à dire, par leurs propres passions. »

Il avoit à peine fini de parler, quand Nearchus arriva : »

c'eſt aujourd'hui le dernier jour de Babylone. J'ai vu des milliers d'hommes ſe raſſembler de toutes les rues, & la place du Palais étinceler de l'éclat des armures. J'ai vu Caſſander aſſaſſiner Arbate, que la Reine envoyoit pour demander la cauſe de l'émeute : je l'ai vu fondre avec Perdicas ſur la garde qui veille aux portes, tandis qu'Iolas couroit attaquer les jardins du Palais.

Roxane eſt venue ſur un balcon braver la grêle des flèches, animer ſa garde, vomir les outrages & les imprécations contre Caſſander & Perdicas : on lui a crié de livrer Oroondate : on a renverſé les portes : les Argyraſpides ont inondé la Cour ; on a porté la flamme partout ; on a crié, on n'a ceſſé de répéter : » Oroondate, livrez Oroondate. — Oui, perfides, a crié la Reine à ſon tour : oui, je vais vous le rendre, je vais envoyer la foudre ſur vos têtes. »

On étoit parvenu à cet eſcalier ſuperbe, conſacré par l'image de Sémiramis bergere. Il n'y avoit là qu'une douzaine de Bactriens qui ſe faiſoient arracher leurs vies, lorſqu'on a entendu réſonner d'en haut le bruit d'une armure ;

on a entendu la voix d'Oroondate, accourant, criant en sons formidables, *le voici cet Oroondate : le voici qui vient vous payer sa liberté.* Il a paru : je ne puis vous dire si c'étoit le maître courroucé des foudres que j'ai cru voir, s'élançant avec un cri plein d'orgueil du haut de l'escalier, passant pardessus les morts, les têtes des combattans, & tombant au milieu de la foule comme un effroyable carreau du tonnerre.

Perdicas & Cassander se sont retirés dans la cour, où ils ont prévu qu'ils le feroient plus aisément envelopper. Il a volé sur leur trace avec furie : je crois qu'il a tué Antigène, il a foulé sa tête, passé sur le fils d'Atiston, & les a joints. Mais au même instant j'ai vu revenir Teutamus & Iolas : j'ai reconnu que la perte du brave Oroondate étoit certaine, & je suis revenu, ne voulant point souiller mes regards de cet affreux assassinat ».

Non, dit alors Seleucus, il n'est plus de considération qui me retiennent. C'est participer au crime, que de ne pas l'empêcher. Courons, Nearchus, & délivrons ce grand homme. Ils volèrent : Théodate compta sur leur victoire, & courut lui-même sur la muraille, d'où il présenta son écharpe

blanche qu'il fit flotter au bout de ſon épée. Ce ſignal qu'attendoit Artaxerce fit attaquer auſſi-tôt la porte, & les murailles dépouillées d'une moitié de la garniſon.

Seleucus & Nearchus joignirent Oroondate qui s'étoit ſoutenu par de prodigieux efforts de vaillance. Ils chaſſoient l'ennemi devant eux, lorſque Perdicas donna dans la troupe de Néoptolème qui venoit au ſecours de Roxane. Il ſe tira de ce péril en Capitaine aviſé. « Hâtez-vous, lui dit-il, Babylone eſt trahie : la Reine a été ſurpriſe dans ſon palais : Seleucus & Nearchus viennent de délivrer Oroondate & nous pourſuivent. Séduit par ce diſcours, Néoptolème ſe range à ſa défenſe. Caſſander & Iolas retournent les premiers contre la troupe de Seleucus. Oroondate joint le traître Iolas, & lui paſſant ſon épée dans la viſière avec une promptitude merveilleuſe, il le jette aux pieds de ſon frère. « Tiens, Caſſander, lui dit-il, voilà une victime que je donne aux mânes de ton maître ». Cette ironie mortelle pénètre Caſſander, & l'anime d'une fureur qui lui tient lieu de courage. Ses efforts, Perdicas qui le ſeconde, & la chûte de toutes les troupes à la fois ſur

les trois héros, les réduiſent à la plus déſolante extrêmité.

Ils ſe rangent à l'entrée du Pont de Ninus, ſur pluſieurs lignes qui ſe remplacent à la défenſe; & cependant Théodate après avoir fait flotter aſſez long-tems le ſignal de ſon écharpe, revint donner dans une troupe de ſept ou huit cens hommes, conduits, animés, preſſés par une femme qui paroiſſoit comme une furie debout ſur un char, à leur tête. C'étoit Roxane qui ne ſe poſſédoit plus, depuis que, dans la crainte de voir périr ſon amant, ou par l'épée de ſes perſécuteurs, ou par l'écroulement de ſon palais embrâſé, elle l'avoit de ſes propres mains armé, & lancé contre les troupes de Perdicas & de Caſſander.

Parmi toutes les conſidérations de ſon amour, elle n'avoit cédé qu'à celle de s'en conſerver l'objet. Un autre avoit bien-tôt frappé ſes eſprits : elle n'entendoit point qu'une rivale profitât du ſalut que ſon héros ne devoit qu'à elle-même, ni qu'il courût la défendre, ni que ce cher captif échappât de ſes fers. Des mouvemens de rage fixèrent comme un éclair ſes réſolutions, elle prit deux corps de Draches & d'Argéens qui couroient au rempart, & elle les conduiſit à la priſon de

filles de Darius, dont malheureuſement Alcétas venoit d'abandonner la garde, depuis que Peuceſtas qui s'étoit détaché de celle des portes de la Ville, avoit paſſé près de lui en criant, alarme, alarme, dans toutes les rues.

Théodate ne ſachant à quel but tendoit la troupe de Roxane, n'oſa s'approcher pour reconnoître, & ſe détourna dans une rue déſerte qu'il meſuroit du plus grand pas, quand il vit venir le fidèle Araxe qui s'étoit introduit avec cinquante hommes par un creneau de la porte d'Aſie, & qui cherchoit Oroondate. Inſtruit de la rencontre du Philoſophe, il jugea les intentions de Roxane par le chemin qu'elle prenoit, ſe remit avec ſes cinquante hommes ſous le commandement de Théodate; & leur marche précipitée, abrégée par des paſſages connus d'Araxe, les porta devant la maiſon des Princeſſes, au moment où la troupe de Roxane en approchoit.

Théodate ne ſongea point à ſe défendre ſur un terrein dégagé. Il pénétra de l'eſcalier de la maiſon, où il laiſſa dix hommes, avec Araxe, juſqu'à la porte de l'appartement des Princeſſes, où il en plaça dix autres, & dans l'apparte-

ment meme ou il en posta dix aux renêtres, & forma du reste un cercle, au milieu duquel il amena les filles de Darius qui s'étoient cru perdues, en voyant tant de guerriers inconnus.

Hélas ! en dépit du courage & du touchant intérêt que la vue des beautés & la voix de Théodate inspiroient à tous les soldats, en dépit de toute la résistance, les Argéens pénétrèrent : Araxe vint tomber au seuil de l'appartement ; Théodate fut atteint d'une javeline, renversé & long-tems foulé : les deux Princesses s'embrassèrent alors. Statira n'eut plus que son courage, Parisatis que ses larmes à oppoſer à la rage de leur ennemie.

Elle parut, cette jalouse ennemie, & les faisant, du premier mot, environner d'épées étincelantes : « frappez, ajoûta-t-elle hors d'haleine, frappez ; & la cruelle détournoit son regard farouche. « Arrêtez, soldats, s'écrie alors Parisatis en larmes : oserez-vous bien égorger la veuve de votre maître Alexandre ? Aurez-vous la lâcheté d'obéir à cette mégère, qui va perdre son Empire & sa vie dans les supplices que ses crimes lui prépa-rent » !

Les ſoldats s'attendrirent en voyant la déſolation de cette innocente Princeſſe qui ſe mit à genoux devant ſa ſœur, & leur tendit ſes bras ſupplians : « Frappez, malheureux, ajoûte Roxane ; frappez & donnez-moi leurs têtes. — O ma digne rivale, lui dit alors Statira d'une voix amère, que tu pourſuis dignement la poſſeſſion d'un héros ! Que ne frappes-tu toi-même ? Que ne viens-tu mériter avec les mépris de mon amant, ſa vengeance & l'horreur du monde ! Oui, viens me frapper, & garde-toi ſeulement de bleſſer ma ſœur, qui ne t'a point offenſée, dans ce dernier embraſſement qui nous unit.

Aucun des ſoldats n'eut aſſez de ce féroce courage dont il avoit beſoin pour obéir, & Roxane agitée d'une inexprimable fureur, s'arme enfin de ſon poignard, & ſe lance contre les deux beautés. Statira quitte ſa ſœur, ſaiſit le bras égaré de ſa rivale, qui, trop affoiblie par ſes fureurs, ou peut-être par une averſion naturelle pour un tel coup, ſe laiſſa ravir ſon poignard, & ſe rejetta parmi ſes ſoldats.

On entendit en ce moment un bruit

d'armes & de cris extraordinaires, c'étoit le hardi Liſimachus qui s'étoit ſéparé d'Artaxerce. La nouvelle de ce qui ſe paſſoit à leur entrée dans la Ville, avoit fait voler l'un pour l'amour, l'autre pour l'amitié. Ptolomée & le tendre Démétrius accompagnoient l'amant de Pariſatis : Oronte & Taleſtris ſuivirent Artaxerce, & coururent au Pont de Ninus, où le ſecours de ces trois redoutables épées délivra bien-tôt Oroondate, Seleucus & Nearchus, dont l'eſpoir étoit anéanti.

O grand Oroondate ! quels effroyables coups partirent de ton épée, lorſqu'avec moins de prudence qu'auparavant, lorſque tout ſuperbe d'avoir entendu la voix de ton frère, tu te précipitas comme un démon vengeur, criant, brave Caſſander, vaillant Perdicas, venez, que je vous donne ma vie & ma maîtreſſe. Perdicas l'entend, Perdicas inſpiré par la certitude de ſon malheur de la perte de Babylone, & de la ruine de tous ſes projets, ſe préſente fièrement au Prince de Scythie. « Un mot, lui dit-il ».

Quand le Prince eut fait écarter ceux qui le ſuivoient : — Je te connois pour

généreux, ajoûte Perdicas, & quoique tu puiſſes me dire que j'ai perdu tout droit à ta généroſité, je la reclame pour un dernier coup d'épée qui terminera toutes les querelles: nous le ferons déſarmés.

Perdicas, lui répond Oroondate, je veux te faire connoître l'ennemi que tu pourſuivois en aveugle. Je ne me ſouviens plus de rien, ſinon que tu ſauvas les filles de Darius. Quoique tu puiſſes penſer, la vie d'un ſavant Capitaine tel que toi, peut s'éclaircir de quelques nuages: ſouffre que je te la donne. — Te crois-tu déjà ſi sûr de la tienne, lui réplique Perdicas? Va, ſi le ſort des armes doit te l'aſſurer, je te ferai voir qu'un ſucceſſeur d'Alexandre mépriſe un pareil préſent de ſes ennemis.

Ces deux guerriers jettèrent leurs caſques, leurs cuiraſſes & leurs boucliers, la bataille ne put être longue entre deux hommes également épuiſés par la fatigue de ce jour mémorable. Perdicas porta le premier coup avec légéreté: Oroondate fit paſſer l'épée ſous ſon bras, & plongea la ſienne qu'il retira ſanglante. D'autres coups ſuccèdent: une habile

teinte rencontre une teinte plus habile; mais tout-à-coup Perdicas chancelle, & tombe ſans avoir reçu de nouvelles atteintes. « Soldats, relevez votre Capitaine, » dit Oroondate »,

Un violent effort que produiſit la honte d'entendre ces paroles orgueilleuſes, fit reparoître le Capitaine debout, lui fit détacher encore pluſieurs coups déſeſpérés, & fit écouler de ſa bleſſure les reſtes de ſa force, avec un ruiſſeau de ſon ſang. Il porte la main ſur ſa poitrine, eſſaye vainement de ſe ſoutenir, & fléchiſſant ſur un genou, préſente encore ſon épée; ſon bras retombe & trahit ſon courage. Le Capitaine achève de tomber aux pieds de ſon rival, & mord en expirant le fer qui l'a mal ſervi.

Le vainqueur donne un ſoupir à l'amour malheureux, & s'incline ſur le cadavre de ſon ennemi, pour lui donner quelques ſecours s'il en eſt tems encore. Il étoit dans cette ſituation, lorſque Caſſander, pouſſé par ſes inclinations ordinaires & par le déſeſpoir d'avoir perdu ſon ami, s'élance d'entre les Soldats, & vient faire tomber un coup terrible, que Taleſtris qui s'étoit en même tems élancée,

reçut sur son épée qu'elle opposa. Talestris qui lui garde la vengeance de la supercherie, dont elle perdit le plus beau des coursiers, s'apprête à percer le monstre ; elle lui eût épargné le reste des crimes qu'il devoit encore commettre, si le fidèle Oronte ne lui eût demandé la vie de ce monstre, dont il n'avoit reçu particuliérement que des services. Arzace se souvint aussi de ses obligations & demanda sa liberté. « J'accorderai ce qu'il me plaira, leur dit la fière Amazone, & nous serons tous satisfaits : je le garde pour l'unir à sa digne maîtresse, & la punition des tyrans précédera le bonheur des oppressés.

La superbe Roxane étoit alors réduite aux derniers termes de l'humiliation ; elle avoit vu tous ses soldats impitoyablement massacrés à l'arrivée de Lisimachus, de Ptolomée & de l'amant d'Hermione. Démétrius prenoit soin de Théodate & de l'Ecuyer fidèle. Ptolomée faisoit vuider l'appartement des cadavres qui le chargeoient ; l'heureux Lisimachus étoit aux pieds de Parisatis ; & la timide Princesse passant du désespoir au plaisir, ne pouvoit modérer les témoignages de son ravissement,

ment, ni se souvenir d'aucune règle sévère.

Le péril dans lequel on supposoit encore Oroondate, arracha Lisimachus à de si précieuses caresses. Les deux Princesses voulurent le suivre, abandonner le lieu funeste du carnage & de leur captivité. Démétrius demeura pour veiller sur la malheureuse Roxane.

L'affreux changement de sa fortune étoit pour elle comme un pénible songe qu'elle n'osoit considérer. Elle demeuroit dans une immobilité farouche, & n'exprimoit que par des mouvemens extraordinaires de ses yeux, les funestes pensées qui rouloient dans son ame. Mais en dépit de l'égarement de ses yeux, en dépit de l'empreinte sinistre des fureurs qui déparoient son visage, elle parut si belle encore au jeune guerrier, & sa tendre compassion lui fit voir son amour avec tant d'indulgence, qu'il employa tous les charmes de sa sensibilité à chasser le noir désespoir de sa prisonnière.

Il n'est point de bouche plus prompte à répandre la consolation, que celle des infortunés. Il se pl[illegible] voir dans son occu- pation touchante [illegible] lorsqu'Alcéas [illegible]

Novembre. 178[illegible]

avoir forcé quelques soldats, parut à l'entrée de l'appartement, & demanda Parisatis à Roxane. Il avoit la visière levée, la poitrine émue, & l'œil affligé de tout ce qu'il voyoit. Démétrius se lève, porte la main à son épée, lui répond tranquillement que Lisimachus emmène Parisatis, & qu'Alcétas sera bien d'attendre son retour à côté de la Reine de Babylone.

Le Babylonien furieux, fait aussi briller son épée, & charge Démétrius qui lui fait passer la sienne de l'œil au derrière de la tête; & c'est le plus malheureux de tous nos amans, qui par ce coup favorable assure les délices de tous les autres.

Alcetas avoit à peine cessé de vivre, que les Princesses reparurent avec le grand Oroondate, le grand Araace, le terrible Oronte, & la courageuse Talestris qu'elles avoient rencontrés avec leurs dignes amis, Séleucus & Nearchus. On se félicita d'abord avec empressement; on se prodigua les plus vives caresses, les plus nobles témoignages d'amour ou d'amitié. La tête d'Oroondate désarmée reposoit sur les genoux de Statira, quand

Roxane, qu'on oublioit, Roxane qui ne peut soutenir un tel aspect, s'élance, arrache son amant de cette situation voluptueuse, & d'une voix étouffée par la rage & la jalousie : » il n'est pas temps dit-elle, il n'est pas tems encore, malheureux, puisque je respire encore. N'espérez pas que je vous abandonne ce plaisir barbare de vous rassasier de ma douleur : non, cruel, non, superbe, ingrat, ingrat, non, tu ne l'auras jamais que tu ne te sois rassasié de mon sang. »

Elle tombe aux genoux du Prince : » cher Oroondate, poursuit-elle avec un déluge de larmes, cher Oroondate, prends pitié de moi ; tue moi, tue le fils de ton rival qui frémit dans mes entrailles ; qu'il expie, avant que de naître, le crime que commit sa mere quand elle le conçut ; qu'il ne vienne point exposer aux peuples du monde ce qui reste de leur vainqueur, avili par l'opprobre de sa mere : tue-moi, répétoit l'infortunée, c'est le seul prix qui doive couronner un amour comme le mien. »

En disant ces mots, elle attachoit sa main tremblante à la garde de l'épée d'Oroondate, & la sentant pressée par la

ſienne qui la retenoit, elle s'égara dans un nouveau tranſport qui lui fit coler pluſieurs baiſers à cette main chérie, & répéter encore : » fais-toi juſtice, ſois généreux, & par pitié, tue moi. »

La belle ame de Statira s'émut à ce ſpectacle. » Roxane, lui dit-elle, ſi vous ne pouvez me pardonner mon bonheur, acceptez du moins l'oubli de vos injuſtices. Que le terme des offenſes en éteigne le ſouvenir ; & puiſque nous aimons tous, pardonnons tous à l'amour. Ni le Prince de Scythie ni moi nous ne voulons aucun droit ſur votre liberté, non plus que ſur l'empire du fils d'Alexandre. Si les Dieux ont mis dans nos cœurs moins de tendreſſe pour ce héros, nous devons plus de reſpect à ſa gloire ; & c'eſt à vous de la prolonger en établiſſant la fortune de ſon fils.

La fille de Darius termina ces paroles par un baiſer ſincere que ſa rivale ne reçut qu'avec la plus grande confuſion. Oroondate lui fit enſuite de vifs & de tendres remercîments pour les ſoins qu'elle avoit pris de ſa vie. Mais l'infortunée ne put ſouffrir le ſon de ſa voix : ſes larmes l'inondèrent : » Ah ! barbare, bar-

» barre, s'écria-t-elle, épargne-moi donc » ta préſence & tes diſcours. »

Démétrius prit le ſoin de la conduire à ſon Palais que la flamme avoit abandonné. Mais le jour n'étoit pas fini qu'elle étoit déjà loin de Babylone, & que, ſe livrant à une réſolution qu'elle n'auroit pu prendre plus tard, elle alla porter ſon ſupplice dans la Macédoine, & fatiguer de ſon caractère ſa belle-mere Olympias.

On n'eut pas plutôt appris ſa fuite & ſon deſſein, que la Reine Taleſtris en parut déſolée; & pour exécuter une partie de ſon projet, elle relâcha l'amoureux Caſſander qui vola ſur ſes traces, ne fut pas plus écouté en Grece qu'en Aſie, perſévéra dans ſes crimes, aſſaſſina ſon ingrate, ſon fils & la mere d'Alexandre; & devint le plus puiſſant des ſouverains pour être plus abhorré en proportion de tous ſes ſuccès.

Dans les jours charmans qui ſuivirent, tous les chefs du camp ſe tranſportèrent à Babylone; & la ſuperbe ville épargnée par la généroſité des vainqueurs, n'étala plus qu'un ſpectacle de plaiſirs. Un de ces jours le grave Théodore, guéri de ſes bleſſures & n'entendant point par-

ler d'hymen, déclara qu'il vouloit retourner en Scythie & ramener le Roi qu'il avoit promis avec la belle Princeſſe, & l'ami qu'il étoit venu chercher.

Cette déclaration ſérieuſe fit arriver, plutôt qu'on ne l'attendoit peut-être, la brillante matinée qui couronna les mémorables prétentions d'Oroondate, par l'aveu de Statira, les tendres amours de Bérénice & d'Artaxerce, la fidélité de Liſimachus par la main de Pariſatis, & confirma le pardon du Prince des Maſſagetes par le ſerment de Taleſtris.

Il n'eſt plus temps de s'affliger avec le ſenſible Démétrius, qui, ſeul devant les autels, s'obſtinoit à placer le doux fantome d'Hermione parmi les autres épouſes. Il n'eſt plus temps de décrire le pompeux appareil des fêtes, ni l'attendriſſement joyeux qu'on éprouvoit à voir les reſtes innocents de la famille de Darius conſolés, ni la fierté qui releva les charmes des époux, ni les aimables couleurs qu'on vit enſuite paroître ſur les viſages de Bérénice & de Taleſtris, & qui décélèrent les privilèges d'Oronte & d'Artaxerce.

Il eſt temps de replacer tous ces héros dans les Empires & les Provinces où l'hiſtoire les fait vivre long-temps, où le Roman les fait vivre tous heureux.

Fin de Caſſandre.

TABLE

DU VOLUME DE NOVEMBRE.

SECONDE ſuite de Caſſandre,	*page* 5
Suite de l'Hiſtoire de Bérénice,	20
Hiſtoire d'Artaxerce,	38
Suite de l'Hiſtoire de Bérénice,	106
Suite de l'Hiſtoire de Roxane,	116

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Novembre de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 31 Septembre 1780.

DE SAN[illegible]

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainſi que les mœurs, les uſages du tems, les circonſtances particulières & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

DÉCEMBRE 1780.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation.

Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1780.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

L'ETOURDIE,
OU
HISTOIRE
DE MISS BETSY TATLESS.

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

MISS BETSY TATLESS étoit fille d'un très-digne & très-honnête Gentilhomme, de la Province de Leicester.

Elle perdit ſa mère à l'âge de treize ans, & fut envoyée dans une penſion. La nouvelle penſionnaire joignoit à un fonds de caractère excellent, l'heureux don de plaire; elle ſe concilia bien-tôt, & l'affection de la maîtreſſe, & l'amitié de ſes compagnes, principalement celle de Juliette Forward. Celle-ci avoit deux ans de plus que Betſy; mais cette différence ne l'empêcha pas de confier à ſa petite amie une intrigue amoureuſe qu'elle avoit commencée avec un jeune Gentilhomme du voiſinage, nommé Sparkhish: il avoit vu Miſſ Forward à une cérémonie de mariage, & en étoit devenu amoureux. Un commerce de lettres s'établit; on n'alloit plus à l'Egliſe ſans recevoir & ſans donner quelque billet; ce qui ſe faiſoit preſque toujours par l'entremiſe de Betſy, ſur laquelle on veilloit de moins près, parce qu'elle étoit plus jeune. Cela n'empêcha point que l'intrigue ne ſe découvrît. Le père du jeune homme intercepta une lettre, tança rudement ſon fils, lui fit tout avouer, ſe tranſporta à la penſion, & ne cauſa pas à la maîtreſſe une médiocre ſurpriſe, en lui apprenant & les ſecrettes intelligences

de Forward, & les nouveaux talens de Betsy pour les négociations. Les deux amies furent aussi-tôt séparées, punition à laquelle la jeune Tatlesf sur-tout fut extrêmement sensible. Telle fut l'issue de sa première étourderie.

Il y avoit dix-huit mois qu'elle étoit dans cette pension, quand son père tomba dans une maladie de langueur qui mit fin à ses jours. Il n'avoit d'autre fille que Betsy; mais il laissoit deux fils, l'aîné desquels étoit alors en voyage; il le fit héritier de toutes ses terres. Le testament portoit que le reste de la succession seroit partagé entre Edouard Tatlesf son second fils, & Miss Betsy sa fille unique. Les Exécuteurs furent le Chevalier Ralph, voisin du testateur, & M. Goodman, riche Bourgeois de Londres, une sorte de Gentilhomme commerçant.

Comme le Chevalier Ralph étoit pour lors absent, tout le soin de la tutelle regardoit uniquement M. Goodman, à qui Lady Mellasin sa femme, représenta qu'elle croyoit convenable de retirer Miss Betsy auprès d'elle, parce que sa fille Flora étant de même âge,

ſeroit une compagne agréable pour cette jeune orpheline. M. Goodman y conſentit ; car la volonté de ſa femme étoit toujours ſa ſienne.

Lady Truſty, femme du Chevalier Ralph, n'avoit pas ſur le régime de la maiſon de Monſieur Goodman la même ſécurité que M. Goodman lui-même. Elle apprit avec chagrin qu'il avoit retiré chez lui la jeune Tatleſſ. Mais l'abſence de ſon mari ne lui permit pas de s'y oppoſer. Du reſte, Miſſ Betſy fut également accueillie par M. Goodman, par Lady Mellaſin, & par Miſſ Flora. L'amitié de cette dernière n'étoit toutefois que ſimulée, & couvroit un grand fonds de jalouſie contre ſa nouvelle compagne ; mais Betſy qui étoit la franchiſe même, & qui ne ſe connoiſſoit point en hypocrites, s'attacha de bonne foi à ſa plus grande ennemie, & lui tranſporta toute l'amitié qu'elle avoit eue pour Miſſ Forward. On verra bien-tôt que Betſy ne pouvoit plus mal placer ſa confiance.

Lady Mellaſin aimant le faſte & la dépenſe, les cercles qui s'aſſembloient chez elle étoient en général plus bril-

dans que choisis. Souvent ils réunissoient des contrastes frappans, des caractères bizarrement opposés. Tels étoient deux jeunes cavaliers, tous deux épris des charmes de Betsy, l'un respectueux, circonspect, embarrassé, & même timide avec elle; l'autre inconsidéré, présomptueux, & fat à l'excès. L'amant réservé se nommoit Henri Saving; il étoit fils d'un riche Alderman. Son rival se nommoit George Gayland, venu du fond de l'Ecosse. On ne savoit trop quels étoient ses parens, son état, ses facultés; mais sa frivolité lui donnoit accès dans toutes les assemblées du bel air. L'inexpérience de Betsy lui fit faire une double méprise. Infiniment flattée de la conquête de Gayland, elle ne paya les hommages de son rival que par des dédains portés presque jusqu'à l'insulte. On va la voir punie de cette conduite par une double mortification. Une Loueuse de chaises lui remit, de la part de Gayland, la lettre qui suit; son impertinence l'a rendue digne d'être conservée.

« Je dois, mon Petit cœur, vous
» paroître le plus in[illegible] de tous les hom-
» mes, de n'avoir [illegible] répondu hier aux

» redevable de l'affection que vous me » témoignez, pour vous refuſer la com- » plaiſance que vous attendez de moi. » Je me rendrai à la promenade, accom- » pagnée uniquement d'une femme-de- » chambre, dans l'allée & à l'heure in- » diquées. Je ne vois pas d'ailleurs que » vous puiſſiez vous promettre de cet en- » tretien une ſatisfaction bien complette; » mais, moi, j'aurai eu celle de ré- » pondre, par cette condeſcendance, à » vos ſoins obligeans. »

Cette lettre étoit une imprudence; car ſi l'intention de Betſy n'étoit pas de favoriſer les vues de Saving ſur elle, à quoi bon lui accorder un rendez-vous? Ou plutôt, peut-on haſarder une telle démarche, ſans donner à un amant le droit de ſe rendre exigeant ou importun? Une trame ſecrette fut cauſe que Betſy ne courut aucun de ces deux riſques, & qu'elle en fut quitte pour l'humiliation de ſe rendre à la promenade, & d'y attendre Saving en pure perte.

On ſe ſouvient du caractère donné à Miſſ Flora; c'étoit la trahiſon, la fauſſeté même. Elle avoit conſeillé perfidement à Gayland de tenter la ſageſſe de

Betsy, & cette épreuve n'eut pas la réussite qu'elle en attendoit. Elle comptoit à la vérité davantage sur le succès d'une lettre anonyme qu'elle avoit écrite au père de Saving, & dont la suite devoit être & fut de priver Betsy de cet adorateur. L'Alderman averti que son fils perdoit la tête pour une orpheline d'une fortune assez mince, relativement à la sienne, exécuta sur le champ le projet formé dès long-tems de le faire partir pour la Jamaïque, où il lui destinoit une riche héritière. Les paquets se firent sans que le galant s'en doutât; & quand tout fut prêt pour le départ, le père lui-même conduisit son fils au vaisseau, & le fit embarquer devant lui. L'Alderman rentra dans sa maison, comme on rapportoit à son fils la réponse à sa lettre. Il la reçut pour lui, & se voyant assez instruit, il sourit en lui-même, & voulut se donner le plaisir de se rendre à la promenade, à la place du jeune soupirant. Il eut toute la satisfaction qu'il s'étoit promise. Il vit arriver Miss Betsy; il la vit rougir de honte d'être venue la première; il la vit se promener à grands pas, frapper du pied, & rompre son

éventail, de dépit de ne point voir le perſonnage qu'elle attendoit. Enfin il la vit remonter en voiture après deux grandes heures d'attente. Un éclat de rire peu modéré, dont il accompagna la retraite de la belle abuſée, lui fit comprendre qu'elle étoit jouée & obſervée par quelqu'un ; ce qui redoubla encore ſa mortification. Elle s'apperçut alors qu'elle avoit fait une étourderie, & ne laiſſa pas d'en faire bien-tôt de nouvelles.

Un jour qu'elle étoit entrée chez ſon Parfumeur, pour y faire l'emplette d'un ſachet, & d'une paire de gants, elle y rencontra une jeune perſonne très-parée, qui, du fond de la boutique, la ſalua avec beaucoup de grace, & lui ſourit agréablement. Betſy fut frappée de la reſſemblance de l'inconnue avec ſa chère Miſſ Forward. On ne pouvoit en effet ſe reſſembler davantage : c'étoit-elle même. Miſſ Tatleſſ, ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'elle lui ſauta au col, avec les tranſports de la plus naïve amitié, & lui fit mille diverſes queſtions en une minute : étoit-elle mariée ? Y avoit-il longtems qu'elle avoit quitté la penſion ? Qu'étoit devenu le pauvre Sparkish ? De-

puis quand, & où demeuroit-elle dans Londres ? Vous voyez, répondit Miſſ Forward en rougiſſant, que mes porteurs m'attendent, j'ai du monde chez moi, l'heure me preſſe, & me prive de ſatisfaire votre obligeante curioſité ; mais puiſque M. Falding, (c'etoit le Parfumeur) vous fournit, ainſi que moi, il aura la complaiſance de vous donner mon adreſſe, & de me procurer la vôtre. Elle n'en dit pas davantage ; & ſortit, en faiſant au marchand & à ſa femme un clin-d'œil, dont il n'eût tenu qu'à Betſy de s'appercevoir. Mais elle étoit trop étourdie pour s'arrêter à aucunes obſervations ſérieuſes.

Betſy vit partir ſon amie avec regret, & ne manqua pas de demander ſa demeure à Falding, qui ne fit point difficulté de la lui dire ; mais ſur les autres queſtions, il la renvoya à ſa femme. Madame Falding ſe pinça les lèvres & ſe compoſa le viſage, pour préparer ſa réponſe. Selon elle, Miſſ Forward étoit venue à Londres depuis la mort de ſon père, en la compagnie d'un riche parent, qui l'avoit retirée chez lui, & qui l'avoit engagée à faire les honneurs de ſa

maiſon, juſqu'à ce qu'il eût trouvé une occaſion de la pourvoir avantageuſement. Rien de plus fabuleux : la verité étoit que Miſſ Forward s'étoit laiſſé enlever de ſa penſion par l'amoureux Sparkish, qui depuis l'avoit abandonnée ; que n'oſant plus rentrer dans la maiſon paternelle, & réduite aux plus urgens beſoins, elle avoit écouté les propoſitions du Juif Iſmaël, connu dans tout Londres par ſon avarice avec les hommes, & par ſa prodigalité avec les femmes. Il avoit fait meubler pour Miſſ Forward une maiſon délicieuſe dans un des fauxbourgs. Il lui avoit donné diamans, équipage, chaiſe à porteurs, & tout ce qui conſtitue un train de luxe. Quoique Juif, vieux & laid, il s'étoit figuré que graces à ſes dons multipliés, Miſſ raffolloit de lui. Dans cette ſécurité il étoit allé faire un voyage en Hollande, laiſſant ſa maîtreſſe ſous la garde de l'amour ; & comptant ſur ſa fidélité, comme ſur ſa tendreſſe. L'abſence du Juif étoit pour Miſſ Forward une ſorte de veuvage, dont elle rempliſſoit les vuides par tous les genres d'amuſemens qui s'offroient à ſon eſprit. On la voyoit à toutes les promenades,

à tous les ſpectacles, à tous les bals. On jouoit, on concertoit chez elle. Elle n'admettoit guères à ſa table que des petits maîtres d'un mérite ſuprême, & dont quelques-uns paſſoient pour s'indemniſer avec la maîtreſſe du Juif, de l'uſure tyrannique que le Juif exerçoit avec eux. Du reſte, chez Miſſ Forward, point d'autre femme qu'elle. Il eût été difficile qu'elle en pratiquât d'honnêtes; & ce qu'elle étoit née lui donnoit de la répugnance pour la ſociété des autres, quoiqu'elle imitât leur conduite.

Tous ces renſeignemens ſur les avenures & les mœurs de Miſſ Forward, manquoient à Betſy. L'honnête Madame Falding qui avoit compris le coup-d'œil qu'on lui avoit jetté en ſortant, & qui étoit bien aiſe de ſe conſerver une bonne pratique, avoit été d'une diſcrétion peu commune à ſon ſexe, & s'étoit contentée de donner l'adreſſe de Miſſ Forward. C'étoit tout ce qu'il falloit à Betſy, qui ne ſoupçonnoit ſur le reſte aucun myſtère.

Rentrée chez M. Godman, elle lui fit part, ainſi qu'à Lady Mellaſin, de la rencontre qu'elle avoit faite de la pen-

ſonne qu'elle appelloit ſon intime amie, & de l'empreſſement qu'elle avoit de l'aller voir. M. Goodman avoit connu le père de Miſſ Forward, & ne put blâmer cette liaiſon. Il fit ſeulement obſerver à ſa pupille que Miſſ Forward étant nouvellement arrivée dans Londres, l'uſage ſembloit exiger qu'elle fît la première viſite. Mais Betſy répliqua que les ſentimens d'eſtime & d'affection qu'elle avoit voués à Miſſ Forward, n'admettoient point ces formalités, & qu'elle étoit au contraire jalouſe de prévenir ſon amie. On ne lui oppoſa plus rien; & on lui permit d'aller paſſer la ſoirée chez Miſſ Forward. Ladi Mellaſin le ſouffrit d'autant plus volontiers, qu'elle attendoit ce jour là une aſſemblée brillante, & qu'elle n'étoit pas fâchée que Betſy n'y fût pas; car elle avoit remarqué que Betſy éclipſoit ſa fille.

Sans ſçavoir préciſément quelle compagnie ſe trouveroit chez Miſſ Forward, Betſy s'habilla avec un ſoin recherché; & ſur les quatre heures du ſoir ſe fit conduire chez ſon amie. On ne l'attendoit pas; Miſſ Forward fut d'abord embarraſſée, & l'accueil qu'elle lui fit, ſe reſ-

sentit de cet embarras ; mais quand la conversation l'eut mise à portée de comprendre que le Parfumeur & sa femme avoient entretenu Betsy dans son erreur à son égard, & qu'elle ne sçavoit rien de ses mœurs de Londres, Miss Forward se tassura, prodigua à Betsy les plus tendres caresses, & lui fit promettre de souper ce soir-là avec elle. Miss Forward ensuite, tira à part deux Cavaliers qui se trouvoient chez elle, pour les prier de mettre en présence de Miss Tatless le plus de réserve possible dans leurs propos. Ils voulurent bien s'imposer cette contrainte.

On passa de la conversation au jeu, & du jeu à la table. A peine étoit-on aux hors-d'œuvres, qu'on vint dire à Miss Betsy que ses Porteurs s'étoient battus ; que l'un des deux avoit inhumainement estropié l'autre ; & qu'elle ne devoit plus compter sur eux, parce que le plus fort avoit pris la fuite, & que le plus foible avoit été transporté chez un Chirurgien. Ce contre temps venoit d'autant plus mal-à-propos pour Betsy, que le Ciel étoit totalement orageux ; qu'on étoit dans un quartier peu commode pour avoir un carrosse de louage, & qu'une

des roues de celui de Miſſ Forward s'étoit briſée la veille.

Je vous verrois, Madame, affligée ſans remede, dit alors un des deux Cavaliers, ſi nous n'avions la reſſource du petit Lord, qui ſouvent ſe rend ici au ſortir du ſpectacle; qui ne ſoupe point, mais vient nous ſurprendre à table, nous apprend la ſuite d'une hiſtoire qu'il ne nous a point commencée; & nous quitte brusquement pour en aller conter la fin ailleurs. Il ſe fera, je le parierois, un plaiſir de reconduire Mademoiſelle dans ſon équipage.

On parloit encore du perſonnage lorſque ſa voiture ſe fit entendre, & s'arrêta à la porte: Il ſe fit annoncer, ſalua, s'aſſit, ſe releva, fit trois fois le tour de la table, remarqua du coin de l'œil Miſſ Betſy, prit un ſiége en face d'elle, ſe leva de nouveau, & annonça qu'il s'en alloit; tout cela avec une telle précipitation, qu'il ſeroit parti ſans que perſonne eût eu le tems de lui adreſſer la parole, ſi Miſſ Forward, en forçant la voix, ne l'eût rappellé ſur ſes pas comme il enfiloit l'anti-chambre. Il revint ſavoir ce qu'on déſiroit de lui. On lui fit part

de l'embarras extrême où Miſſ ſe trouvoit pour ſe faire reconduire chez elle. On voulut accompagner cet expoſé de certaines recommandations d'honnêteté pour la perſonne. Le Lord ne voulut rien entendre que la propoſition de reconduire un objet charmant, & aſſura que cette recommandation comprenoit toutes ſes autres. Il offrit la main à Betſy, qui ſe leva auſſi-tôt, ſans attendre le deſſert, & qui, ſans réflexion & ſans bouſſole, s'embarqua dans la berline du Lord, ſur la mer des accidens.

Le Cocher n'eut pas plutôt touché du fouet deux chevaux plus prompts que l'éclair, que Miſſ Betſy ſe vit bien-tôt loin de la maiſon qu'elle quittoit, ſans pouvoir reconnoître par quel quartier de la ville on la faiſoit paſſer. Le Lord, en donnant l'ordre à ſes gens, avoit bien articulé à haute voix l'adreſſe de M. Goodman, & s'étoit exprimé à cet égard en termes anglois des plus clairs : mais il avoit d'un ton plus bas ajouté quelques mots en langue Allemande, qui avoient étrangement changé, ſous la main du Cocher, la direction de la courſe.

Le carroſſe s'arrête tout-à-coup à la

porte d'un Baigneur. On ſçait que les Baigneurs ſont de tous les habitans de Londres les hommes les plus complaiſants & les plus commodes. Miſſ Tatleſſ demande ce que cette pauſe inattendue ſignifie. Le Lord affecte la même ſurpriſe. Le Cocher répond qu'il faut néceſſairement deſcendre, parce qu'une des ſoupentes, prête à manquer, exige une prompte réparation. Miſſ Tatleſſ ne ſoupçonne aucun artifice, & monte dans une chambre iſolée & fort tranquille, au ſecond étage.

Là, le Lord ceſſe de ſe gêner, il tire une bourſe de cinquante guinées, qu'il jette inſolemment ſur un guéridon, & commence à vouloir agir avec Miſſ Betſy, comme avec la bonne amie de Miſſ Forward, c'eſt-à-dire, comme avec la compagne d'une fille entretenue. Betſy crie, tempête, ſe déſeſpère; perſonne n'accourt. L'indignation lui donne des forces: elle ſe débarraſſe du Lord, & va droit à une fenêtre pour ſe précipiter dans la cour. Le Lord heureuſement la retient par un bras: que veut dire ceci, s'écria-t-il? la folie s'en mêle-t-elle? avez-vous réſolu de vous tuer? Je ſuis réſolue à tout, répond Miſſ, plutôt qu'à

l'infamie. Voilà de grands mots, reprend froidement le Lord ; mais ma petite, il faut de la bonne foi. N'êtes-vous pas l'amie, la compagne de Juliette Forward? ne vous ai-je pas trouvé chez elle ? n'êtes-vous pas, comme elle, une jolie personne entretenue ou à entretenir ? . . . Ici, un nouveau mouvement de Betsy, vers la fenêtre, & la peine qu'il eut une seconde fois à la retenir, lui firent comprendre qu'il avoit pu s'abuser. Le Lord, quoique libertin, avoit de l'honneur : il s'attacha à appaiser Betsy, à la rassurer contre toute entreprise ; & quand il crut la voir un peu plus calme : Miss, lui dit-il, un mot doit suffire : à qui ai-je l'avantage de parler ? A la fille d'un Gentilhomme, répond-elle fiérement, à Miss Betsy Tatless, dont les deux freres, s'ils étoient à Londres, ne laisseroient pas cet outrage impuni. Il ne l'est point, croyez-en mes remords, belle cousine, répliqua le Lord en se mettant à ses genoux, car le nom de Betsy Tatless m'ouvre les yeux : vous êtes cette même parente dont ma mere m'a toujours parlé comme de sa niéce la plus chere & la plus aimable. Il me

reſte à vous dire, en rougiſſant, que je ſuis le Lord Mauverton, qui a fait ſes premieres campagnes ſous votre illuſtre père. Mais préſentement puis-je vous demander par quel ſingulier effet du haſard je vous ai rencontrée à ſouper avec deux libertins de profeſſion, chez une fille débauchée, publiquement entretenue par un Juif? Betſy rougit à ſon tour, & avoua ingénuement comment ſon étourderie, jointe à ſa confiance aux menſonges qu'on lui avoit débités chez le Parfumeur, l'avoit expoſée au péril de perdre ſa réputation, & de compromettre étrangement ſa perſonne. La diſcrétion ſur ce qui eſt arrivé, dit le Lord, & plus de circonſpection par la ſuite, répareront aiſément ce malheur. Mais le meilleur moyen de ſauver le ſcandale, eſt de vous ramener promptement chez votre tuteur. L'honneur que j'ai d'être votre proche parent, me donne le droit de vous y accompagner. Vous direz que n'ayant point trouvé votre amie chez elle, vous avez été la chercher au ſpectacle, qui a fini fort tard, & où, vous ayant reconnue, j'ai pris la liberté de vous offrir mes ſervices. Le parti fut approuvé,

le menſonge bien ſoutenu : le couſin fut préſenté par la couſine, à qui M. Goodman avoit auſſi deux préſentations à faire. C'étoit deux jeunes Militaires diſtingués par leur naiſſance, & qu'il avoit cru devoir retenir à ſouper : l'un ſe nommoit Grégoire Staple : il étoit parent de Lady Mellaſin ; &, à ce titre, n'avoit pu qu'être fort bien reçu de M. Goodman, accoutumé à ne voir que par les yeux de ſa femme. L'autre étoit William Trueworth, intime ami du frere aîné de Betſy, & à qui ce frere avoit donné des lettres de recommandation. Quand le ſouper fut fini, Staple s'approcha le premier de Betſy, & lui dit : qu'en voyant d'auſſi près tant de beauté & tant de mérite, il ne lui falloit pas moins que la protection de M. Goodman & de Lady Mellaſin, pour l'encourager à faire l'aveu de ſes ſentimens. Betſy affecta de recevoir cette déclaration formelle ſur le pied d'un ſimple compliment, & l'aſſura que ſon eſtime lui ſeroit toujours chere : Trueworth ne s'étoit point encore expliqué, il ſaiſit le moment où Betſy lui parut le moins occupée, pour l'aborder d'un air tendre & reſpectueux, &

pour lui remettre une lettre de Sir Tatleſſ, ſon frere aîné. Cette lettre, dictée par l'eſtime & par l'amitié, s'étendoit fort au long ſur l'éloge du porteur, ſur le bien dont il jouiſſoit actuellement, & ſur une fortune plus conſidérable, que lui promettoit l'avenir. Tatleſſ finiſſoit par témoigner à ſa ſœur combien il déſiroit que dans le choix d'un époux elle donnât à ſon ami Trueworth, ſur tous ſes rivaux, la préférence qu'il méritoit.

Cette recommandation étoit en quelque ſorte ſuperflue. Miſſ Tatleſſ avoit des yeux, & le moment d'avoir un cœur ſenſible étoit venu pour elle. L'heureuſe phyſionomie, la taille avantageuſe, les grâces nobles, la converſation ſpirituelle de Trueworth, rien de tout cela n'avoit échappé à l'attention de Betſy, & moins encore les regards pleins de tendreſſe de ce nouvel amant. Que Betſy ſe fût épargné de chagrins, ſi ſatisfaite de l'inappréciable bonheur d'aimer & d'être aimée, elle n'eût point cherché à procurer à ſa vanité de nouveaux triomphes! Au lieu de flatter les eſpérances de Trueworth, elle lui dit qu'elle s'étoit fait un principe de ne point faire de choix; qu'elle s'en rapporteroit

rapporteroit à celui de ses tuteurs, auprès de qui elle lui avouoit que M. Staple avoit fait les premières démarches. Et comme elle crut entrevoir que cette réponse affligeoit trop sensiblement Trueworth, elle ajoûta que si malgré ces obstacles il persistoit dans les mêmes sentimens pour elle, il étoit libre de s'en ouvrir à M. Goodman, assez connoisseur en vrai mérite, pour faire du sien tout le cas convenable.

Par cette conduite artificieuse, Betsy se conservoit, à la fois, deux soupirans. Ce manège n'échappa point à la pénétration de l'envieuse Flora, qui résolut de lui enlever au moins l'un des deux; & comme Staple étoit son parent, toutes ses prétentions se réunirent sur Trueworth. Il n'y eut point d'agaceries qu'elle ne lui fît, mais en pure perte; car Trueworth n'avoit des yeux que pour sa rivale.

D'autre part, Staple, fort de la protection de M. Goodman & de l'influence de Ladi Mellasin, insistoit sur un aveu de Betsy. Celle-ci, qui aimoit Trueworth, & qui ne lui opposoit des concurrens que pour déguiser sa foiblesse à son vainqueur, & pour jouir du privilège des coquettes,

ou tout au moins de l'aſcendant des beautés qui ont plus d'un choix à faire, Betſy, dis-je, pour contrebalancer les prétentions de Staple, ne répondit un jour à ces inſtances que par la froideur la plus évidente, à laquelle elle mit en oppoſition une prévenance marquée pour Trueworth. Staple, né ſpirituel, violent & ſenſible, eût deviné ſon rival, quand même on eût mis plus de ſoin à le cacher. A plus forte raiſon fut-il à qui s'adreſſer, quand il vit ſes vœux ouvertement rejettés. Il écrivit à Trueworth en ces termes :

« Il eſt inutile, Monſieur, de nous » diſſimuler que nos deſirs tendent à la » poſſeſſion du même objet ; il faut que » les armes décident notre ſort. Je vous » attendrai demain dans le Parc, entre » ſept & huit heures du matin. Comme » cette affaire n'intéreſſe que nous, il » ſeroit injuſte d'y engager nos amis : » ainſi, je m'y rendrai ſeul, & vous » prie d'y venir de même. »

GREGOIRE STAPLE.

Trueworth étoit chez lui lorſqu'on lui apporta ce billet, auquel il répondit ſur le champ ce qui ſuit ;

« Quoiqu'il me parût plus juſte de » laiſſer la déciſion de notre ſort à la per- » ſonne que nous aimons, à laquelle il » appartiendra toujours d'en décider, je » ne puis, ſans manquer à ce que je me » dois, refuſer votre propoſition. »

WILLIAM TRUEWORTH.

Le lendemain les deux rivaux arrivèrent en même-tems ſur le champ de bataille. Staple, plus animé que Trueworth, lui dit: allons, Monſieur; l'Amour eſt le mot, & Betſy le prix de la victoire.

Il mit l'épée à la main; Trueworth en fit autant, & répondit: vous pouvez vaincre, Monſieur; mais la mort ſeule peut me faire renoncer à Miſſ Tatleſſ. Meurs donc, s'écria Staple, en courant à lui. Ce fut avec plus d'emportement que d'adreſſe. Il rencontra le fer de ſon ennemi, & ſe bleſſa lui-même. Le tranquille Trueworth l'avoit froidement attendu: également attentif à éviter ſa fureur, & à ne l'en pas rendre la victime, il deſiroit vaincre; mais il n'en vouloit point à la vie de ſon ennemi; & profitant d'un moment où Staple ſe précipitoit de nouveau ſur lui, il le ſaiſit, le fit

tombet, & le désarma. La victoire est à toi, s'écria Staple furieux, prends donc aussi ma vie, elle m'est odieuse. Il me seroit encore plus odieux, répondit Trueworth, de profiter d'un avantage que le hasard me donne. Levez-vous; reprenez votre épée, & finissons en gens d'honneur. Je ne mériterois pas ce titre, dit le malheureux Staple, en la reprenant, si pour toute autre cause j'en faisois usage contre celui dont la générosité me la rend. Mais qu'est-ce que la vie, qu'est-ce même que l'honneur, sans l'espérance de posséder Betsy? J'accepte donc l'offre qui m'est faite. C'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. Ils recommencèrent avec plus de fureur; & toute l'adresse de Trueworth ne le garantit point d'être blessé. Animé à son tour, & ne ménageant plus rien, il perça le bras de Staple, & le mit hors de combat. Alors, baissant la pointe de son épée, il fut à lui. Je suis fâché, lui dit-il, de votre malheur. Recevez, je vous prie, mes soins en attendant des secours plus efficaces. Et sans attendre sa réponse, il banda le mieux qu'il put, avec son mouchoir, le bras de son adversaire, & le conduisit

chez un habile Chirurgien, qui, après avoir examiné la bleſſure, ne la trouva pas dangereuſe.

Trueworth uniquement occupé de celle de ſon rival, avoit oublié la ſienne, lorſque le Chirurgien voyant du ſang ſur ſon habit : vous êtes auſſi bleſſé, Monſieur, lui dit-il. Je le ſais, répondit Trueworth ; mais ce n'eſt rien ; & quoiqu'il perdit beaucoup de ſang, il ne voulut jamais permettre que le Chirurgien l'approchât, qu'il n'eût achevé de panſer Staple. Il eſt vrai que la bleſſure du vainqueur étoit légère, & ſans ſuites à craindre ; mais Staple n'en fut pas moins touché de cette nouvelle marque de la généroſité de Trueworth ; & tout étant fini, ces deux rivaux ſe ſéparèrent, après s'être embraſſés, ſinon avec amitié, du moins avec une eſtime réciproque. Ils ſe promirent, en ſe ſéparant, de tenir leur combat ſecret.

Le lendemain Staple reçut une lettre de Trueworth, comme Trueworth en reçut une de lui ; (& ce qu'on aura peine à croire) ces deux rivaux dans l'une & l'autre lettre, s'offroient réciproquement l'abandon de leur droit au cœur de l'ob-

jet aimé, de ce même objet pour lequel ils avoient voulu, la veille, sacrifier leur vie.

Chez Staple, ce sacrifice étoit générosité. Il avoit dû, deux fois, la vie au noble procédé de son concurrent. Pouvoit-il abuser encore de son bienfait, pour lui disputer un prix soumis par lui-même au sort du combat, & dont l'événement avoit déjà doublement décidé? La lettre de Staple annonçoit qu'il partoit pour la Hollande; & qu'en abandonnant toutes ses espérances, il se tenoit pour dédommagé, autant qu'un amant encore mal guéri le peut être, si son rival lui assuroit la continuation de son estime.

La lettre de Trueworth à Staple étoit dictée par des motifs bien différens, mais qui amenoient les mêmes conclusions. Des raisons, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit exposer, l'obligeoient de renoncer à la possession de Miss Tatlesf. Il abandonnoit pour jamais la poursuite de cette prétention à un heureux & estimable compétiteur. La lettre étoit terminée par une protestation de ne plus remettre le pied chez M. Goodman.

Si ces deux lettres n'étoient parvenues

à leur destination au même quart-d'heure, & si l'époque précise de leur réception n'eût empêché de croire que l'une pouvoit être une réponse ou repréfaille de l'autre, nos deux rivaux eussent pu se figurer qu'ils se jouoient mutuellement. Mais les motifs de la lettre de Staple n'étoient que ceux dont on a parlé : ceux de Trueworth étoient tels, que l'indignation même qui en étoit l'ame ne lui permettoit pas de les publier. Il est tems d'apprendre aux lecteurs ce qui l'avoit déterminé à une démarche qui semble moins susceptible d'être excusée en lui, qu'on sait être aimé, qu'en son rival, qu'on sait ne l'être point.

Miss Flora, qu'une jalousie toujours inquiette excitoit jour & nuit à troubler les triomphes de son émule, avoit remarqué que Miss Tatleff sortoit tous les matins seule, enveloppée dans son manteler; qu'elle entroit dans une rue étroite habitée par de petites gens. D'après ce régime habituel, elle ne tarda point à soupçonner la conduite de sa compagne. Elle eut la perfide curiosité de la faire suivre, & le désespoir humiliant d'être informée que Miss Tatleff ne sortoit ainsi

chaque matin, que pour une œuvre charitable & vertueuse. La blanchisseuse de M. Goodman étoit accouchée depuis peu, son mari l'avoit abandonnée dès les premiers mois de sa grossesse, & s'étoit engagé. Miss Betsy, toujours un peu inconsidérée même dans ses meilleures actions, avoit, sans consulter personne, tenu l'enfant avec le frère de cette pauvre femme; pour comble de bonne œuvre, elle avoit répondu des mois de nourriture, & continuoit de soulager les besoins journaliers de la mère.

Qu'il est affreux d'être forcée à admirer sa rivale, celle qu'on se proposoit d'avilir & d'humilier! Quel démenti pour l'amour-propre! & quelle leçon c'eût été pour toute autre que Miss Flora! Mais elle étoit travaillée d'une passion qui s'aigrit des contradictions, & qui s'accroît par les obstacles. Elle conçut le noir projet de faire servir la bonne action de Betsy à la perdre de réputation, & à lui enlever l'estime de Trueworth. Le jour même qu'il s'étoit battu avec Staple, il trouva en rentrant chez lui un commissionnaire qui attendoit à sa porte, & qui

après lui avoir remis la lettre ſuivante, diſparut ſans attendre de réponſe.

« L'amitié que j'ai eue, Monſieur, » pour un de vos parens, & l'eſtime par- » ticulière que je fais de vous, m'obli- » gent de vous informer d'un fait, dont » la connoiſſance, ſans doute, vous ſera » déſagréable. Mais avant d'aller plus » loin, je dois vous exhorter à rendre » graces au ciel qu'on veuille bien vous » éclairer.

« Je ſais que vous êtes à la veille » d'épouſer Miſſ Betſy Tatleſſ, jeune » demoiſelle, il eſt vrai, qui a de la naiſ- » ſance, de la beauté, de l'eſprit. Vous » ſeriez trop heureux, ſi l'honnêteté de » ſa conduite répondoit aux charmes de » ſa figure. Mais quel contraſte à cet » égard! vous avez pris pour innocence » ce qui n'eſt qu'artifice; un autre a joui » avant vous du bonheur dont on vous » flatte. Votre femme future a été mère, » avant de pouvoir l'avouer. Le fruit de » ſa honteuſe flamme vit encore; & » malgré ſes ſoins pour le cacher, j'ai » conſtaté que ſon enfant eſt nourri ſe- » crétement, rue de l'Orange, par une » pauvre femme, nommée Goodi Buche-

» man, qui demeure au cinquième
» étage, au-dessus du Café de la Licorne.
» Je vous donne tous ces renseignemens
» pour vous mettre à portée d'éclaircir
» vous-même le mystère que je vous ré-
» vèle à regret. La pauvre Betsy ! qu'elle
» est à plaindre d'avoir perdu son hon-
» neur, & de perdre encore l'espérance
» d'être à vous ! Cependant si, contre
» toute apparence, l'avis que je vous
» donne ne changeoit rien à vos idées,
» je souhaite du moins que sa conduite
» répare ses égaremens passés; mais per-
» sonne ne peut mieux juger de ce qui
» vous convient, que vous-même. Quoi
» qu'il en soit, croyez que cet avis vous
» vient de quelqu'un, qui, pour garder
» l'anonyme, ne vous en est pas moins
» sincèrement attaché.

Trueworth venoit de se battre pour Miss Betsy, & tout blessé qu'il étoit, il n'en étoit que plus animé à vérifier s'il avoit eu tort ou raison de le faire. Rien n'étoit plus facile que l'information dont il s'agissoit : se transporter rue de l'Orange, chez la nourrice de l'enfant, & connoître ses rapports avec Miss Betsy, étoit une démarche trop simple pour s'y refuser,

ou pour la remettre à un autre jour. Trueworth, le cœur tout palpitant, se transporte chez Goodi. Je vois dit-il, que je me suis trompé de maison ; je cherche dans cette rue une nourrice pour un enfant qui vient de naître, & je m'apperçois que vous êtes pourvue. — Si vous vous êtes mépris, mon beau Monsieur, dit la nourrice, il n'y a que demi-mal : je suis en état de vous en procurer une aussi bonne que moi, &.ce n'est pas peu dire. Voyez cet enfant, n'est-il pas bien nourri? — Sans doute, dit Trueworth ; mais est-il à vous ? — Hélas ! Monsieur, reprit Goodi, je serois bien en peine de vous nommer ses parens ; mais pour cela il n'est pas abandonné. Le croiriez-vous ? une Demoiselle de seize à dix-sept ans, lui tient lieu de mere, en prend soin, me paye bien grassement. — Je le crois ; mais voilà une charité bien extraordinaire dans une si jeune personne. Et comment se nomme cette brave Demoiselle ? — Attendez, Monsieur, elle se nomme . . . j'ai son nom par écrit . . . j'ai la plus mauvaise mémoire pour les noms : elle s'appelle Miss Betsy . . . ! !

ſuis, Miſſ Betſy Tatleſſ. Trueworth conſterné, ne répondit rien ; & la bonne femme continuant : c'eſt une perſonne bien douce, ajouta-t-elle, bien affable, & bien généreuſe. Je ne l'ai vue qu'une fois encore, mais elle me parla avec tant de bonté, de gracieuſeté, qu'elle me charma. Prenez bien ſoin de ma petite Betſy, me dit-elle, (car elle lui a donné ſon nom) ; je vous la laiſſerai juſqu'à ce qu'elle puiſſe aller à l'école. Je veux qu'elle ſçache lire & écrire, & alors je lui ferai apprendre à coëffer & à faire des robes.

Ici Trueworth pouſſa un profond ſoupir ; & craignant de ne pouvoir plus commander aux diverſes paſſions qui l'agitoient, il tira de ſa bourſe une guinée qu'il donna à Goody, partit comblé de bénédictions, & le déſeſpoir dans le cœur.

Le même déſeſpoir lui dicta la lettre ſuivante, qu'il envoya à Miſſ Betſy par la poſte de la ville.

» MADEMOISELLE,

» J'étois l'ami intime de Sir Tatleſſ, » & je fais gloire de l'être encore ; mais

» j'ai perdu l'eſpérance & la prétention de » lui être quelque choſe de plus. Mon rêve » a été beau, mais il a été court... Quel » réveil !... Adieu, Mademoiſelle, c'eſt » la derniere fois que vous entendrez par- » ler de

» TRUEWORTH. «

Après avoir ſatisfait à ce qu'il croyoit ſe devoir à lui-même, en s'impoſant ainſi ſon congé, Trueworth ſe mit au lit où il eſſaya vainement de prendre quelque repos. La nuit n'avoit point encore fait place au jour, qu'il ſe hâta d'expédier pluſieurs dépêches relatives à ſon prochain départ. Staple ne fut pas oublié & reçut celle-ci :

» Le point d'honneur, Monſieur, m'a » forcé à accepter le combat que vous me » propoſiez ; j'ai ſincérement regret que » votre defi n'ait pas été prévenu par l'a- » veu qu'il me reſte à vous faire ; c'eſt que » je ne prends plus aucun intérêt, ni ne for- » me plus aucune prétention au mariage » de Miſſ Betſy. Faites de cet avis, Mon- » ſieur, tel uſage que vous jugerez con- » venable ; & agréez les vœux que fait

» pour votre parfait rétabliſſement celui » qui a ceſſé d'être votre rival.

Comme la lettre que Trueworth reçut en même-tems de la part de Staple, contenoit pareillement un déſiſtement de toute prétention à la poſſeſſion de Miſſ Tatleſſ, ce mutuel abandon qu'ils ſe faiſoient, leur cauſa une mutuelle ſurpriſe, qui, au ſurplus, ne changea rien à leur réſolution. Ainſi la perfide & jalouſe Flora réuſſit à faire perdre à ſa rivale en beauté, deux amans à la fois, ce qui n'eſt pas un petit triomphe pour une envieuſe ; mais ce double exploit fut en pure perte pour elle-même ; & ſon odieuſe calomnie, trop ſecondée par des apparences trompeuſes, n'avoit réuſſi qu'à éloigner pour jamais Trueworth de la maiſon de M. Goodman, & qu'à lui faire prendre le parti farouche de changer de demeure & même de nom, tout le temps que ſes affaires le forceroient à reſter à Londres.

Betſy fut ſenſib'ement émue & affligée de la lettre de Trueworth. Elle ignoroit le tort que Flora, par un écrit anonyme, lui avoit fait dans ſon eſprit. Elle venoit de lui ſacrifier aſſez évidemment

toutes les prétentions de Staple ; & si quelqu'un pouvoit avoir à se plaindre d'elle, il lui sembloit que ce ne devoit pas être Trueworth. Enfin le dépit, ce dépit qui a sa source dans l'amour-propre humilié, prit, du moins pour quelque temps, le dessus dans l'ame de Betsy. Elle résolut de faire les efforts nécessaires pour perdre jusqu'à l'idée d'un amant qui lui paroissoit répondre si mal aux dispositions favorables qu'elle avoit trop laissé paroître pour lui.

Cependant le frere aîné de Betsy, ayant atteint sa majorité, vint à Londres. M. Goodman, à qui sa femme avoit fait appercevoir que la beauté de Betsy nuisoit à l'établissement de Flora, crut devoir saisir cette occasion de remettre Betsy dans les mains de son frère, à qui il rendit tous les comptes relatifs à la succession, comme fit aussi M. Ralph, alors revenu de son voyage.

Sir Tarleff, devenu par ce moyen le tuteur de sa sœur, la prit avec lui; il loua dans un des beaux quartiers de Londres un corps-de-logis assez considérable ; & écrivit à Leiceſter, à une vieille parente, pour qu'elle vînt au près de Betsy, à titre

de compagnie & de conſeil, juſqu'à ce qu'il eût trouvé à la marier. Ses vues pour elle, regardoient toujours ſon ami Trueworth, qu'il fit inutilement chercher dans toute la Ville. Il réuſſit ſeulement à apprendre qu'il s'étoit battu pour ſa ſœur; & que depuis ce tems il avoit diſparu. Tatleſſ eut à ce ſujet une explication ſérieuſe, & même d'humeur avec Betſy. Je parierois, lui dit-il, ma ſœur, qu'il y a ici de votre faute. J'ai encore pluſieurs lettres de Trueworth, qui reſpirent pour vous la paſſion la plus vive. La date de ces lettres eſt toute récente. Trueworth n'eſt pas ſeulement un homme aimable; c'eſt un homme ſolide & plein d'honneur. S'il a ceſſé de vous voir, c'eſt que vous lui en aurez donné ſujet. Je vous avoue, ma ſœur, que cette diſparition me cauſe une vraie peine; que je ſuis l'ami de Trueworth, & que ma plus douce ſatisfaction eût été de vous voir faire ſon alliance.

Betſy ne répondit à ces remontrances que par quelques pleurs qu'elle laiſſa échapper. Il lui en eût trop coûté d'avouer à ſon frère tout le foible qu'elle conſervoit pour Trueworth. Il lui paroiſſoit

auſſi trop humiliant pour elle de convenir que c'étoit Trueworth, qui le premier avoit rompu ſa chaîne, ſans en apporter d'ailleurs aucune raiſon.

Si le ſilence de Betſy ne ſatisfit pas Sir Tatleſſ, & lui parut être l'aveu tacite de quelque tort ſecret de ſa ſœur, ſes larmes le touchèrent ſenſiblement. N'y penſons plus, ajoûta-t-il en l'embraſſant, mon deſſein n'eſt ni d'affliger Betſy, ni de contraindre ſon cœur. Mais puiſque le parti que j'avois imaginé pour elle ne peut plus avoir lieu, je dois lui repréſenter au moins, qu'il ſeroit convenable qu'elle ſongeât à faire un autre choix. Je ne puis paſſer que quelques mois à Londres; & il me ſeroit bien doux de n'en point partir, ſans avoir vu ma chère ſœur heureuſement établie. C'eſt un avantage dont elle pourroit peut-être ſe flatter en épouſant Sir Gorwil, ou Sir Milſon; le premier, Chef préſomptif d'un grand nom; le ſecond, Seigneur Baronet, veuf, riche & ſans enfans. Tous deux m'ont demandé mon alliance; mais je les avois, peu s'en faut, éconduits; parce que (il faut l'avouer) je ſuppoſois à ma ſœur quelque prévention en

faveur de l'ami qui s'étoit préſenté à elle, muni de ma recommandation.

Betſy ne répondit encore rien; mais elle parvint à ſécher ſes pleurs; & ſon frère ayant inſiſté pour qu'elle lui permît de lui préſenter l'un des deux prétendants: mon choix, dit-elle alors, avoit aveuglément ſuivi le vôtre; mais le ſort s'eſt plû à nous contrarier; vous trouverez en tout tems le cœur de Betſy dans la même diſpoſition à votre égard. Sir Tatleſſ conclut de cette réponſe, qu'il ne couroit aucun riſque de faire connoître, le jour même, Sir Milſon à ſa ſœur. C'étoit des deux partis propoſés le plus avantageux du côté de la fortune; & Betſy ne connoiſſant ni l'un ni l'autre, le choix d'un bon frère devoit naturellement la faire pencher pour Milſon. Il le préſenta à ſa ſœur qui le reçut avec beaucoup de civilité; & Sire Tatleſſ augura de cette négociation le plus prompt ſuccès.

Revenons à Miſſ Flora, dont la jalouſie a pu s'éteindre, puiſqu'elle s'eſt permis pour la ſatisfaire un crime qui lui a réuſſi, mais dont la paſſion pour Trueworth, qu'elle a trompé ſans pouvoir l'attirer à elle, eſt encore dans toute ſon activité.

Non seulement Trueworth ne revient plus chez M. Goodman ; mais il est constant qu'il a changé de demeure, & très-probable qu'il a changé de nom, puisque plusieurs personnes l'ont rencontré à la bourse & en diverses maisons, & que personne ne sait plus son adresse. Flora la découvre enfin ; elle parvient à vérifier qu'il demeure chez une Marchande de Modes, au rez-de-chaussée, dans un arrière corps-de-logis ; & qu'il a pris le nom du Chevalier Linterfield. Flora étoit pour le moins incertaine d'être aimée ; mais elle étoit bien sûre d'avoir mis une barrière entre Trueworth & sa rivale. On étoit dans le Carnaval, tems qui prête fort aux Mascarades & aux aventures de déguisement. Flora résolut d'en tenter une. Elle écrivit à Trueworth en ces termes :

« Ce billet s'adresse au Chevalier Lin-
» terfield ; mais je n'ignore pas que son
» vrai nom est Trueworth. Un mérite ex-
» traordinaire doit produire des effets qui
» lui répondent. Vous avez fait, Monsieur,
» sans le savoir, la conquête d'un cœur
» que tout autre auroit également attaqué.
» Celle qui se hasarde à vous écrire, est
» une personne de votre sorte, la fille d'un

» Gentilhomme. Sa fortune peut être » miſe en comparaiſon avec la vôtre. Mais » pour ſe convenir réciproquement, il » faut avant tout ſe connoître. J'ai aſſez » bonne opinion de votre eſprit, pour » me flatter qu'en faiſant les premières » démarches, je ne m'expoſe point de » votre part à des jugemens injuſtes. S'il » y a en effet quelque indiſcrétion dans » ma conduite, la pureté de mon inten- » tion & la réputation de votre honnêteté » font mon excuſe & me raſſurent. Faites- » moi dire, par le porteur, ſi à la faveur » d'un déguiſement, je puis ce ſoir me » rendre chez vous, vers l'heure du ſpec- » tacle. Quelle que ſoit votre réponſe, » comptez que je vous conſerverai toute » la vie les ſentimens que vous m'avez » inſpirés ».

Cette aventure parut ſingulière à Trueworth; & quoiqu'une pareille lettre ſuſpendît ſon eſtime pour la perſonne qui l'invitoit, il n'en ſentit pas moins une curioſité involontaire de la connoître. Il répondit verbalement qu'il ſeroit flatté de la viſite. Dans le vuide où le jettoit le parti qu'il avoit pris de fuir Betſy, il lui étoit pardonnable de ne pas rejetter

une dissipation. Ce passe-tems le mena plus loin qu'il ne pensoit. La fille la plus timide, ne l'est guères sous le masque. Flora, sinon dans cette première entrevue, du moins dans les suivantes, oublia ce qu'elle se devoit à elle-même, & Trueworth ne s'en souvint pas assez pour elle. Il s'oublia à son tour, & se conduisit insensiblement avec l'héroïne de l'aventure, comme avec une aventurière. La faute étoit faite; & comme il s'agissoit de la réparer, le masque devenoit de trop : il tomba ; ciel ! quelle surprise pour Trueworth, quand il reconnoît Miss Flora ! Il reste interdit, immobile, sérieux, & tout pensif. Flora voyant l'effet que produit sa vue, s'abandonne aux larmes & au plus violent désespoir. Elle s'arrache les cheveux, se jette sur l'épée de Trueworth, & feint de vouloir se tuer. Qu'ai-je fait, s'écrie-t-elle ? j'ai donné mon amour à un ingrat. Trueworth a vu mes traits ; il ne m'aime plus ! Que vais-je devenir ? Ah ! c'est trop survivre à ma honte ! Sortons de la vie.

Trueworth la retient, s'attendrit, mêle ses larmes aux siennes; & cherche pour

la calmer des discours consolants. Il n'est qu'un mot qui serve : ce mot lui échappe; Trueworth promet d'épouser Flora.

M. Goodman & Lady Mellasin approuvent l'alliance proposée ; & tandis que tout s'y dispose, on convient que Trueworth, (vû la recherche qu'il avoit faite en premier lieu de Miss Betsy), observera jusqu'au moment de la célébration, l'*incognito* dans Londres.

D'autre part, Sir Milson continuoit de faire assiduement sa cour à Miss Betsy, qui souffroit ses soins, par complaisance pour son frere. Encouragé par la présence de son protecteur, Sir Milson demanda à Betsy la permission de la faire peindre en émail, ce que Betsy lui accorda ; & par la même occasion elle fit peindre Sire Tatless, qui n'y consentit qu'à condition qu'elle accepteroit en bracelet le portrait de Sir Milson. Tatless mit cette clause à sa complaisance, dans la vue d'avancer le mariage de Sire Milson avec sa sœur. Quand tous ces portraits furent achevés, le Peintre en fit faire par un de ses éléves un seul paquet qu'il envoya à Miss Betsy : l'élève, jeune homme fort dis-

trait, au lieu de composer ce paquet de trois portraits seulement, en joignit un quatrieme, sans s'en appercevoir. Ce quatrième portrait se trouva être celui de Trueworth, que l'Artiste venoit de peindre dans la même époque, à l'occasion de son prochain mariage.

Toute la passion de Betsy pour Trueworth, se ralluma à la vue de son portrait; elle le cacha soigneusement, & résolut de le garder, puisqu'un heureux hasard l'avoit mis en ses mains. Et quant au scrupule qu'elle ressentoit de priver le Peintre de son salaire, elle s'en affranchit par un envoi anonyme qu'elle lui fit faire de vingt guinées. Ce dédommagement, dont la source resta inconnue, consola l'Artiste de la peine qu'il eut de recommencer son ouvrage.

S'il y a des imprudences qui nous perdent, il s'en rencontre aussi dont l'issue nous est toute favorable. Il étoit dans la destinée de Betsy de devoir à ses étourderies toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de sa vie. On peut traiter d'inconséquence la soustraction qu'elle fit du portrait de Trueworth, amant fugitif, qu'elle ne devoit plus s'attendre à

voir rentrer dans ſes chaînes ; & ce fut cependant cette action inconſidérée qui fut pour elle la ſource d'une ſituation délicieuſe. Mais n'anticipons point ſur les événemens qui nous reſtent à décrire.

Si toutefois quelques moraliſtes étoient tentés de faire le procès à l'Ecrivain Anglois pour avoir rendu Betſy heureuſe en ſe livrant à ſon défaut familier, nous leur oppoſerions le ſoin qu'il a pris de l'en ſuppoſer corrigée pour toute ſa vie par l'exemple effrayant de l'infortune où tombe Miſſ Forward, qu'on ſe ſouvient avoir été la premiere & la meilleure amie de notre héroïne. Ce fut de ſa part que Betſy reçut un jour en préſence de ſon frere la lettre ſuivante :

De la priſon de Newgate.

» MADEMOISELLE,

» Apres les écarts honteux auxquels » mon imprudence m'a livrée, & que » je ne me flatte pas d'avoir pu déro» ber à votre connoiſſance, c'eſt ſans » doute à moi une témérité bien gran» de, d'oſer me rappeller que nous ayons été

» été amies. Mais la connoissance que j'ai
» de votre cœur sensible & généreux, di-
» minue à mes yeux une partie de mon
» indiscrétion. Abandonné par l'ingrat
» Sparkhisti, à qui j'avois tout sacrifié,
» j'ai moi-même exercé une odieuse in-
» gratitude envers le Juif Ismaël, de qui
» je tenois mon bien-être, & que j'ai
» indignement trompé. A son retour de
» Hollande, il a surpris une lettre que j'é-
» crivois à quelqu'un qu'il avoit quelque
» raison de soupçonner en rapport intime
» avec moi. Cette lettre m'a perdue dans
» son esprit : il m'a aussi-tôt retiré tous
» ses bienfaits ; j'ai insensiblement été
» réduite aux emprunts. Madame Fal-
» ding, cette honnête Parfumeuse à qui
» nul mensonge ne coûtoit pour m'obli-
» ger, m'a prêté à usure, sur un enga-
» gement bien en forme, une somme de
» trente guinées, qui se monte présen-
» tement à soixante. C'est cette dette qui
» cause ma détention. J'ai appris que
» Monsieur votre frere étoit à Londres,
» & j'ai espéré que vous voudriez bien
» l'engager à écrire à [illegible] parens qu'il
» connoît, pour essayer de me faire
» rentrer en grace auprès d'eux, ou tout

Décembre. 1780. C

» au moins d'obtenir d'eux ma délivrance.
» Oui, Mademoiselle, j'attends de votre
» bon cœur ce signalé service. Ainsi puissiez-
» vous bientôt, en la compagnie d'un
» époux digne de vous posséder, jouir
» d'une félicité dont n'est plus digne d'être
» témoin celle qui fut votre

JULLIETTE FORWARD.

Cette lettre toucha si sensiblement Miss Betsy, que son frere crut devoir la presser de lui en donner communication. Il n'en eut pas plutôt pris lecture, qu'il remit à sa sœur soixante guinées, en l'invitant à suivre les mouvemens de la bienfaisance, & en la chargeant d'informer Miss Forward qu'il alloit sur le champ écrire à ses parens pour les disposer à la recevoir avec indulgence. Betsy, enchantée, joignit au secours de son frere, un petit prêt particulier; porta elle-même le tout à la prison de Newgate, & fit partir devant elle Miss Forward pour la Province de Leicester.

La Prisonniere étoit déjà en route, & Miss Betsy achevoit de régler les comptes dans la salle du greffe, quand elle apperçut Trueworth qui, debout devant

elle, l'obſervoit en ſilence. Il avoit vu le ſecours généreux qu'elle avoit prêté à Miſſ Forward ; il avoit entendu les conſeils pleins d'honnêteté & de raiſon qu'elle avoit donnés à cette amie imprudente. Il l'avoit vu s'attendrir juſqu'aux larmes ſur ſa ſituation ; & il avoit été témoin de celles que ce ſpectacle avoit fait verſer à tous les aſſiſtants. Diſons tout, il y avoit mêlé les ſiennes, & jamais Miſſ Betſy ne lui avoit paru plus belle ni plus intéreſſante.

Betſy, toute occupée de la bonne œuvre qu'elle venoit de faire, n'avoit point juſques-là remarqué les perſonnes qui l'environnoient. Elle n'eut pas plutôt reconnu Trueworth qu'elle jetta un cri, & s'évanouit. Trueworth s'empreſſa à la ſecourir, mais auſſi-tôt qu'il la vit revenue à elle, il ſe déroba dans la foule & diſparut. Betſy ayant demandé ce qu'étoit devenu le Cavalier qui lui avoit marqué des ſoins ? On lui dit qu'il ne faiſoit que de ſortir, qu'on ignoroit ſon nom & ſa demeure, mais qu'il étoit facile de le retrouver tous les jours en cette ſalle, où il avoit coutume de ſe rendre régulièrement à la même heure, pour répandre

des secours sur quelques malheureux. Ce fut tout ce que Betsy parvint à découvrir : elle comprit que Trueworth avoit résolu de la fuir, & elle ne savoit à quoi attribuer cette fuite. Le dépit chez elle vint une seconde fois combattre la tendresse : elle s'arma de toute sa raison pour repousser une image chérie, qui malgré elle la suivoit par-tout.

De retour chez son frere, Miss Betsy y trouva sa Marchande de Modes, qui la tirant en particulier, lui dit qu'elle seule ignoroit sans doute la conquête qu'elle avoit faite d'un des grands seigneurs qui fussent dans les trois Royaumes ; qu'on le nommoit le Lord Frédéric Fincer ; que la tête lui tournoit depuis qu'il avoit vu Miss Betsy, & que si elle vouloit venir le lendemain à sa boutique, sous prétexte de faire quelque emplette, elle seroit à portée de juger par elle-même de ce haut personnage, & de l'effet que ses charmes avoient produit sur lui.

Betsy n'aimoit point Sir Milson, & auroit bien voulu ne point aimer Trueworth ; une nouvelle conquête des plus brillantes paroissoit se présenter : Betsy n'eut pas la force de la rejetter, & pro-

mit à Madame Modely (c'eſt le nom de la Marchande) de ſe rendre le lendemain chez elle. Si notre étourdie ne manqua point de s'y trouver, on conçoit que le Lord Frédéric y manqua encore moins.

Le prétendu Lord fit mille extravagances en préſence de Miſſ Tatleſſ. Laiſſez-moi l'approcher, s'écria-t-il, cette merveille des belles ; laiſſez-moi la contempler, celle qui d'un coup d'œil m'a ravi ma liberté ; celle dont la poſſeſſion eſt devenue l'élément de mon bonheur, celle.... Il alloit continuer, quand Betſy auſſi peu ſatisfaite de ſes démonſtrations que de ſon ſtyle, ſe retira précipitamment, en diſant à l'oreille de Madame Modely : votre protégé n'eſt qu'un fou, qu'il faut promptement envoyer à Bedlam.

Betſy n'en fut pas quitte pour cette entrevue ; elle reçut de la part du Lord dans le cours de la journée, ſix lettres conſécutives, où le ſtyle énergumène du délire étoit l'organe d'une paſſion effrénée. Un ſilence abſolu & le plus froid mépris furent ſa réponſe. Le lendemain, nouvelle viſite de la Modely : hélas ! lui dit-elle, avec un trouble affecté : cette journée a produit un grand malheur : ve-

tre silence a désespéré le Lord : il vient en ma présence d'avaler du poison. Il est expirant dans mon arriere-boutique, & refuse de prendre aucun antidote, à moins que ce ne soit de votre main. Betsy, née compatissante, se laisse persuader par la trompeuse Modely, lui remet une boëte de thériaque, & monte avec elle en voiture. Elle est bien éloignée de croire que cette démarche va devenir pour elle la plus dangereuse de toutes ses étourderies : elle ignore qu'il y a un lâche complot tramé entre la Modely & le faux Lord; que Frédéric enfin n'est qu'un vil aventurier, qui dans la vue de se procurer Miss Betsy pour femme, a promis cent guinées à la Marchande de Modes, si par son moyen il peut parvenir à lier connoissance avec cette demoiselle, à lui faire agréer ses protestations, ou, faute de succès, à lui faire un outrage, que le mariage seul puisse réparer.

A peine Miss Betsy est-elle entrée dans l'arrière-boutique, que la porte se referme sur elle, & qu'elle se trouve seule, non avec un Lord mourant, mais avec un scélérat plein d'audace & de vigueur, qui entreprend de lui faire les dernières vio-

lences. Betsy effrayée, jette aussi tôt les cris du désespoir. Sa voix est entendue, & reconnue par le locataire du rez-de-chaussée, dont le cabinet n'est séparé de l'arrière-boutique que par une foible cloison. Il l'a bien-tôt renversée dans l'ardeur de porter secours à Betsy. Il fond l'épée à la main sur le lâche Frédéric, qui se jette à genoux pour demander la vie. Betsy tourne les yeux sur son ange tutélaire, & reconnoît Trueworth. Frédéric profite de leur mutuelle surprise, pour se dérober par une prompte fuite au châtiment que mérite sa profane témérité. Modely le suit de près; elle n'ose soutenir ni les reproches de Betsy, ni le courroux de son défenseur.

Miss Fatleff revenue de sa terreur, mais non de son trouble, lève une seconde fois la vue sur Trueworth. Quoi? c'est vous, lui dit-elle, avec une voix touchante; c'est vous qui venez secourir celle .... que vous aviez abandonnée! Depuis quand dans Londres? Y seriez-vous toujours resté? Que vous a fait Betsy pour la fuir? Quel est son crime? Mettez fin à un silence qui me tue. Ah! parlez, Trueworth; & n'allez point en ce mo-

ment la cruauté aux ſervices, & l'ingratitude au bienfait.

Trueworth regarde Betſy, ſoupire & verſe des larmes : c'eſt ſa ſeule réponſe. Miſſ Tatleſſ confuſe, déſeſpérée d'en avoir trop dit, eſſuye ſes ſiennes, & prie Trueworth de lui donner la main juſqu'à la voiture qui l'a amenée. Trueworth obéit, ſans proférer une parole. Les deux amans ſe ſéparent, toujours moins ſatisfaits, & toujours plus épris l'un de l'autre.

Nous ne nous arrêterons point aux informations faites enſuite par Trueworth ſur l'outrage dont a à ſe plaindre Miſſ Tatleſſ ; ni à ce que devient le vil aventurier Frédéric, ni aux mauvaiſes juſtifications alléguées par Madame Modely. Ces objets ſont devenus étrangers à l'intérêt que le lecteur peut porter à la deſtinée du héros & de la héroïne de cette hiſtoire ; & nous paſſons directement aux faits qui déſormais les regardent & les intéreſſent perſonnellement.

Sire Tatleſſ ne ceſſoit de preſſer ſa ſœur de terminer avec Sir Milſon ; & Miſſ Flora employoit tout ce qu'elle avoit d'artifices à précipiter ſon union avec Trueworth ; mais malgré toutes les rai-

ſons, toutes les apparences de rupture, Trueworth & Betſy étoient attirés l'un vers l'autre par un charme plus fort que les obſtacles ſans nombre qui ſembloient les ſéparer. Trueworth, pour temporiſer avec Flora, prétexta des affaires; Miſſ Tatleſſ, pour éluder les inſtances de Milſon & de ſon frère, ſe plaignit d'un dérangement de ſanté. L'un & l'autre, ſans ſe correſpondre, alléguèrent la néceſſité de s'éloigner de Londres à une certaine diſtance; & cette diſtance déterminée par une ſecrette ſympathie, vint par une ſorte de prodige ſe réunir au même point. Ces prodiges ne ſont pas rares en amour.

Comme Trueworth alloit monter en voiture pour ſe rendre à la campagne, il voit arriver un ſoldat de ſon Régiment.

« Mon Colonel je viens vous demander mon congé. — Ton congé !... jeune, grand, bien fait, vigoureux, en état de ſervir ! — Mon Colonel, c'eſt que je ſuis devenu riche. Un vieil oncle que j'avois & qui vient de mourir, m'a laiſſé tout ſon bien. Au lieu de moi qui préſentement ſervirois mal, voici trois hommes de bonne volonté, que j'ai ac-

quis au Régiment, & qui y feront des merveilles. — A la bonne heure. Mais préſentement, que vas-tu faire ? Devenir fainéant ? Te marier ?.... — Me marier, mon Colonel ! Je le ſuis depuis plus d'un an. Ma femme eſt Blanchiſſeuſe ; & je dois avoir, quelque part, une petite fille, dont une brave & noble demoiſelle, nommée Miſſ Betſy, a bien voulu prendre ſoin en mon abſence. Elle l'a fait nourrir à ſes frais... Mais qu'eſt-ce, mon Colonel ? Vous chancelez ! Seriez vous malade ? — Non, mon ami, ce n'eſt rien.... Je crois connoître la petite fille dont tu me parles. Elle eſt nourrie, rue de l'Orange : au-deſſus du Café de la Licorne, par une nommée Goody Buchman. — Juſtement ; c'eſt le nom de la nourrice, tel que me l'a mandé ma femme. Par le cheval de St. George, mon Colonel, vous en ſavez plus long que moi ſur ma petite famille. Mais pour en revenir à mes trois hommes..... — Je les prends, & t'accorde ton congé..... Quelle vérité je découvre ! O trait de lumière, qui me rend la vie ! — Je vais, mon Colonel, les faire boire à votre ſanté. — J'en dois faire les frais, & je

veux, en outre, te rembourser l'argent que t'ont pu coûter ces trois hommes. Tiens ; moi, je donne sans compter ; es-tu content? — Oh ! le brave Colonel ! — Réjouissez vous bien, mes enfans, dit Trueworth. Il étoit tems qu'ils me laissassent seuls. Ah ! je respire enfin ; Betsy est innocente. Mais si elle l'est, j'ai donc un monstre à immoler, l'auteur de l'écrit anonyme, qui m'a exposé à faire le jugement le plus téméraire & le plus injuste !

Tandis que Trueworth, sur les pas de la porte, & au moment de monter en voiture, raisonne ainsi, il fixe un commissionnaire qui passe devant lui dans la rue, & qui en le voyant, affecte de se détourner, comme pour se dérober à sa vue. Il le reconnoît à l'instant pour le messager coupable. Il court sur lui, en lui mettant l'épée sur la gorge. — Arrête, malheureux ; & si tu veux vivre, confesse tout-à-l'heure qui est l'auteur de l'écrit que tu m'as rendu sans attendre de réponse. — Monsieur, ne me tuez pas, c'est Miss Flora qui m'avoit chargé du message. — Il suffit. Va-t-en, misérable ; & ne te remontre jamais à mes yeux.

On suppose de reste que le commissionnaire profita, sans perdre de tems, de la permission de s'échapper. A l'égard de Trueworth, il monta en voiture, plein d'amour pour Betsy, & d'indignation contre Flora.

Vit-on jamais, disoit-il en lui-même, un procédé plus atroce, une noirceur plus combinée, une calomnie d'un effet plus détestablement infaillible ? Flora ! Flora ! fille perfide, furie sortie de l'enfer pour répandre un souffle empoisonné, une vapeur infidèle, un nuage trompeur sur la vertu !... Chère Betsy, que vous êtes vengée par la honte de ma mépriſe, & par l'excès de mes remords !

A peine arrivé à la maison de campagne qu'il a louée, Trueworth demande précipitamment une plume, de l'encre, du papier. Son premier vœu, son premier soin, son premier besoin est d'écrire ; deux lettres, en peu d'instans, partent pour Londres. L'une est l'expression de la fureur & de la haine ; l'autre est l'interprète d'un repentir timide, & des plus tendres sentimens.

La lettre écrite à Flora parvient à son adresse ; il n'en est pas de même de celle

écrite à Miſſ Betſy, qui venoit de quitter Londres. Ce ne fut que le lendemain matin qu'un Courier dépêché par Sire Tatleſſ vint la lui remettre à la campagne qu'elle avoit choiſie pour y faire quelque séjour, & qui ſe trouva être la même que celle où s'étoit retiré Trueworth. Cette maiſon appartenoit à Mad. Marcland, veuve d'un Négociant de Londres. Elle étoit compoſée de trois pavillons, ou corps de logis iſolés, ayant chacun un petit jardin particulier, terminé par une eſpèce de petit parc commun. Madame Marcland s'étoit réſervé le pavillon du milieu, & avoit loué les deux autres, l'un à Trueworth & l'autre à Miſſ Tatleſſ. Nos deux amans ne ſoupçonnoient guères qu'ils fuſſent devenus ſi voiſins.

L'aurore fut à peine levée, que Trueworth qui avoit paſſé une nuit très-agitée, deſcendit dans ſon jardin pour y prendre le frais; bientôt ſa rêverie & l'attrait d'un bois ſpacieux & ſolitaire, le firent paſſer dans le parc, qu'il parcourut dans ſon entier.

Même inſomnie, même agitation, même rêverie, même attrait pour la ſolitude, firent rechercher à Betſy, dès le lever du ſoleil, la promenade du bois.

Sous un berceau de charmille & de chevrefeuille, s'offre à ſes yeux un lit de gazon émaillé de quelques fleurs champêtres. C'eſt-là qu'elle fixe ſes pas errants. Nonchalamment couchée ſur un tendre duvet de verdure, le ramage des oiſeaux, tous occupés des ſoins de leur amour, réveille dans ſon ame le ſouvenir douloureux d'un ingrat. Elle ſe rappelle qu'elle poſſede au moins ſon portrait; elle le tire de la boëte qui le renferme, pour en faire jouir ſes yeux. Ses regards avides ſe plongent ſur ces traits adorés; mais ſi ſa vue eſt ſatisfaite, ſon cœur eſt déchiré. *Le voilà donc, dit-elle, celui qu'une autre m'enleve, celui qu'une autre va poſſéder! Deſtiné pour mon bonheur, il fera celui de ma rivale!* .... Comme elle prononce ces mots, quel étonnement eſt le ſien! ce n'eſt plus ſeulement l'image de Trueworth, c'eſt Trueworth lui-même qui vient frapper ſes regards. Elle cache précipitamment le portrait, & fait à l'original quelques plaintes ſur la ſurpriſe que ſon abord inattendu vient de lui cauſer. Celle qu'éprouve Trueworth de ſon côté, lui ſert d'excuſe. On s'explique de part & d'autre,

& l'on parvient à ſçavoir qu'on demeure enſemble, & que le haſard a tout fait. Cet éclairciſſement eſt interrompu par l'arrivée d'un Courier de Sir Tatleſſ, qui vient apporter à Miſſ Betſy les dépêches de la veille. Le Meſſager eſt congédié, & voilà une ſeconde fois Trueworth & Betſy ſeuls enſemble. Miſſ Tatleſſ demande la permiſſion d'ouvrir la lettre qu'elle a reçue. Trueworth au premier coup d'œil reconnoît ſon cachet & ſon écriture : il prie Betſy de lire, & pendant cette lecture, il ſe jette à ſes genoux, les yeux fixés ſur elle. Les noirceurs que découvre Miſſ Tatleſſ, la font frémir : chaque mot la remplit d'horreur. Mais quelle douce conſolation ! Trueworth eſt déſabuſé : il rend toute ſon eſtime à l'objet qui l'a toujours eu toute ſa tendreſſe : il voue à Flora une haine éternelle, & à Betſy un éternel amour.

Miſſ Tatleſſ, qui a ceſſé de lire, apperçoit à ſes pieds ſon timide amant : elle prononce ſon pardon, & lui tend une main dont il s'empare avec tranſport ; mais il s'obſtine à reſter dans la même poſture. » C'eſt celle, dit-il, & c'eſt celle d'un ſuppliant, lui » qui me convient.

» Puis-je être heureux ſans le ſacrifice du » portrait que vous teniez, & qui fixoit » toute votre attention, quand mon abord » vous a réduite à le dérober à ma vue?

Betſy ſourit de l'erreur. Non, non, lui dit-elle, n'eſpérez pas de me faire conſentir à un tel ſacrifice : il en coûteroit trop à mon cœur : vous êtes trop exigeant; & pour vous en punir, (en regardant le portrait,) je vous en permets la contemplation.

Trueworth ſe reconnoît; il eſt lui-même celui qui a cauſé ſes alarmes. Tranſporté de ſurpriſe, de joie & d'amour, il ſe précipite de nouveau ſur la main de Betſy, main qu'il couvre long-tems de baiſers, & dont elle lui redemande enfin l'uſage, pour écrire à ſon frere, dont le conſentement eſt néceſſaire à leur établiſſement.

Sir Tatleſſ, enchanté de trouver un beau-frere dans ſon meilleur ami, ſe tranſporta promptement à la campagne de ſa ſœur, après avoir écrit à Sir Milſon une lettre d'excuſe & de congé. Le mariage de Trueworth & de Betſy fit bientôt la nouvelle de Londres; & le bonheur de leur union fut le déſeſpoir & la punition de l'envieuſe & perfide Flora.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

CHRONIQUE DE PEPIN,

Second fils du grand Empereur Charlemagne; & de Gisele, fille de Didier, Roi de Lombardie.

Paris 1522, — *sans nom d'Imprimeur* (1).

CE Roman est dédié par le sieur Loret à Charles de Bourbon, Connétable de France. Ce

(1) Un Anonyme nous adressa il y a quelques mois un extrait fort étendu de cette Chronique. Nous possédions depuis quelque tems celui que nous donnons aujourd'hui, qui n'a ni la longueur, ni le caractère de celui que nous n'avons pu employer. Si nous avions su le nom & la demeure de l'Anonyme, nous lui

Loret dit dans la Préface qu'il l'a traduit d'un vieux manuscrit en langue Romaine, conservé dans la Bibliothèque de l'Abbaye d'Auchin, & qu'il est attribué à l'Archevêque Turpin. On verra à la fin de cet extrait ce qu'il en faut croire.

L'Empire de Charlemagne étoit le plus vaste & le mieux affermi. Ce Prince possédoit les plus grandes qualités, & les plus grands hommes. Avec de tels avantages, on pourroit conquérir & gouverner l'univers. Alcuin étoit le premier Savant de l'Europe; Eginhard, le meilleur Historien; Roland, le plus grand guerrier; Renaud ne le cédoit qu'à ce dernier; Olivier, Ogier, Astolphe étoient des héros du premier ordre. Deux Sages, Naimes, Duc de Bavière, & Salomon

guripus fait nos remercîmens & nos excuses: nous le prions de les recevoir ici. Nous l'engageons en même-tems à faire retirer son manuscrit.

de Bretagne) étoient les lumières de son conseil. Maugis même employoit souvent en sa faveur le grand art de la magie. De pareils secours annoncent une grande destinée ; le cœur & l'esprit dans Charlemagne l'annonçoient encore mieux.

Son bonheur domestique paroissoit un peu moins assuré. Ses trois fils, Charles, Pepin & Louis, justifioient leur naissance par leur courage ; mais il falloit alors la soif brûlante de la gloire, & l'ivresse brillante de l'amour pour caractériser des héros ; & Pepin, le second de ses fils, qu'il aimoit plus que les deux autres, paroissoit privé sans retour du desir de s'illustrer, & du bonheur de s'attendrir. Le malheur du fils ne pouvoit qu'affecter vivement le père. Il est des défauts dont la vive impression peut s'adoucir chaque jour par le conseil ou par le réproche ; mais que dire à un insensible ! Comment se résoudre à le tourmenter, quand on est juste ! Charlemagne n'étoit cependant pas sans espérance. Le Duc Naimes joignoit l'éloquence la plus douce à l'amitié la plus vive. Il pouvoit ouvrir l'ame de

Pepin aux rayons de la vérité, car c'eſt une vérité bien prouvée, qu'il faut ſentir ou les traits de l'amour, ou l'aiguillon de la gloire, pour s'élancer avec éclat & avec ſuccès hors du cercle commun de la vie. Naimes, qui n'étoit point ce ſage odieux qui éteint l'ame dans les glaces de la raiſon; Naimes, qui ſavoit tout par expérience, & qui conſéquemment étoit ſenſible, pouvoit prouver par la raiſon même, le beſoin d'aimer : malheureuſement il mourut trop tôt pour Charles qui l'aimoit, & pour Pepin à qui il étoit néceſſaire.

Pénétré de cette perte, l'Empereur, pour ſe diſtraire, voulut faire un voyage à Aix la-Chapelle. Les courtiſans, toujours inventifs, puisèrent dans le ſein de l'art, ſuivant leur coutume, des ſujets de diſſipation, le Monarque n'en trouvoit que dans la nature. L'image de ſon fils indifférent, le ſoin d'offrir à ſes yeux des beautés touchantes, les pièges qu'il inſpiroit lui-même aux objets prépoſés pour le ſéduire, occupoient ſans ceſſe ſon eſprit. Ces ſoins, plus reſpectables qu'on ne croira peut-être, reſtoient ſans ré-

compenſe : Pepin livré à l'ardeur de la chaſſe, dédaignoit le regard de la beauté.

Il s'égara un jour dans la vaſte forêt des Ardennes ; il étoit ſeul, & armé ſimplement comme un chaſſeur. En paſſant par un ſentier étroit, il vit venir à lui un Chevalier armé de toutes pièces, & portant à ſon col un portrait attaché à une chaîne d'or. Ce Chevalier étoit le fameux Raoul. Le déſeſpoir troubloit ſa raiſon. Il parle bruſquement au Prince, & ſe nomme Le Prince cache ſon nom, & préſente ſes armes. Le combat eſt vif ; l'iſſue en eſt prompte. Raoul eſt bleſſé mortellement ; il parle avant d'expirer. Je ne regrette pas la vie, dit-il, j'aimois ſans eſpérance ; je portois dans mon cœur un trait plus cruel que celui qui termine mes jours. Quoi ! répondit Pepin, un brave homme peut mourir avec tant de foibleſſe ! Vous n'êtes pas furieux d'être encore dominé par un penchant ſi peu honorable ! — Il me coûte le jour, dit Raoul, mais il honora ma vie : admirez les charmes que j'idolâtre encore ; quel objet ! les rigueurs n'ont pu l'enlaidir.

Pepin jetta les yeux ſur le portrait,

Elle eſt belle, dit-il; mais on ne meurt pas pour une cruelle, car c'eſt le dépit de ſa rigueur qui vous a conduit à m'inſulter! Comment avez-vous obtenu ſon portrait, ſi vous n'avez pu obtenir ſon cœur! Je l'ai ſurpris; il me conſoloit dans ma fuite; j'en eſpérois davantage. Il y a dans cette immenſe forêt deux fontaines, dont l'une fait haïr & l'autre fait aimer. Je venois boire à la première. Je me flattois que l'éclat de ces charmes qui firent mon malheur, ajoûteroit à l'effet des eaux; qu'en les conſidérant, j'irriterois mon ame diſpoſée à les haïr. Vous me ſauvez un crime en trompant mes lâches deſirs: jouiſſez de ma mort dont je vous remercie.

Pepin plaignant ſa deſtinée, & lui voyant fermer les yeux, regarda long-tems le portrait, pour ſe diſpoſer à haïr l'objet qu'il repréſentoit. N'éprouvant point tout l'effet de ce deſir injuſte, il détacha la chaine, & s'écria: oui, l'on ne peut trop te haïr, beauté funeſte; je cours moi-même à la fontaine ſalutaire; j'y veux puiſer la vengeance & le mépris; ces ſentimens, les ſeuls que tu

mérites, me consoleront d'avoir donné la mort à un infortuné.

A ces mots, il remonte à cheval, fait jouer l'éperon & s'enfonce dans la forêt : bientôt il entend le murmure d'une eau jaillissante. Il s'approche, & boit à longs traits : Dieux ! quelle métamorphose ! quelle ardeur soudaine ! quelle flamme dévorante fait bouillonner son sang ! c'étoit à la fontaine d'amour qu'il avoit bu. Il regarde le portrait, il fixe les yeux sur ces traits qu'il vouloit détester, sa bouche brûlante paye la dette de son cœur. Objet divin, charme de la nature, qu'allois-je faire ? quel crime, quel sacrilège ! je voulois te haïr ! Ah ! punis-moi, punis-moi d'un regard offensant, d'un désir criminel : épuise tous les traits de l'amour. Que dis-je, il a prévenu tes vœux ; te voir c'est te venger.

Il s'arrête, il impose silence à son cœur ; une profonde méditation succède aux mouvemens les plus impétueux. L'objet que représentoit le portrait étoit Giselle, fille de Didier, Roi de Lombardie. Il pourra l'obtenir de son pere ; mais elle n'a pu aimer Raoul ! elle porte dans les yeux l'indifférence & la fierté.

Ah ! Raoul, sans doute, ou ne sçut pas aimer, ou n'aima pas assez..... Un cœur brûlant craindroit de rencontrer un bonheur facile. Pepin se plaît à se représenter Gisele dans cet état qui ennoblit la beauté ; il se plaît sur-tout à penser que Raoul perdit ses soupirs auprès d'elle. Je verrai éclorre son cœur, s'écria-t-il, j'animerai ces charmes qui doivent tout embrâser : malheur à qui la verra quand je l'aurai vue ! mes yeux lui diront que seul dans l'univers je dois fixer les siens ; ma bouche parlera ce langage, que l'esprit ne peut imiter ; mes soins auront cet attrait que les rivaux mêmes sont obligés de redouter. Malheur, malheur à qui voudra l'aimer quand ma passion se sera déclarée. Toujours occupée de moi, elle dédaignera, elle détestera l'objet important qui voudra la distraire. O mon pere ! votre fils est changé, votre fils est vaincu, votre fils connoît le bonheur.

Il étoit encore aux bords de la fontaine : son murmure étoit doux, sa simplicité lui parut choquante. Quoi ! nul mortel n'a donc encore bu de ton eau salutaire ! l'homme ingrat auroit-il oublié de célébrer tes bienfaits ! ah, je saurai

te

te venger de son horrible ingratitude. J'assemblerai tous les arts, j'animerai le génie ; en respectant ta simplicité, je saurai te donner un caractère auguste ; les vers que je dicterai feront les loix de l'amour ; on croira que mille amans ont apporté les pensées de leur bonheur : un véritable amant pense tout ce que les autres peuvent penser. Tu n'étois que la source de la vie, tu seras le monument de l'amour.

Il jouissoit avec orgueil de la noblesse de cette idée, lorsqu'un bruit soudain de cors & de chevaux vint frapper son oreille. Bientôt il voit paroître Charlemagne, accompagné de ses Gardes : ce Prince venoit jouir du plaisir de la chasse : il ne se promettoit pas le plaisir inexprimable qui l'attendoit. Le corps de Raoul mort le frappe, c'est une victoire de son fils ; le murmure de la fontaine le touche, son insensible fils vient d'y puiser une ame nouvelle. A peine celui-ci a fait cet aveu qu'il embrasse les genoux de son pere pour lui demander la main de Gisele : il montre son portrait, il le couvre de baisers, l'inonde de ses larmes. Mon pere, mon pere, couronnez les vœux de

votre fils : écrivez à Didier ; qu'un courier vole en Lombardie.

La joie de Charlemagne étoit inexprimable ; ce grand homme voyoit déjà un héros dans son fils. Il regardoit Raoul, il écoutoit Pepin. Quel prodige ! quoi, ce n'est plus le cerf & le sanglier qui éprouvent l'atteinte de tes armes ! Quoi, tu connois l'amour ! tu n'as plus une ame insensible ?... Il l'embrassoit, l'interrogeoit, le reprenoit dans ses bras, regardoit les traits de Gisele pour s'assurer du miracle qui l'enchantoit. Pepin précipitoit le récit de ce qui s'étoit passé, baisoit ses mains, lui montroit Gisele, buvoit à longs traits de l'eau enchantée. Cette scène unique ne peut se rendre.

On revient à Aix-la-Chapelle : Charlemagne écrit à Didier, & Pepin assemble pour les préparatifs de son hymen, les plus célèbres Artistes autour de lui. Combien ces hommes immortels sont peu capables de servir un amant, à son gré ! Nos passions communes peuvent se contenter de leurs efforts, se glorifier de leurs idées ; l'amour les juge, & leur reproche leur impuissance.

Chaque jour qui s'écoula, en arron-

dant la réponſe de Didier, fut un ſiècle pour Pépin. Tous ſes diſcours ſe rapportoient à ſes ſentiments & à ſes eſpérances. Jamais l'amour n'avoit été mieux célébré. Les amans les plus tendres pouvoient lui envier le bonheur d'exprimer ſi bien ſes idées ; car une des peines de l'amour eſt de ne pouvoir jamais bien rendre ce qu'on ſent. On pouvoit auſſi s'étonner qu'un Prince qui n'avoit jamais ſçu un mot de galanterie, parlât ſi bien le langage de l'amour : il prouvoit par cette facilité combien l'amour eſt naturel.

Il retourna plus d'une fois dans la forêt des Ardennes. La mort des animaux ſauvages ne tentoit plus ſon ambition : il venoit y jouir d'une nouvelle vie ; des idées plus tendres le rendoient plus humain. Les yeux conſtamment attachés ſur les traits de la Princeſſe de Lombardie, il lui diſoit : je ſens trop le prix de la vie pour ne la pas reſpecter dans tous les êtres ; il faudroit vous avoir offenſée pour mériter d'armer mon bras. Né pour la gloire & pour les combats meurtriers, je ne verſerai jamais le ſang des autres ſans penſer que je

leur ravis une partie de leur amour ; je ne verrai jamais couler le mien ſans expier aux pieds de l'amour le devoir de mon rang.

Des penſées auſſi tendres adouciſſoient au Prince les tourments de l'attente. Plus le retour du Courier approchoit, plus ſon ame devenoit ſenſible, plus les traits de la Princeſſe s'embelliſſoient : encore un jour, diſoit-il, & ce portrait deviendra l'objet même que j'adore. Ce velin, ces couleurs ne ſeront plus une matiere inſenſible ; l'illuſion, du moins, aura tout le charme de la réalité : c'eſt dans cet état qu'un amant eſt heureux.

Le Courier arrive enfin ; quel tableau je vais tracer ! les élémens confondus, la nature en deuil, les criminels dévorés par les remords, l'homme en proie à tous les maux, peuvent ſe concevoir, & inſpirer un ſentiment d'horreur, ou des larmes de pitié, proportionnés au ſpectacle qu'ils préſentent. L'amant trahi dans ſes ſentimens, ou trompé dans ſes eſpérances, offre un genre de malheur, un genre de tourment, un déſordre, un renverſement, un déſeſpoir dont on n'a point d'idée ; c'eſt un abîme que l'œil

même de l'ame ne pourra jamais mesurer.

La réponse de Didier à Charlemagne renferme un refus, refus qui ne laisse point d'espoir, & ne permet point le courroux. Gisele, supérieure aux honneurs, & méprisant toutes les chaînes, veut vivre dans son indépendance. L'amour, à ses yeux, n'est qu'une foiblesse, l'hymen n'est qu'un esclavage : Pepin est refusé sans retour.

Comment lui apprendre cette nouvelle ! L'Empereur n'en est pas capable, & personne n'en est digne : il faudroit un être bien sensible, bien raisonnable, & bien éloquent pour mériter de parler au cœur d'un amant désespéré. L'Empereur se sacrifie enfin : Pepin écoute, & tombe évanoui aux pieds de son pere. On s'empresse de le secourir : deux heures suffisent à peine pour lui rendre l'usage de ses sens. La lumiere qu'il revoit, n'éclaire qu'un désert immense autour de lui : le cœur est sans mouvement, la pensée est évanouie ; l'homme entier est un marbre immobile. Heureusement, comme il est sans idée, il est sans défense contre les secours ; les liqueurs

ſpirituëuſes rétabliſſent la circulation du ſang : le cœur bat, l'eſprit penſe, l'ame ſouffre ; il eſt ſauvé.

Dans cet état, il contemple le ſort d'un être dépouillé de tout, en un moment. Il ſe voit ſans rapport, ſans liaiſon dans tout l'univers, étranger à toute la nature ; ſon père n'eſt plus qu'un homme, à ſes yeux ; les courtiſans, les peuples, les femmes, les honneurs, les beaux arts, n'auroient plus qu'un exiſtence importune pour lui, s'il n'étoit concentré dans ſa douleur : il ne verroit que les plaiſirs qu'ils goûtent, ou les plaiſirs qu'ils donnent, & ſa haine les en puniroit. Il eſt ſans fureur ; ſon état eſt l'immobilité : il regarde les traits de Giſele, & il n'a pas la force de pleurer : il veut être ſeul : il ſoupire avec beaucoup de peine : il ne dit pas un mot : il refuſe tout ce qu'on lui préſente : il paroît ne pas entendre ce qu'on lui dit.

Roland entre dans ſa chambre, le conſidère, s'aſſeoit auprès de lui, & lui parle en ces termes : » La plus grande douleur paroît celle dont on eſt accablé. Il eſt cependant de plus grands maux que les vôtres : j'ai plus ſouffert que vous ;

une infidèle blesse plus, outrage plus, choque plus qu'une insensible. — Pepin ne répond point. — Vous avez su mon malheur, mes fureurs, mon désespoir, mon égarement ! c'est un exemple utile que j'ai donné. Tout amant doit trembler en se livrant à sa peine. Combien je sens aujourd'hui qu'il est malheureux, qu'il est dangereux de s'oublier dans une passion ! — Pepin ne répond point. — Je respecte la nature dans ses tourments ; je ne viens point vous accabler encore en raisonnant froidement avec vous ; mais il est deux ivresses dans la vie, la gloire & l'amour : l'une peut succéder à l'autre, & le vuide est rempli. J'essayai, sans espoir, de reprendre les armes après la perte d'Angélique. La vérité nous éclaire tôt ou tard : la gloire est belle ; j'offensai d'abord ses charmes, je ne voulois plus les reconnoître ; ils me consolèrent enfin. — Pepin ne répond point. — Je puis parler de l'éclat de mon nom. Peut-être avez-vous quelquefois envié une renommée aussi brillante ! en tuant le brave Raoul vous avez pu penser à Roland ! si l'amour n'eût pas trahi mes vœux, je ne serois aujourd'hui qu'un

amant. Le plus grand malheur eſt un bien lorſqu'il nous remet à notre place. — Pepin ne répond point. Roland ſe lève, & ſe retire.

Le Prince paroît un moment réfléchir : il ſe lève à ſon tour, appelle, demande un cheval, deſcend un moment après, ſe met en ſelle, pique le courſier & prend le chemin de la forêt des Ardennes. Sans doute il va ſe rendre à la fontaine de l'amour ! On devine ſans peine les projets d'un amant : les idées qu'il apporte dans ce ſéjour, bien différentes de celles qui l'ont d'abord occupé, donnent à ſon eſprit une fécondité prodigieuſe. Il pourroit célébrer cette fontaine par mille penſées plus énergiques, s'il en avoit le deſſein ; il n'éprouveroit que l'embarras du choix ; mais ce ne ſeroient plus ces penſées douces, ces expreſſions du plaiſir qu'un ſentiment heureux inſpire. Il ne voit plus dans cette ſource de la vie qu'un poiſon qui coule rapidement dans les veines. Il ne voit plus dans l'amour que l'ennemi de la nature ; & il éprouve par l'abondance des choſes qui s'offrent à ſon imagination, que la peine eſt plus ingénieuſe que le plaiſir.

Arrivé près de la fontaine, ſes réflexions ſont interrompues par un bruit d'inſtruments champêtres : il écoute, & voit une troupe de bergers s'avancer : c'eſt une noce, la joie l'annonce : les careſſes naïves de deux amans la caractériſent. La joie, des careſſes, des amans heureux !... Pepin, pour la premiere fois, depuis deux jours, lie des idées, & éprouve un ſentiment déterminé. Le courroux, l'envie l'agitent, le tranſportent, il eſt prêt à fondre ſur la troupe : il fixe ſes regards ſur la mariée ; ſes fureurs ſe calment. Elle n'eſt que jolie, dit-il, dois je envier un plaiſir commun ! Ah ! Giſele, qui connoît vos traits divins, élève ſes vœux juſqu'au Ciel, & laiſſe l'amour tromper la terre par un bonheur facile. Le cœur des ſimples mortelles doit ſe donner aux premiers ſoupirs ; les rigueurs n'appartiennent qu'à vous. Vous jouiſſez de vos droits, vous dédaignez celui qui vous adore : ah ! je n'en chérirai pas moins ma chaîne, je n'en reſpecterai pas moins votre beauté.

Ces réflexions le conduiſent à l'attendriſſement : il s'arrête, croit ſur le gazon : il conſidere le portrait plus attentivement

que jamais. Cet air de fierté, dit-il, devoit me frapper : charme de la beauté, vous prévenez la réflexion ; elle n'éclaire plus que le repentir quand l'œil eſt ſéduit : ma deſtinée aujourd'hui eſt affreuſe ; mais j'admirerai l'objet de mes peines, je ne condamnerai que moi. Quand on eſt faite pour les Dieux, on n'humilie point les mortels qu'on refuſe. Ah ! Giſele, m'euſſiez-vous avili par vos refus, je vous adorerois toujours. Ai-je la liberté de changer ? Voudrois-je l'avoir & en faire uſage ? Eh ! que ſerois-je d'un cœur toujours rempli de votre idée !

Il tourne alors les yeux vers la fontaine, & s'abreuve à longs traits de l'eau divine. A peine il a bu, qu'une nouvelle ardeur fait bouillonner ſon ſang. La tête s'exalte ; il ne raiſonne plus que ſur ſon malheur. Un délire furieux l'emporte hors de lui-même. Jamais aimé ? s'écrie-t-il ; jamais conſolé par l'eſpérance ?... Deſtin horrible, je chercherai du moins à t'adoucir..... J'avois juré de reſpecter les jours des amans ; ils deviennent mes ennemis. Que la terre ſoit couverte de deuil, que l'amour n'ait plus de ſujets. — Il ſe lève, & tire ſon épée. — Oui,

je jure par ce fer d'immoler tous les cœurs sensibles; le plus sensible, l'amant le plus aimé, sera celui que je percerai plus volontiers; allons chercher des victimes, allons donner la mort à quiconque soupire.... Il se souvient alors des conseils de Roland. Sa fureur se convertit en cette noble ardeur qui fait les héros. Il remonte à cheval, & vient annoncer à Charlemagne le desir de s'illustrer par les aventures qui ont immortalisé les autres Paladins. L'Empereur enchanté de cette noble ivresse, le félicite & l'embrasse. Il exige cependant deux jours de délai; le Prince n'en accorde qu'un, & fait approuver son impatience. Il part le lendemain en simple Chevalier.

Non loin d'Aix-la-Chapelle, vivoit paisiblement un Enchanteur fameux, dont le nom retentissoit encore dans l'univers : Maugis étoit son nom. Monarque sans Empire, il avoit régné longtems sur les destinées par la science & par l'opinion. Philosophe profond, il avoit soumis la nature à l'art, & avoit fait, avec éclat, tant de mal par l'esprit, que des ignorans barbares, envieux de sa renommée, cherchoient à imiter ses

triomphes. Maugis désabusé de la gloire par les remords, goûtoit dans le Château d'Aigremont, le bonheur si rare & si doux de réparer ses crimes par des bienfaits. Il n'inventoit plus des secrets funestes. Sa première magie étoit l'humanité; elle animoit son éloquence. Il persuadoit le bien; il instruisoit le cœur; il régnoit par la morale.

Charlemagne qu'il avoit toujours aimé, le fit prier de se rendre auprès de lui. Il arriva bien-tôt : le Monarque lui confia les dispositions & le départ de son fils. Il désiroit que Maugis le suivît pour prévenir les écarts imprudens de la jeunesse, & le sauver des dangers où le courage est inutile. L'Enchanteur lui répondit : vous savez, ô Prince magnanime, que désabusé de tout j'en chéris plus la vérité; elle fait aujourd'hui mon caractère. Je vous servirois mal, si par mon art j'empêchois votre fils de faire des fautes. Vous lui auriez ravi la plus utile leçon. Laissez-le s'égarer dans le dédale des passions : qu'il connoisse le malheur qui les suit. Je m'offrirai à lui, lorsqu'il seroit inutile qu'il réfléchît sur lui-même. Je le sauverai toujours, je ne le préviendrai jamais :

l'homme arrêté dans ſes mouvemens, perd bien-tôt ſon caractère.

Charlemagne crut entendre la raiſon même : il remercia Maugis, & le laiſſa retourner à Aigremont.

Le jeune Prince en ſortant d'Aix-la-Chapelle, avoit pris la route d'Eſpagne, où il ſavoit que l'on rencontroit, pour l'ordinaire, les aventures les plus périlleuſes. Arrivé à Toulouſe, il entendit parler d'un géant Sarrazin qui étoit entré en Languedoc, défiant tous les Chrétiens au combat, & obligeant les vaincus à embraſſer la religion Muſulmane, ou à ſubir irrévocablement la mort. Ce géant étoit alors à Carcaſſonne. Pepin s'y rend & le défie lui-même, aux conditions qu'il impoſoit aux autres. Le géant le regarde & lui dit : retire-toi, jeune homme ; ton âge te ſauve ; tu mérites le mépris, & non la mort : tu as ſans doute des parens qui ſont en peine de toi ! Vas les trouver, & dis leur qu'ils te gardent auprès d'eux pour t'empêcher d'expoſer ta jeuneſſe téméraire. Pepin, piqué du propos, lève les yeux au ciel, baiſe le portrait de Giſele, & lui préſente la lance. Le géant le regardant avec plus de mé-

pris, lui dit : ſais-tu qui je ſuis ! Je le ſais, répond Pepin, c'eſt pourquoi je te défie. Le géant ſonne effroyablement de ſon cor, & appelle par ce bruit tous les habitans de Carcaſſonne qui arrivent tremblans, accoutumés par ſa cruauté à rédouter ſa préſence. Croiriez-vous, leur dit-il, que ce Mirmidon vient de me propoſer de me chrétienner, ou le combat à mort ? Il a raiſon, répond un vieillard, qui paroît à l'inſtant ſur la place; ton heure eſt arrivée, & voilà le bras qui doit te punir.

La prédiction fut juſtifiée, & le géant périt après un long combat. Pepin bleſſé fut emporté dans un lit, aux acclamations du peuple. Reſté ſeul, après qu'on eut mis le premier appareil à ſes bleſſures, le même vieillard reparut & lui parla en ces termes : jeune homme, ta gloire eſt à ſon comble, mais ne t'en laiſſe pas enivrer; reconnois le doigt de Dieu dans cette aventure. Tes moyens étoient inſuffiſans, à peine étois-tu armé ; cette négligence devoit te coûter la vie. Il faut être prudent & courageux. Commence donc à te fournir d'armes plus sûres. — Eh ! par quel moyen, demanda Pepin. — Le

voici, écoute-moi bien : les perfides Mayençois ont mis le comble à leurs crimes par la mort du valeureux & aimable Roger.... Roger eſt mort, s'écria Pepin, ah ! je vis pour le venger. Arrête, reprit le vieillard ; ce n'eſt pas à toi que cet honneur eſt réſervé. Bradamante & ſes vaillans frères, ſont déſignés par le ciel pour cette action trop juſte. Ce ſeroit d'ailleurs manquer à ton auguſte père, que d'attaquer des gens qu'il aime. Ils ont tué Roger, autant dans la vue de ſe venger, en ſa perſonne, de l'illuſtre maiſon de Clermont, que pour s'emparer des merveilleuſes armes d'Hector, de ſa fameuſe épée Balizarde & de ſon bon cheval. Mais leur perfidie n'a pas eu de ſuccès en cela ; car la ſage Meliſſe qui protégeoit Roger, n'ayant pu prévenir le crime de ſa mort, a voulu du moins leur en ravir le fruit. Elle a enlevé le corps du héros dès qu'il a eu fermé les yeux, avec les armes d'Hector, Balizarde & Frontin ; & les a tranſportés des bords du Pô, où le crime a été commis, dans ſon Château enchanté, en Catalogne. Elle ne s'eſt pas bornée à cela, elle a enlevé auſſi Anſelme &

Griffin, deux Mayençois ſubalternes qui ont été en cette occaſion les miniſtres de la haine de Ganelet, & les a tranſportés également dans ſon Château. Enſuite elle les a transformés en géans, & leur a commis la garde de ce précieux dépôt. L'enchantement eſt fait de telle ſorte, qu'il n'y a qu'un guerrier digne de ſuccéder à Roger qui puiſſe le détruire. Tout autre qui tenteroit l'aventure, périroit infailliblement ſous les coups des géans. Par-là Meliſſe aſſure ſa vengeance, car celui qui s'emparera des armes, tuera auparavant les géans; & elle punit la témérité de ceux qui avec quelque valeur, & beaucoup plus de vanité, ſe croiroient dignes de poſſéder un pareil tréſor. Vas donc venger Roger, & par la défaite des géans te couvrir d'une gloire immortelle. Oui, reprit Pepin, j'y cours : le ciel eſt juſte, il protégera mon bras. A ces mots le vieillard diſparut. On ſe doute bien que ce vieillard n'étoit autre que Maugis. Pepin n'étant reſté à Carcaſſonne que le tems néceſſaire pour la guériſon de ſes bleſſures, partit pour la Catalogne, déterminé à venger le héros qu'il regrettoit, ou à périr dans cette grande entrepriſe.

Les combats dont les livres de chevalerie ſont remplis, ne produiſant plus qu'un médiocre effet dans nos extraits, nous nous diſpenſerons de faire battre Pepin, & nous négligerons le héros en faveur de l'amant. Cet amant, toujours le plus tendre des mortels, uniquement occupé de l'objet qu'il adore, eſt conduit en Lombardie par la ſucceſſion des événemens. Après avoir bleſſé à mort les deux géans qui gardoient le Château de Meliſſe, il traverſe un grand veſtibule, & voit dans la cour ſous une eſpèce de dôme un ſpectacle qui lui perce le cœur. C'eſt le corps de Roger que l'art de Meliſſe a conſervé dans toute ſa fraîcheur. Il eſt préciſément dans le même état que lorſque les perfides Mayençois le ſurprirent, étendu ſur un lit de repos, les armes d'Hector auprès de ſon lit, Balizarde attachée au chevet de ce lit ; & ſans l'énorme plaie qui lui perce le cœur, & qui ſemble ſaigner encore, on croiroit qu'il n'a pas perdu le jour. Pepin s'approche avec reſpect, & mettant un genou en terre, grand héros, lui dit-il, j'ai été aſſez heureux pour vous venger ; puiſſent vos mânes être ſatisfaits. Je viens

vous demander la permiſſion de prendre ces armes que la mort des perfides Mayençois m'autoriſe à emporter. A ces mots, il prend reſpectueuſement la main de Roger, & la baiſe en la couvrant de ſes larmes.

Par un ſentiment qui caractériſe les vrais héros, de toutes les armes qui étoient à ſa diſpoſition, il ne voulut prendre que la ſeule épée. Avec trop d'avantages, dit-il, j'aurois à rougir de mes triomphes. Maugis qui l'examinoit ſous une forme inviſible, applaudit à cette magnanimité. Meliſſe l'obſervoit auſſi, elle avoit l'ame de ſon ſexe, toujours épris d'un trait de nobleſſe. Elle s'offrit à ſes yeux, la baguette à la main. Votre réſolution, lui dit-elle, vous gagne l'eſtime & la faveur d'une fée. Elle a l'orgueil d'entreprendre de vous ſoumettre à l'empire des bienfaits. Je vous donne le cheval de Roger. A ces mots, touchant Frontin du bout de ſa baguette, bon cheval, dit-elle à haute voix, tu étois le plus ſouple des chevaux, je t'accorde d'être encore léger comme Rabican, vîte, infatigable, fort, invulnérable, & doué d'entendement humain, comme Bayard. Alors elle diſparut avec

le corps de Roger, l'armure d'Hector, & le Château.

Si l'amour malheureux pouvoit permettre à la vanité de parler au cœur qu'il afflige, Pepin eût joui de sa gloire & de sa destinée. Mais les sources de la joie étoient empoisonnées pour lui : souvent un amant dans les pleurs est ramené par le succès de son courage aux illusions de l'espérance. Il se flatte qu'une belle action pourra être couronnée de myrte comme de laurier. Pepin aimoit trop bien & souffroit trop pour supposer que rien puisse suppléer à l'art de plaire : il voyoit trop de fierté dans les yeux de Gisele, & le droit d'être fiere trop établi par la supériorité de ses charmes, pour penser qu'aucune espèce de gloire pût éblouir une ame accoutumée aux grandes idées. Il suivit le projet qu'il avoit d'abord formé, ne regardant les combats que comme des distractions, & les triomphes que comme des titres très-inférieurs au droit de charmer tous les cœurs.

Il prit le chemin de Barcelone, monté sur frontin, qui, doué d'une intelligence magique, sembloit s'appésantir dans sa

marche, pour exprimer par ſon allure lourde, qu'il portoit le poids énorme des peines d'un amant. Ovide & Tibulle n'ont pas mieux prouvé, comme l'on voit, que l'amour peut changer l'ordre de la nature.

Arrivé dans Barcelone, Pepin apprit que les Sarrazins, furieux du mauvais ſuccès de l'expédition d'Agramont contre Charlemagne, faiſoient de grands préparatifs de guerre, & qu'on croyoit qu'ils porteroient leurs armes contre Rome, eſpérant détruire la religion avec cette capitale du monde Chrétien. Il prit ſur le champ ſon parti : un bâtiment partoit pour l'Italie ; il s'embarque, & vogue vers *Civita-vechia*. A peine eſt-il entré dans le golfe de Lyon, qu'une terrible tempête aſſaillit le foible navire. Celui-ci eſt briſé & englouti à une petite diſtance de *Seſtri-di-ponente*, ſur la côte de Gênes. Pepin ne perd pas la tête, il ſe ſaiſit d'un débri du vaiſſeau, & arrive avec ce ſecours à *Seſtri*. A peine eſt-il débarqué, qu'il ſent tout ſon malheur : ſa vie eſt ſauvée, à la vérité, mais ſes armes ſont au fond de la mer ; il ſe voit privé de frontin, & de l'immortelle ba-

lizarde. Les rigueurs de l'amour en ce moment purent être regardées comme des bienfaits. Comment se consoler de sa perte, s'il en avoit senti toute l'étendue. Son accablement naturel le sauva du plus juste désespoir. Il suit la riviere de Gênes s'informant par-tout si l'on n'a point vu un cheval dont il donne le signalement. Dans ce lieu sauvage on ne doit point connoître ce charme de la pitié qui fit quelquefois trouver du plaisir dans le malheur. Pepin est né pour adoucir la férocité : il est beau, sa voix est douce, sa taille est élégante, son air est noble, ses yeux peignent tout ce qu'une ame sent ; ces avantages seront toujours servis, toujours puissants. Une femme est sur le rivage de la mer, il l'aborde & l'interroge : elle n'a jamais vu un beau teint, une physionomie noble ; jamais le son d'une douce voix n'a frappé son oreille ; elle croit contempler une divinité, elle est troublée, elle ne peut répondre. Pepin lui parle encore en vain ; il doute s'il pourra en obtenir un mot. Enfin elle ouvre la bouche : elle a vu passer la veille un homme armé, montant un

cheval pareil à celui que Pepin désigne, il a suivi la route de Gênes.

Ces mots réveillent l'ame du Prince, ses affreuses douleurs sont un moment suspendues. Il part, il vole : le chemin le plus inégal qui soit dans l'univers ne présente aucun obstacle à la rapidité de ses pas. La hauteur des montagnes, la profondeur des vallons exercent sa légéreté sans refroidir son ardeur. Arrivé à Gênes, il apprend que le ravisseur qu'il cherche s'y est montré la veille au milieu de la ville sur son beau cheval, que c'est un Chevalier de la Maison de Mayence, nommé Pinabel, & qu'il a pris la route de Pavie.

Le destin semble avoir parlé ; Pavie est le lieu où règne la beauté qui règne encore mieux sur son cœur. Il ne devroit pas chercher à la voir ; il a combattu cette idée impérieuse ; il sent que s'il porte un seul regard sur elle, il peut mourir à ses pieds ; mais comment résister à ce plaisir dangereux en respirant l'air qu'elle parfume de son haleine ! Comment résister au destin qui l'entraîne vers l'objet qu'il doit fuir ! De tous les oracles, les plus impérieux sont ceux qui parlent

aux amans ; & de tous les amans, les plus dociles ſont ceux qui ont ſuivi avec effort les conſeils de la raiſon.

Pepin s'arme d'un bâton noueux, & part avec cette arme commune pour aller combattre un homme qui porte la meilleure épée de l'univers. Il arrive aux portes de Pavie, où Pinabel s'étant arrêté en différens endroits, ſemble avoir voulu lui donner le temps de le rejoindre. Il l'apperçoit & court à lui : ah ! traître, rends-moi mon épée, mon cheval, ou prépare-toi à mourir. Pinabel ſe tourne, & ne voyant qu'un homme à pied & ſans armes, croit que c'eſt une de ces gaietés qu'entraîne le plaiſir de la table : ſa ſécurité le perd. Pepin devenu plus furieux par ſon mépris, tombe ſur lui, & profite ſi bien de la ſurpriſe qu'il lui cauſe, qu'il lui arrache ſon épée. Il reſte une reſſource à Pinabel, c'eſt de paſſer ſur le corps du Prince ; mais Frontin reconnoît ſon maître. Nul cheval ne poſſède ſi bien l'art des courbettes ; il en fait un ſi heureux uſage, que Pinabel eſt bientôt renverſé : on ſe doute que le combat finit par la mort du Mayençois.

Eſt-il un homme aſſez infortuné pour

ne pas connoître le calme heureux qui ſuccède aux orages des paſſions, ou au ravage des élémens confondus. L'homme, trop foible pour pouvoir ſouffrir toujours, ſuccomberoit ſi le Ciel n'avoit fait au moins pour lui les erreurs de l'eſpérance. Pepin va trouver dans l'[illegible]nement qui ſuit, un plaiſir plus vrai & un prix plus doux des tourmens de ſon cœur.

Didier, attiré par la ſingularité du combat, avoit entraîné Giſele à ce ſpectacle. L'un & l'autre étoient devant Pepin. Quel moment pour lui! il n'eſt pas obligé de demander le nom de la Princeſſe: tout ce qu'il éprouve en la voyant lui garantit ſa préſence. Dieux! c'eſt-là l'objet qu'il vouloit fuir toute la vie! c'eſt là cette beauté cruelle qui dédaigne l'amour, les plus grands Princes, les plus tendres hommages. Pourquoi la nature fait-elle de pareils préſens à la terre? Pourquoi l'art les multiplie-t-il ſur le velin perfide? Pourquoi le poiſon de l'ame eſt-il caché dans le plaiſir des regards? Toutes ces réflexions ſont des éclairs; un moment les produit, un ſiecle ne pourroit les rendre utiles. Pepin ſent qu'il faut tomber aux genoux de l'objet qu'on aime

aime malgré soi. Mais aime-t-il Giſele malgré lui? L'homme charmé raiſonne-t-il aſſez pour ſe plaindre ſincérement de ſa foibleſſe : non, il n'a pas même l'orgueil de prétendre nous en impoſer à cet égard.

Giſele & Didier offrent un contraſte frappant dans leur caractere, & dans leur extérieur. La Princeſſe eſt fiere dans toute l'étendue du terme ; chaque objet n'obtient qu'un regard, chaque penſée eſt exprimée par un mot. Il faut deviner même ce qu'elle déſire : s'expliquer, ſelon elle, c'eſt la reſſource des êtres communs. L'indifférence & la hauteur ſont l'apanage du rang ſuprême ; ſe manifeſter par des ſignes, c'eſt déroger à la grandeur. L'objet à qui tout eſt dû doit être prévenu ſans ceſſe ; s'il montre des déſirs, il établit l'égalité. Une dégradation plus honteuſe ſuivroit l'admiration des talents ou des vertus : un coup-d'œil les récompenſe aſſez : plus de juſtice annonceroit un eſprit borné qui s'étonne, ou une ame foible qui ſe familiariſe. Dès-lors, la dignité même la mieux conſervée n'arrêteroit pas le téméraire eſpoir de la ſéduction. Tout être apprécié croiroit avoir des droits de

vant le pouvoir absolu. D'ailleurs, pourquoi descendre à des distinctions sensibles, quand on est au-dessus de tout ? Pourquoi risquer de s'avilir en se laissant charmer ?

Didier raisonnoit autrement que sa fille, & ne connoissoit pas mieux la raison. Affable & sensible, il éloignoit du trône le respect par ses maximes & par ses manieres. Il croyoit que le premier de tous les Rois, c'étoit le meilleur de tous les hommes : commun par l'esprit & par le cœur, il détestoit la représentation ; il étoit familier avec les êtres supérieurs, & s'ennuyoit avec les esprits timides. Il vouloit un discours franc, un maintien simple, une action naturelle : ce qui étoit beau lui échappoit ; ce qui étoit bon, comme plus à sa portée, lui plaisoit seul. Son goût étoit son seul suffrage ; il n'estimoit que par la convenance ; il ne pouvoit rien louer par l'esprit ; mais il récompensoit magnifiquement une bagatelle agréable, ou un mot qui le faisoit rire. Gai jusqu'à la bouffonnerie, il s'amusoit avec les Pages, & bâilloit avec les Courtisans ; de sorte que dans ce pays

unique, par une politique très profonde & très-pénible, les Courtisans étoient des Pages, & se surpassoient en espiéglerie & en dégradation. Ce qui suit va étonner plus que ce qui précède. Il faut apparemment que sur le trône, comme sous le chaume, tout homme ait un préjugé. Didier, malgré ce caractère qui le livre au mépris des hommes, vouloit dans les femmes une pureté de mœurs & une fierté de réflexion au-dessus de la nature même. La décence & l'honnêteté ne suffisoient pas à ses yeux ; il exigeoit que le dédain écartât le soupçon ; & l'on n'avoit pour lui le mérite d'être sage, que lorsque l'on étoit farouche. Suivant l'élévation du rang, il vouloit un extérieur plus froid & plus sévère.

J'ai dû peindre le pere & la fille avant que de les faire agir : en connoissant d'abord leur caractère, on jouira mieux du tableau que leur conduite va présenter.

L'action de Pepin annonçoit son courage, & l'intérêt de sa figure recommandoit sa personne. Didier le fait appeller, & l'interroge : qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? Que vous avoit fait ce Chevalier que vous avez tué ? aviez-

vous droit d'attaquer un Chevalier? Le Prince répond qu'il eſt Chevalier lui-même, & qu'il a eu pour motif la néceſſité de reprendre ſes armes & ſon cheval à un homme qui les lui avoit ravis. Cela eſt juſte, reprit Didier, on ne doit ravir le bien de perſonne; vous vous faites raiſon un peu vivement; mais il faut que le vol ſoit puni. Quoique vous ne me diſiez pas votre nom, le titre que vous portez, & l'action que vous avez faite, m'engagent à vous recevoir à ma Cour, je vous y reverrai avec plaiſir.

Pepin ſalua reſpectueuſement, & ſe retira. Il avoit beaucoup regardé la Princeſſe. Malgré l'air très-ſérieux qu'elle avoit conſervé, il avoit cru s'appercevoir qu'elle approuvoit l'invitation de ſon père.

Le jeune Prince dépourvu de tout ſecours pour la parure, penſa avec douleur qu'il falloit perdre du temps à ſe procurer un habit décent: il eût volontiers donné l'inveſtiture d'une Province au premier Tailleur qui lui en auroit promis un pour le ſoir même.

Il étoit à cet égard dans un état d'impatience facile à concevoir, lorſqu'on

annonça que, conformément à des ordres qu'il avoit donnés, on avoit trouvé un habit commandé deux jours auparavant par un particulier dont la taille étoit conforme à la sienne, & qu'il le lui cédoit avec plaisir, en faveur de la circonstance. Pepin, transporté de joie, fait promptement une toilette, & arrive à la Cour, une heure après.

Il avoit tant d'avantages, & l'amour qui les lui rendoit nécessaires, les lui garantissoit si bien au fond de son cœur, qu'il eût abordé sans beaucoup d'inquiétude la Princesse de Lombardie, s'il ne lui avoit supposé que la fierté de son rang: la singularité de son caractère le faisoit trembler. Cependant est-il une femme dont la beauté, les grâces, les talents, la valeur, les vertus, l'amour & les soins n'adoucissent la sévérité! Un préjugé flatteur pouvoit lui être permis: elle avoit refusé un grand Prince; mais un homme aimable est bien dangereux. Cette réflexion qui devoit le rendre plus aimable encore, prévint le trouble qu'il devoit éprouver en abordant la Princesse. Cependant lorsqu'il se vit devant ce juge de sa destinée, lorsqu'il fallut soutenir

ce regard froid, cet air dédaigneux qu'elle avoit toujours en réserve contre les charmes de l'espoir ; ah ! quel éclair est comparable par sa rapidité, à la promptitude de la révolution qu'il éprouva ; mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens.

Didier, tel qu'il a été dépeint, ne devoit pas prolonger le quart-d'heure de l'étiquette. Pepin vit bientôt que le Monarque aimoit à disparoître, & qu'il étoit permis de l'oublier. Les premiers complimens du Prince établirent son caractère ; & Pepin comprit que la gaieté un peu chargée devoit être un grand mérite à ses yeux. On n'est pas gai quand on vient pour séduire une femme, & qu'on s'attend aux plus grands obstacles ; mais les amans ont une heureuse flexibilité. Didier dans ce moment étoit entouré de quelques Courtisans graves qui ne s'accoutumoient pas à la bouffonnerie de leur Maître, & ne concevoient point comment un Monarque pouvoit trouver un Plaisant. Les premieres réponses de Pepin leur parurent semblables aux sons préliminaires d'un instrument que l'on met d'accord avec les autres ; mais la suite

de l'entretien leur offrit un concert où les parties égales en force cherchent à ſe ſurpaſſer par une guerre ouverte, & par des défis inattendus. Didier charmé ouvroit les oreilles ; & les Courtiſans confondus, baiſſoient les yeux. Pepin qui ſentoit le bonheur de plaire au pere de Giſele, trouvoit dans ſon eſpoir des folies qui n'étoient pas dans ſon eſprit ; en les diſant il croyoit les entendre d'un autre. Didier rioit aux éclats, & les Courtiſans ſe regardoient, levoient les épaules, & avoient à-peu-près l'air auſſi bêtes, que leur Maître avoit l'air fou. Un d'eux ſe détache & va inviter la Princeſſe à venir aſſiſter aux plaiſirs de ſon père. Giſele arrive, la ſcène change, ou du moins Pepin eſt obligé de faire les plus incroyables efforts pour ne pas paroître déconcerté : il veut s'arrêter, change de ton ; Didier le force d'y revenir. Giſele qui n'a jamais ri, croit que c'eſt de la meilleure foi du monde que Pepin joue un rôle de pure grimace. On n'eſt pas indulgent quand on s'ennuie : la prévention augmente, le mépris la ſuit, le regard l'exprime ; Pepin eſt foudroyé. Il

regarde à ſon tour : combien ſes yeux réparent le malheur de ſa ſituation ! combien d'excuſes ! combien d'aveux renferment ſes regards ! il ne peut plus répondre un mot. Didier ſe plaint de ſa fille qui vient de détruire un enchantement. Mais cette fille eſt ſon idole, elle a des talens, (acquis malgré elle) elle donne aux inſtrumens une ame qu'elle n'a pas; Pepin a avoué qu'il ſavoit la muſique, & qu'il chantoit. Un concert ſuccédera aux bons mots : Didier l'exige : Pepin reſpire. Dans un duo on peut aimer ſans audace; la voix devient le cœur ; on oſe tout dire, on peut perſuader. Pepin & Giſele chantent : d'abord leurs voix n'ont point un charme égal, l'indifférence nuit au chant ; ce ſont des ſons, il faut des ſoupirs ; Giſele les ignore. Pepin, pour ne pas ſurpaſſer ce qu'il aime, eſt obligé de trahir la nature : ſa voix n'a que ſa réalité propre : ſon ſacrifice n'eſt connu que de lui, il n'en jouit pas moins : l'amour veut l'en récompenſer. Le premier air fini, on l'engage à chanter ſeul : c'eſt Giſele qui l'en a prié ; Giſele qui ne pria jamais perſonne, qui ne déſira jamais rien.

Pepin la regarde, & l'amour la remercie: il chante ſur le champ:

Vous poſſédez tout l'art de plaire
Dans vos yeux & dans vos talens;
Quand vous chantez, on doit ſe taire;
L'eſprit ne vaut pas vos accens.
On prend des leçons de tendreſſe
En écoutant des ſons vainqueurs;
Quand malgré nous le charme ceſſe,
La leçon reſte au fond des cœurs.

La Princeſſe ne dit rien, mais il avoit chanté ſi tendrement, que ce ſilence pouvoit dire beaucoup. Le Roi, tout en rendant juſtice, alloit demander un air plus gai, lorſqu'un de ſes Miniſtres entra. Ce Miniſtre à force de vertus étoit le tyran du plaiſir. Didier ſe leva, l'écouta un moment & ſortit: le reſte de la Cour s'éloigna inſenſiblement. Pepin ſe vit preſque ſeul avec Giſele; mais il reſtoit la crainte de déplaire, qui vaut tous les témoins, & tous les importuns. La Princeſſe le félicita ſur ſa voix, ſur ſon goût. La louange étoit foible, le ton étoit froid; mais elle n'avoit loué de ſa vie; les circonſtances font les faveurs. Pepin

lui dit : vous me louez trop : le ſentiment eſt au-deſſus de l'art; quel mortel pourroit bien rendre les vers que j'ai chantés ? ils diſent tant ! ils ſont ſi naturels ! ... Je ne les connoiſſois pas, répondit Giſele : de quel Auteur ſont-ils ? — Ils ſont d'un amant, Madame ; j'étois préſent quand l'amour les inſpira. — Quel effet produiſirent-ils ? — Un mot flatteur. — Il peut ſuffire, s'il eſt ſincere. — Tout annonçoit qu'il ne l'étoit pas. Les vers pouvoient avoir plu, l'hommage qu'ils renfermoient devoit reſter ſans récompenſe. L'objet qui venoit de les entendre, ne pouvoit jamais les payer d'un ſoupir. — Jamais ! ce mot eſt abſolu. Je crus toujours que la ſenſibilité dépendoit des objets. — Quelquefois même elle dépend des momens. Mais une indifférence profonde & des charmes infinis; le droit de dédaigner avec le malheur de ne rien ſentir; comment ſe permettre le moindre eſpoir ! — L'amant que vous faites parler ſe flattoit cependant. Quand on ſe flatte, on n'eſt pas ſi malheureux. — C'eſt un moment d'illuſion. Je le connois ; j'ai vu ſes tourmens ; il étoit ſans eſpérance.

De pareils entretiens finissent toujours par des aveux auxquels il ne manque que le mot positif ; mais ce mot est d'un si grand prix, qu'on le sollicite encore par l'expression de ses peines, lorsqu'on ne souffre plus. Pepin délivré du doute, conserva le ton de la plainte. Les circonstances l'y condamnoient. Pour jouir librement de la vue de la fille, il étoit obligé d'amuser le père ; & ce père, insupportable ennemi de la tristesse d'un amour contrarié, réduisoit un amant à se convertir en bouffon. Lorsque la Princesse n'étoit point présente, Pepin pouvoit se prêter au malheur de sa situation ; mais lorsqu'elle écoutoit ces facéties, le tourment de se contraindre devenoit d'autant plus insupportable, qu'elle lui reprochoit, dans sa dignité, de n'avoir pas des goûts trop élevés. Il pouvoit se justifier par un mot ; il en prononçoit mille qui ne suppléoient point à celui qu'il se refusoit. Rien ne l'assuroit encore du bonheur d'avoir plu. Gisele le grondoit, le regardoit, le distinguoit ; c'étoit beaucoup sans doute ; mais dans une femme hautaine, toutes ces choses peuvent tenir de la hauteur. *Je vous protège ; je veux que mes loix*

ſoient vos goûts ; je veux que vous vous éleviez juſqu'au regard qui vous diſtingue. Il y a loin delà au ſentiment qu'on ſeroit sûr d'avoir fait naître dans une autre femme, ſi l'on trouvoit en elle les mêmes marques d'intérêt. En voulant éclaircir l'obſcurité de ſon deſtin, il riſquoit de ſe perdre. Cette obſcurité lui étoit chère après tout ce qu'il avoit ſouffert. Un amour qui fut très-malheureux, eſt comme cette misère profonde, de laquelle on ne ſort point ſans apprécier les plus petites faveurs du ſort, & ſans aimer à les économiſer. Giſele qui ne ſavoit pas ſon ſecret, doutoit de ſon caractère, craignoit de lui ſuppoſer de l'amour, & le puniſſoit de cette crainte. Elle venoit d'être éclairée ſur le néant de l'indifférence, mais elle tenoit encore à la fierté. Cet état eſt plein d'agitation : il exige de conſerver une rigueur dont on ſouffre ; il entraîne des apparences conſtamment oppoſées ; il peut jetter dans des extrêmités. On craint de parler, on craint de ſe taire : avant d'arriver au terme où s'évanouiſſent toutes les règles de conduite, on eſt sûr d'éprouver beau-

coup de peine, & de montrer beaucoup d'humeur.

Telle étoit la ſituation où ſe trouvoit la Princeſſe ; l'habitude de mépriſer les paſſions la lui rendoit quelquefois cruelle ; elle y trouvoit même des motifs d'humiliation. Cependant elle diſoit à Ernegarde, ſa confidente : Un voile épais s'eſt déchiré. J'étois dans une nuit profonde : l'amour peut être une foibleſſe, mais l'indifférence eſt une erreur. Mes jours étoient bien longs, mon cœur étoit bien vuide. Toi-même, je te diſtinguois ſans t'aimer ; combien de choſes n'avoient que l'exiſtence pour moi ! Si je ſuis un moment ſatisfaite du Chevalier inconnu, je ſouris à la nature ; je crois voir l'univers s'embellir : quand je me reproche de l'aimer, je ſens du moins que mon ame occupée, a acquis un droit au bonheur par la ſenſibilité. Non, je ne puis rougir de ma métamorphoſe.

Pepin ne faiſoit pas des réflexions ſi conſolantes. Il étoit accuſé de dégrader l'amour par un caractère d'eſprit bas, tandis que toutes ſes penſées avoient la nobleſſe de ſon cœur. Il étoit puni de ſes propres ſacrifices. On peut s'immoler

à l'objet qu'on aime, & conſerver des jouiſſances. S'il connoît les tourmens qu'on ſouffre pour lui, ils perdent leur nom, ils ont leur douceur ſecrette; mais devenir ſuſpect par la cauſe même de ſes tourmens, eſt un état affreux. Vaincu par cette horrible réflexion, il cède à la nature qui le porte à s'expliquer. Quel riſque peut-il courir? Giſele plus fière que tendre, le punira d'un aveu prononcé? Elle ſaura du moins que l'amour qu'elle inſpire, n'eſt point avili par le défaut qu'elle reproche. Elle ſaura que l'amant qui l'aime, ſe déteſte dans la gaîté qu'il eſt obligé de feindre, & eſt plus capable de ſe complaire dans les tourmens qu'il oſe avouer. Il écrit; & la lettre eſt remiſe à Ernegarde. Il ſent après cela qu'il ne doit pas s'offrir volontairement aux yeux de la Princeſſe; mais tous les ſoirs elle ſe rend dans l'appartement de ſon père. Il la verra; il jugera de l'effet que ſon aveu aura produit; il aura cet air qui déſarme; & s'il ne trouve point un arrêt trop cruel dans les yeux qu'il adore, la tendreſſe des ſiens obtiendra qu'il ſoit encore adouci.

La lettre eſt partie: il compte les mo-

mens. Giſele a lu, & l'arrêt eſt prononcé. Dans cet état on veut être ſeul : on ne reſpire point : le déſordre de l'eſprit ne laiſſe aucune liberté : on ne peut rien goûter, rien entendre. Un Page vient de la part du Roi, & ordonne à Pepin de ſe rendre auprès de lui. Cet ordre eſt un coup de foudre : il faut obéir, il faut ſe traîner au ſupplice. Pepin arrive, le Roi lui dit : on vient de m'ennuyer deux heures : ces conſeils ſont cruels ; on y raiſonne toujours ; pas un mot pour rire. Il faut dérider mon front : parlez-moi, comptez-moi quelque choſe, dites tout ce qui vous viendra à l'eſprit : le mal eſt preſſant.

Les volontés des Rois ſont ſacrées ; mais il eſt un pouvoir au-deſſus du leur : c'eſt celui de l'amour. Pepin n'eut pas voulu faire rire l'amour même. Il répondit : Sire, je me doutois bien qu'au ſortir de-là vous m'enverriez quelque jour chercher. Mais, avez-vous toujours envie de rire ? — Non, puiſque j'en ai quelquefois le beſoin. — Sire, vous êtes juſte, daignez concevoir que je puis avoir ce beſoin comme vous. — C'eſt-à-dire, qu'à préſent, loin de te prêter, de bonne grace,

à ma fantaisie, tu me reprocherois volontiers de te la montrer. — Ma foi, Sire, cela pourroit aller plus loin, si vous n'étiez pas Roi. — Est-ce que tu as du chagrin ! — Beaucoup. — De l'humeur ! — Beaucoup. — Eh bien, cela m'arrange : tu dois être plaisant dans le chagrin : dis-moi ce qui t'afflige. — Sire, vous allez à votre but ! Il ne falloit pas m'en avertir ; on ne consent pas à être moqué. — Encore mieux ; tu me sers à merveille ; je rirai malgré toi. — Je ne crois pas, Sire ; j'ai précisément l'esprit qu'il faut pour m'opposer à ce projet-là. — Mais c'est de cet esprit-là que je rirai. Cependant je suis bon ; j'épargne ceux qui m'ont obligé. Tantôt j'avois une humeur de diable, j'allois faire la sottise de me fâcher. Tu m'as remis dans l'équilibre par un mot : je veux reconnoître ce service. Tu as donc du chagrin ? parle-moi, je puis quelque chose ici ; use de mon autorité. — Ah ! Sire, pardonnez-moi mon audace, votre admirable bonté me confond, je suis un malheureux, je viens de vous manquer. — Point du tout ; un homme qui souffre n'offense point ; quand on est hors de soi, de quoi veux-tu qu'on

ſe ſouvienne? C'eſt moi qui te manquois; mais je voulois rire, j'en avois beſoin. Ne penſons plus à cela : dis-moi ce que tu as, ce qui t'afflige. — Sire, ce que j'ai de plus ſérieux à préſent, c'eſt le déplaiſir de l'être moi-même; votre bonté me charme, votre ennui me touche; je donnerois ma vie pour trouver un bon mot. Tant de gens les prodiguent juſqu'à provoquer le ſommeil. — Oh! je ne dormirai jamais que dans le cas contraire. La terre ſe couvriroit de plaiſans, que je voudrois les avoir tous autour de moi. Mais tu me peins l'abondance, & je gémis de la diſette. On ne rit point ici; je crois que toutes les Cours ſe reſſemblent. Les courtiſans n'ont point d'ame, point de juſtice, point de ſenſibilité. Ils deſirent toujours, ſe plaignent toujours, intriguent toujours; cela doit faire des êtres bien ennuyeux. — Sire, c'eſt votre ennui qui parle : je connois des courtiſans très-rieurs, très-moqueurs, très-malins. — Oui, malins par méchanceté; ils veulent nuire, faire du mal; ils ſont fâchés quand ils rient; ce n'eſt point là être plaiſant. Ne parlons point d'eux;

je ne cherche pas à me les rappeller ; c'eſt bien aſſez de les voir.

Pepin alloit répondre, la porte s'ouvre ; il eſt arrêté par l'objet qui ſe préſente : c'étoit Giſele. Un ciel ſans ſoleil & ſans nuage ; cette teinte griſe auſſi éloignée de l'éclat que de l'obſcurité, repréſente le viſage de la Princeſſe. Un amant a bientôt trouvé dans le cœur la cauſe des révolutions de la figure. Giſele plus éclatante que le lys, & plus briliante que la roſe, dût l'égalité de ſon teint à ſon imperturbable tranquillité. Aujourd'hui elle eſt doucement agitée ; un trouble ſecret lui ôte la ſérénité pour lui donner une touche plus tendre. Pepin voit que le cœur eſt combattu par l'eſprit, mais que le ſentiment l'emporte ſur la réflexion. Un regard confirme ſon heureuſe préſomption : il voudroit tomber aux genoux de Giſele : il voudroit y dépoſer tous ſes ſermens. Le bonheur pour lui n'eſt pas d'être aimé ; il lui ſeroit plus doux de faire éclater tous ſes feux, & de contribuer au bonheur de l'objet qu'il aime. Le Roi dit à la Princeſſe : vous arrivez à propos ; croiriez-vous que nous devenions ſérieux, que je n'ai jamais pu obtenir

qu'il me fît rire, & qu'en m'en plaignant je l'ai preſque mis en colère. Giſele expliqua l'humeur par le motif du refus, & comprit tout ce que l'un & l'autre avoient de flatteur pour elle. Sa réponſe fut un reproche de ſon inégalité ; mais combien ſes yeux le déſavouèrent. Pepin lui dit : il eſt, Madame, des momens où l'on ne peut diſpoſer de ſoi ; une penſée peut enchaîner l'ame toute entiere ; & lorſqu'on eſt vrai comme moi, on ne ſonge pas même à combattre cet empire. C'eſt très-bien, dit le Roi, il faut être vrai ; je ne ris ſi volontiers, que parce que je le ſuis ; mais nous allons raiſonner : allons, du chant, de la muſique ; j'ai entendu aſſez raiſonner au Conſeil.

Pepin & Giſele ne regretterent pas d'être interrompus. Un concert devenoit un moyen de s'expliquer mieux ; Giſele choiſit les paroles qu'ils devoient chanter : ce choix diſoit tout ; malheureuſement il prouvoit trop. Les accens de la voix, l'harmonie des regards mirent le comble à l'indiſcrétion. Didier, qui, depuis trois heures n'avoit pu trouver moyen de rire, étoit diſpoſé à réfléchir. Dans cet état on a de la pénétration. Il ſoupçonna le

motif des chanteurs, & n'écouta plus le concert qu'avec une prévention funeſte : ſon caractère d'eſprit a été développé. On ne s'étonnera point du jugement qu'il porta, de la réſolution qu'il prit. Une foibleſſe dans ſa fille ! l'amour ſous le voile de l'amuſement ! une intelligence toute formée ! Quelle découverte ! quel coup-d'œil ! Il ſortit ſous un léger prétexte ; & un quart-d'heure après, Pepin appellé hors de l'appartement, fut arrêté, enveloppé, & conduit par des Gardes hors de la capitale, avec ordre de ſortir du Royaume en auſſi peu de temps qu'il ſeroit poſſible.

Pepin, ſûr d'être aimé, pouvoit en ſe nommant faire changer la ſcène. Mais on connoît l'eſprit des amans ! toujours un peu de métaphyſique les égare, & le ſoupçon a le droit éternel de les tourmenter. Nous n'avons pas dit qu'au ſein de ſon bonheur, une inquiétude ſecrette l'avoit un moment agité. Giſele déclarée avec éclat la plus cruelle ennemie de l'amour, n'avoit-elle pas cedé avec trop peu de réſiſtance à de ſimples apparences d'attachement ? ne refuſoit-elle pas des Princes, pour vivre plus heureuſe,

& plus libre avec des mortels obſcurs & ſenſibles ? Ce ſoupçon ne s'étoit pas imprimé dans l'ame de Pepin, mais il s'étoit offert à ſon eſprit : il ſavoit que plus d'une Princeſſe l'avoit juſtifié. Dans l'enchantement qui venoit de ſe diſſiper, il avoit rougi de cette penſée. Mais les circonſtances ſont le ſort des réflexions : rendu à lui-même par l'exil, le Prince croit devoir réfléchir à ce qu'il a d'abord craint de penſer. Oui, cette révolution, dit-il, n'eſt pas naturelle : ſous le maſque de la fierté elle peut être l'être le plus ſoumis à l'amour ! ſa haine pour les honneurs n'eſt que ſon goût pour les plaiſirs ! l'hymen ſe préſente avec des fers à des imaginations trop libres. L'indépendance eſt le beſoin de la nature impérieuſe.... Horrible penſée, préſomption outrageante, ſi Giſele n'eſt pas la plus fauſſe des femmes ; mais ſi elle en eſt la plus foible, ſi ſon ame trop ardente lui commande l'impoſture & l'aviliſſement.... un ſi grand intérêt excuſe un peu d'injuſtice, & Pepin ne ſe croit point coupable en cédant à la néceſſité des épreuves.

Dès que ſes Gardes l'ont quitté, il

cherche & trouve un homme assez hardi pour porter une lettre à Ernegarde : cet homme doit aimer la vie puisqu'il aime l'argent : il sera donc discret. Pepin se fie à lui, & lui remet le paquet adressé à la confidente de la Princesse.

Le messager ne rencontre point d'obstacle. Ernegarde lit le billet d'excuse qui la concerne, & remet à la Princesse la lettre plus importante qui lui est adressée; elle étoit conçue en ces termes :

» Le plus simple des Rois ne connoît » pas le danger d'offenser le plus courageux des hommes. Il ignore que la » chevalerie fait & détruit les Rois, & » que les Princes les plus élevés doivent » plus craindre leur vengeance, comme » plus dignes de leur courroux. Le bon » Didier n'a pas fait cette réflexion ; je » ne me propose pas de l'en punir avec » éclat. Je lui laisserai ses jours que je respecte, son trône que je n'envie point; » je ne lui ravirai que sa fille. Oui, Madame, un amant qui préfère l'amour » à la vengeance, est digne de vous. J'ai » donné souvent la mort, & je n'ai jamais connu le plaisir. Votre beauté m'a » fait une ame nouvelle ; je veux vivre

» pour vous & par vous. Si j'ai bien lu
» dans votre ame, vous ne dédaignez
» l'éclat du trône que pour jouir des plai-
» sirs de la simplicité. Unis par le mépris
» du rang, nous en jouirons mieux de
» nous-mêmes. On peut compter sur un
» bonheur fondé sur les réflexions &
» sur les sentimens. Si vous n'avez pas
» bien défini votre ame, je vous la fais
» connoître; je vous apprends ce que
» vous pouvez sentir, & ce que vous
» devez préférer. D'autres font parler
» leur amour; je fais agir le mien; &
» je sauve par-là à ma main la honte
» d'écrire des phrases communes, après
» avoir fait des actions glorieuses. Je vous
» adore & je vous perds! Vous m'aimez
» & l'on nous sépare! Si le ciel avoit
» causé notre malheur, il faudroit l'aban-
» donner pour vivre sur la terre. J'at-
» tends votre réponse comme la preuve
» d'un amour dont vous voyez que je suis
» bien convaincu, quoique vous ne me
» l'ayez jamais avoué. »

Le Messager revint avec cette réponse.

« Un préjugé peut rendre bien cruel;
» mon père nous l'a prouvé. Votre lettre
» a le caractère de votre ame, & j'y trou-

» verois une nouvelle raiſon de vous ai-
» mer, ſi une nouvelle perfection, en vous,
» pouvoit me ſurprendre. Je vous ſuivrois,
» ſi je ne pouvois remplacer les avantages
» de la fuite, par de plus grands que le
» ſort paroît vouloir nous offrir. Le fier
» Taſſillon, l'indigne fils du ſage Naimes
» avoit demandé ma main, avant votre
» arrivée à la Cour. Ma réponſe fut un
» refus : piqué de cette contrariété, il vient
» de déclarer la guerre. Nos Généraux ont
» paſſé chez l'Etranger; nos troupes ne ſont
» pas exercées. Mon père craint pour ſes
» Etats; ſa fille nourrit cette crainte pour
» préparer ſa reconnoiſſance. Les chevaliers,
» tels que vous, doivent avoir tous les vrais
» héros pour amis. En les invitant à une
» action généreuſe, vous les verrez voler
» ſur vos traces. Je fournis à un digne
» Chevalier l'occaſion de s'élever dans
» l'opinion des hommes, pour goûter en-
» ſuite avec moi cette douce ſimplicité où
» le ciel a placé le bonheur. Quoique vo-
» tre conviction m'ait tenu lieu d'aveu,
» recevez cependant ces ſermens qu'il eſt
» ſi doux de faire. Je jure que je ſuis à
» vous par l'amour, par l'eſtime, par la
» réflexion, par la ſéduction. Si je n'avois

pas

» pas toutes les raiſons de vous aimer, je » crois que je ne vous en aimerois pas » moins. »

Pepin, pénétré des charmes de cette lettre, rougit du motif de la ſienne. Je ne mérite pas mon bonheur, s'écria-t-il; l'amour récompenſe donc juſqu'aux fautes qu'il fait commettre. Qu'avois-je entrepris? Quel piége! Quel attentat! Pleine de ſon amour, elle m'eût ſuivi & je l'aurois mépriſée. Je mérite moi-même ce ſentiment que je lui réſervois.

Mais Giſele eſt en danger: un inſolent veut la ravir à l'amour, qui ſeul a droit de diſpoſer d'elle! L'honneur de la ſervir réparera le crime de l'avoir offenſée. Les Etats de Taſſillon ſont à une diſtance qui le raſſure. Il peut raſſembler ſes amis & ceux de ſa maiſon, avant que le traître fils du reſpectable Naimes ait fait partir ſes ſoldats; il peut même obtenir le ſecours de ſon père. Plein du double enthouſiaſme de la gloire & de l'amour, il retourne en France.

Le voyage eſt court; l'accueil eſt touchant. Le héros qui revoit ſon fils, qui le revoit animé des plus nobles ſentimens, exprime ſa joie par des larmes. O nature!

quelle eſt ton énergie, quand tu ſcelles des larmes d'un grand homme les projets de la ſenſibilité ! Pepin donneroit la moitié de ſa vie pour ſe voir devant Taſſillon. Il s'y verra bien-tôt ; & Maugis lui prépare un ſuccès d'un genre nouveau. Le héros qui ne compte que ſur ſa valeur, & ſur celle des Paladins françois pour terraſſer l'armée Bavaroiſe, raſſemble promptement ſous ſes drapeaux, l'élite de ce que la Cour de ſon père poſsède de plus illuſtres Chevaliers ; Humbert, Comte de Bourges ; Itier, Comte d'Auvergne ; Bulle, Comte de Velay ; Rotgaire, Comte de Limoges ; Widbord, Comte de Périgueux ; Seguin, Comte de Bordeaux ; Chorſon, Comte de Toulouſe ; Aimon, Comte d'Albigeois, & ſes quatre fils ſi célèbres, (Renaud, Alard, Guichard, & Richard de Montauban) : enfin tous les vaſſaux de ces Seigneurs renommés. Cette troupe devoit marcher ſous la bannière de Turpin, Archevêque de Reims, qui joignoit l'épée à la croſſe, & à qui l'on attribue la chronique, dont nous donnons l'extrait. Ce ne furent pas les ſeuls ſecours que le zèle des François, & les ordres

de Charlemagne rassemblèrent autour de Pepin. A peine ces braves guerriers lui eurent prêté serment, qu'il vit venir à lui une autre troupe, que commandoit son cousin; l'immortel Roland, Comte d'Angers, du Maine & de Blaye, tenant en sa main & hors du fourreau sa noble épée *Durandal*. Sous les ordres de ce Prince, marchoient Olivier, Comte de Genêve; Arnaud de Beaulande, source de la maison de Narbonne & de Firmarcon; Guérin, Duc de Lorraine; Sanson (1), Duc de Bourgogne; Renaud de l'Aubespin; Gautier de Termes; & parmi les Princes étrangers, Galdebod, Roi des Frisons; Hoël, Comte de Nantes, & Ogier le Danois; avec un incroyable nombre de jeunes & braves volontaires.

Pepin eut bien-tôt atteint la Lombardie. Les troupes de Tassillon venoient d'y

(1) Parmi ces noms, il y en a, au moins, deux, *Sanson*, & *Galdebod*, qui sont controuvés par l'Auteur, quel qu'il soit, de la Chronique de l'Archevêque Turpin, dont celle de Pepin fait partie.

arriver; & les deux armées séparées uniquement par une montagne, se trouvent à une égale proximité de Pavie. Didier ignore qu'il n'a plus rien à craindre, & il craint doublement. On lui dit qu'une de ses armées est commandée par le Prince Pepin, fils de l'Empereur Charlemagne, & que ce Prince n'est autre que le Chevalier inconnu qu'il a honteusement éloigné de sa Cour. Didier ne doute point que les troupes Françoises ne soient venues pour seconder celles de Bavière, vu l'ancienne amitié de Charles pour le Duc Naimes, père de Tassillon. Il ignore que ce dernier, infidèle aux engagemens paternels, & à ses propres sermens, a conspiré contre Charles son bienfaiteur; & qu'il a été déclaré, en France, coupable de félonie. Voilà ce que Didier ignore, ce qu'il lui manque de savoir, pour se rassurer. Au plus fort de ses alarmes, un vieux courtisan s'approche de lui, & lui parle, cette fois, avec une franchise que ces Messieurs n'ont guères qu'avec les Rois mourans, ou prêts à se voir détrônés. Sire, vous n'avez pas réfléchi aux suites de votre résolution. Vous deviez prévoir que la fierté de la Princesse vous

attireroit des ennemis. Le plus vil des hommes se fâche quand une fille le refuse avec mépris ; les Princes seroient-ils plus endurans ? Vous aviez un défenseur, dans le besoin, & vous le chassez sur le prétexte le plus frivole ? Ah ! c'est une imprudence extrême..... J'ai jugé, répondit Didier, que je ne devois pas le souffrir plus long tems à ma Cour ; ma fille commençoit à le voir avec intérêt. — Eh bien, il l'en auroit mieux défendue, loin de venir nous attaquer, comme il fait aujourd'hui. Que craigniez-vous, dans le fond ? La Princesse a de la fierté pour résister à vingt passions. Ces caractères là ne vont jamais plus loin que le simple goût. — Et n'est-ce rien que le goût ? S'il n'expose pas absolument l'honneur, ne blesse-t-il pas la gloire ? Cela reste-t-il caché dans une Cour ? Ne voit-on pas plus de mal qu'il n'y en a ? Comment parle-t-on, tous les jours, de la plus simple amitié ! Connoissez-vous une femme un peu sensible, dont on n'affirme hautement la défaite. Les hommes connoissent-ils le doute dans ces matières-là. — Eh bien, s'ils déshonorent toutes les femmes, la perte de la réputation est

moindre que celle d'une couronne. Mais on eût reſpecté la Princeſſe, parce qu'elle a un air de dédain qui la ſauve; le jeune Chevalier ſe fût bien conduit; quelques petits regards ſans conſéquence, un peu de liberté ſans baſſeſſe; & vous conſerviez un héros. Sire, encore une fois vous n'avez pas bien réfléchi. Non, répondit Didier avec humeur, je dois craindre de perdre mes Etats, mais je dois chérir mes maximes. — Préjugé, Sire, préjugé: les Princes ſont ſujets à cette maladie-là; vous en êtes la preuve convaincante. Aſſurément votre humeur rieuſe devoit vous garantir de toute fauſſe opinion, car on voit mieux qu'un autre quand on eſt plus gai; & vous n'avez pu échapper à l'influence du rang. Mais qu'allez-vous faire? — Je n'en ſais rien, répondit triſtement Didier. — Vous n'avez pas ici un homme qui puiſſe empêcher Taſſillon de pénétrer juſques dans l'alcôve de la belle Giſele. — Je le vois bien. — C'eſt un brutal, un Prince corrompu, un libertin; vous aurez rendu un grand ſervice à la Princeſſe! — Je le prévois, & j'en frémis. Je me ferai tuer, mais cela ne la ſauvera pas. — Que mes réflexions ſont

triſtes, dit le conſolant interlocuteur ! Je m'attendris ſincèrement ſur votre ſort : vous aviez de la bonne muſique, vous pouviez rire du matin juſqu'au ſoir, & préparer des contes juſques dans le conſeil ; le Chevalier vous en faiſoit qui nous gagnoient nous-mêmes, & vous le chaſſez honteuſement, inhumainement ? ah ! Sire, vous avez fait une faute irréparable.

Cet entretien que les circonſtances ne rendoient pas plaiſant, fut interrompu par les cris redoublés des femmes du Palais. On voyoit, des balcons, deux gros nuages de pouſſiere s'élever dans la plaine. Quel ſpectacle pour Didier : il raſſemble tout ce qui lui reſte de courage pour animer ſes ſoldats : il voit que l'inſtant fatal eſt venu ; il n'eſt plus ſoutenu que par le déſeſpoir. Mais tout-à-coup, quel heureux changement dans ſa fortune ! on lui apprend que Pepin n'eſt venu que pour le ſecourir ; l'eſpoir renaît en lui : il fait appeller ſa fille qui lui avoue qu'elle lui a ſuſcité ce brave défenſeur. Didier embraſſe ſa fille, & la joie arrête toutes ſes penſées ſur ſes lèvres.

Cependant les troupes Françoiſes ſe ſont déjà réunies aux troupes Lombardes. On a

donné, de part & d'autre, le ſignal du combat, & les deux armées combinées vont fondre ſur les Bavarois, quand Maugis, qui de la haute région voit tant de braves gens prêts à s'égorger, imagine de prévenir l'effuſion de ſang, & de terminer ce grand événement par le ſeul reſſort de la magie. Il répand tout-à-coup, parmi les troupes de Taſſillon une terreur panique qui leur fait prendre la fuite ſans attendre l'ennemi. Leur perfide chef abandonné de tous les ſiens eſt ſurpris de ſe trouver ſeul. Maugis, d'un même coup de baguette, enleve dans les airs Taſſillon & Pepin, & ſe tranſporte avec eux dans le palais de Didier. Monarque outragé dans ta fille, dit-il, je te préſente ce que la terre a de plus mépriſable & de plus auguſte, un Prince avili par ſes vices, un Prince honoré par ſes vertus. Mépriſe dans Taſſillon l'indigne fils du reſpectable Naimes, & reconnois dans Pepin l'illuſtre héritier du grand Charlemagne. Ta fille dédaigna ſa main : elle eut tort; mais elle a donné ſon cœur depuis, l'offenſe eſt réparée. Tu le chaſſas de tes états, parce qu'abuſant de tes bontés, il voulut ſéduire ta fille ; tu fis bien : il

faut punir l'art de plaire lorſqu'il a de tels motifs, & qu'il employe de tels moyens. Taſſillon plus coupable ſe propoſoit de détrôner le pere & d'enlever la fille, il ſera témoin de leur hymen; & pour le mieux punir, on ne lui fait pas l'honneur de le vaincre. Je ſuis Maugis: j'interdis la victoire, & j'ordonne la honte. Qu'un cloître ſoit la retraite & le tombeau du coupable. Didier! je te dis que je ſuis Maugis; je parle au nom du Ciel & de Charlemagne, & je demande la main de Giſele pour Pepin. Didier s'avança pour embraſſer le Prince: non, dit Maugis, en l'arrêtant, le premier baiſer doit être celui de l'amour; tu ne ſçais pas tout ce qu'il a ſouffert pour le mériter.

A ces mots, l'Enchanteur tenant les deux Princes par la main, marche au-devant de Giſele qu'on avoit fait avertir, & qui s'avance. Il fait tomber Taſſillon à ſes pieds, & préſente la joue de Pepin à ſes lèvres de roſes. Il s'écrie: Mortels, inſtruiſez-vous par ce ſpectacle, & choiſiſſez entre le vice & la vertu.

Dans l'Hiſtoire, c'eſt à Charlemagne, en perſonne, que Taſſillon a affaire, non en

Italie, mais en Bavière même, tant pour avoir abandonné Pepin dans la guerre d'Aquitaine contre Hunaud, que pour s'être ligué avec les Huns contre la France. Charles, dans un Parlement tenu à Ingelheim, près de Mayence, le fit condamner, lui & ſon fils Teudon, à finir ſes jours dans le monaſtère d'Olton.

L'Hiſtoire diffère encore de la chronique dont nous parlons, en ce que ce fut Charlemagne, & non Pepin qui épouſa une fille de Didier; & cette Princeſſe s'appelloit Hirmingarde, & non Giſele. Charles mécontent de Didier, la répudia & la renvoya à ſon frère, affront qui acheva de faire déclarer la Lombardie contre la France, & qui décida la guerre où Didier fut vaincu & détrôné.

Ce ſeroit ici le lieu de dire un mot de la chronique de l'Archevêque Turpin, ſi nous ne nous étions étendus, fort au long, à ce ſujet, dans le premier volume de Juillet 1777. Nous nous contenterons d'expoſer deux objections ſans réplique, qui prouvent que la chronique attribuée à Turpin, n'eſt point de cet Archevêque. L'une, c'eſt que l'aventure du Menéſtrel, & de Richard Cœur de Lion, dans

les prisons du Duc d'Autriche est rapportée parmi les épisodes du Roman de Pepin, & que cette aventure de Richard (si même elle a jamais eu lieu) appartient au douzième siècle, tandis que Pepin appartient bien certainement à la fin du huitième, & au commencement du neuvième, étant mort en 810.

Une autre preuve que l'Archevêque n'est point l'auteur de la chronique qu'on lui attribue, c'est qu'on y fait mention, vers l'an 774 du traître Ganelon, qui ne figure réellement dans l'histoire que soixante ans après, sous le règne de Charles le Chauve.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ORPHISE DE CHRYSANTE.

L'Auteur de ce Roman, eſt Charles Sorel, ſieur de Souvigni : comme il n'eſt pas bien connu, on nous ſaura quelque gré d'avoir allongé ſa notice. Il naquit à Paris en 1599, étoit fils d'un Procureur, & neveu de Charles Bernard, Hiſtoriographe de France, à qui il ſuccéda en 1635. Il continua la généalogie de la maiſon de Bourbon, que ſon oncle avoit fort avancée. Cet ouvrage eſt en deux volumes in-fol. On a encore de lui une bibliothèque françoiſe in-12. On en eſtime la ſeconde partie, parce qu'il y donne des jugemens aſſez exacts ſur pluſieurs Hiſtoriens : tout le reſte eſt très-peu de choſe. 2°. L'Hiſ-

toire de la Monarchie françoiſe, deux vol. in-8. abrégé peu exact & plein de fables & de minuties ridicules; il dit que Clovis s'étant préſenté au baptême avec une perruque gaufrée & parfumée avec un ſoin merveilleux, S. Remi lui reprocha cette vanité; alors le néophite paſſa ſes doigts dans ſes cheveux pour les mettre en déſordre. 3°. Un autre abrégé du règne de Louis XIV, 2 vol in-12. auſſi négligé que le précédent. 4°. Droits des Rois de France in-12. 5°. Nouvelles françoiſes in-8. 6°. Le Berger extravagant, 3 vol. in-8. 7°. *Francion*, 2 vol. in-12. fig. tous ces ouvrages ſont écrits d'un ſtyle plat & lourd. L'Auteur croyoit pourtant que ſes livres devoient être lus avec plaiſir. Voici comment il a eu ſoin de prémunir ſon lecteur contre l'ennui. « Liſez & jugez ſans paſſion ſi les ouvrages de telle matière qui s'impriment tous » les jours, ont quelque choſe de meilleur ou de » pire. Que s'il mérite quelque bon accueil, gardez-vous bien de manquer à le lui faire: car » ſelon l'eſtime que vous en ferez, l'on ſera porté » à vous montrer d'autres pièces qui partiront du » même lieu, deſquelles je n'oſe pas même dire » que celle-ci ſoit un échantillon, tant elles ſont » élevées au-deſſus. « --- Et voilà auſſi un

échantillon du ſtyle de l'Auteur qui ſuffit à nos lecteurs. L'Ouvrage eſt dédié au ſieur *de Baradas*, premier Gentilhomme de la Chambre, & premier Ecuyer de Sa Majeſté. Nous n'oſerions aſſurer ſi c'eſt le même Seigneur, qui après avoir joué un grand rôle à la Cour de Louis XIII, par ſon crédit & par ſa fortune, vit l'un & l'autre ſe diſſiper rapidement, & ſe perdre ſous terre, & donner lieu à ce proverbe ſi connu, *fortune de Baradas*, de beaucoup faire rien, en peu de tems.

Le Roman *eſt diviſé en ſix journées* : nous ſuivrons la même diviſion, d'autant plus fortement, que ce ſont des *récits d'aventures diſtinctes, qui, à la longue, conſtituent* le Roman. Cette diviſion nous rendra auſſi moins obſcurs.

CHYPRE jouit d'un privilège unique, depuis que la Déeſſe de la beauté l'a honorée de ſa préſence. Les femmes qui y naiſſent & les étrangers qui y arrivent ſont toujours des modèles de perfection. C'eſt ainſi que Vénus a voulu diſtinguer un Pays où elle reçut les premiers hommages. Les habitans ne furent point éton-

nés d'y voir aborder un jour trois Dames accomplies. Un Chevalier tenoit par la main celle qui sembloit la plus honorable : elles avoient pris le chemin de Paphos, non loin du rivage. Quoiqu'elles ne fussent suivies que d'un cortège très simple, un air de majesté déceloit leur origine ; & le peuple qui s'étoit rendu en foule dans la place publique, s'ouvrit avec respect pour leur faire passage.

Ces belles étrangères ayant demandé le sujet d'une presse si grande, on leur apprit que Ligdamis, Roi de Chypre, faisoit célébrer ce jour-là l'anniversaire de la mort de son pere Dioscore ; & aussitôt elles prirent place pour en voir les cérémonies.

Des Musiciens revêtus en habit de deuil, ouvroient la marche, & tiroient de leurs trompettes & de leurs cornets des sons lugubres. Des compagnies de Gendarmes les suivoient, traînant leurs piques & leurs enseignes renversées : ensuite plusieurs esclaves menoient par la bride les chevaux du défunt Roi. Les armes de Dioscore étoient portées par des Chevaliers : les Officiers de la Couronne fermoient la marche. Ce cortège nombreux défila par

trois fois autour d'un superbe tombeau, que l'on avoit dressé au milieu de la place. Les Prêtres de la Religion vinrent ensuite immoler des victimes aux Dieux mânes, & jettèrent des branches de cyprès. Dès que cette cérémonie lugubre fut terminée, le nouveau Roi parut sur un échafaud; deux Dames étoient assises à ses côtés : aussi-tôt un Chyprien harangua le peuple, & commença une oraison funèbre sur la mort de Dioscore. Au milieu de son discours il s'arrête, change de style & passe du pathétique au ton oratoire, & dit en montrant Ligdamis : peuples, toutes vos pertes sont réparées, Ligdamis règne : il est fils de Dioscore, & toutes les vertus du défunt sont encore placées sur le trône. — A ces mots, le peuple tourne la vue vers le soleil levant, bat des mains avec des transports d'allégresse, & semble avoir oublié le Roi dont le sort l'a privé. La cérémonie finie, Ligdamis fit inviter les trois étrangéres à le suivre dans son Palais, où il leur destinoit des appartements convenables à leur rang; l'une étoit Zaralinde, Reine de Crête. Vous voyez, Seigneur, dit-elle, une Princesse fugitive : l'ambition de mon pere m'a

réduite en cet état « il a voulu me faire Reine, ſans s'inquiéter ſi c'étoit me rendre éternellement malheureuſe. Cénoſtrate mon époux, étoit un tyran, qui ne me ſçavoit aucun gré de mes nombreux ſacrifices, & qui n'étoit ingénieux qu'à me tourmenter. Une tyrannie ſi grande m'a inſpiré le déſir de briſer ma chaîne : je fuyois vers les côtes de Rhodes, où règne mon pere, la tempête m'a jettée dans ce port. où je n'eſpere pas trouver moins de ſecours que dans ma patrie, puiſque j'ai l'honneur d'être votre parente. De ces deux Dames que vous voyez auprès de moi, l'une eſt Orphiſe ma couſine, dont la réputation s'eſt étendue dans toutes les contrées de l'Aſie, par les beaux vers de Sindérame.

Nous paſſerons ſous ſilence les complimens de Ligdamis.

La fête de Vénus devoit être célébrée ſous peu de jours ; Zaralinde ſe félicite d'être arrivée en Chypre dans une circonſtance ſi favorable. Dès le matin du jour de la ſolemnité, Zirtie qui étoit la ſupérieure des Religieuſes conſacrées à la Déeſſe, voulut que cette Reine parcourut le Temple. Zirtie devoit épouſer Lig-

damis. Zaralinde étoit curieuſe de ſavoir la naiſſance & les progrès de leurs amours: elle profita des momens que Zirtie, qui avoit des ordres à donner, lui laiſſa pour interroger un Prêtre du Temple. Celui-ci répondant à ſes vœux, fit le récit ſuivant des amours de Zirtie & de Ligdamis.

Pendant que Dioſcore régnoit en Chypre, Ligdamis, dit le Prêtre, s'éloignoit de la Cour de ſon père : il étoit jaloux de tenir une Cour dans Calire dont le Roi lui avoit donné le gouvernement. En Chypre il n'eût été que la ſeconde perſonne de l'Etat ; à Calire, il jouiſſoit de la pleine puiſſance. Calire s'eſt rendue célèbre par la fête d'Adonis. Les habitants de cette iſle révèrent infiniment ce demi-Dieu, parce qu'ils ſont pour la plupart, Bergers ou Chaſſeurs. On choiſit ordinairement la plus belle de toutes les filles pour repréſenter Vénus: on la conjure de déclarer ſans honte ſi elle a un ſerviteur ; ſi elle en a un, ſans le nommer cependant, elle eſt obligée de dire qu'elle le voit dans le nombre des jeûnes gens qu'on lui préſente. Alors la coutume eſt de lui bander les yeux &

de la laiſſer aller parmi la troupe ; ſi elle peut prendre celui qu'elle aime, il faut qu'il ſoit Adonis, & elle peut l'épouſer, quand ſes parens n'y conſentiroient pas. Si elle met la main ſur un autre, on ne peut pas les marier enſemble, s'ils n'y conſentent, quoiqu'on penſe que c'eſt la main des deſtinées qui a conduit celle de la jeune Vénus. Zirtie fut élue pour figurer la Déeſſe : elle n'avoit alors que quatorze ans. Un jeune Chevalier, nommé Théagès, (un des favoris de Ligdamis) étoit devenu amoureux d'elle ; à la fête il ſe déguiſa en Berger, & ſe mêla parmi ceux du pays ; il fut aſſez heureux, pour que Zirtie qui n'avoit point encore donné ſon cœur, poſa la main ſur ſon front. Il baiſa amoureuſement cette belle main, & de ce moment Théagès fut reconnu le Berger de Zirtie & l'Adonis de la fête. Vous penſez bien qu'il dut imiter fidèlement la nature. Théagès invita Ligdamis à cette fête : les jeux devoient s'ouvrir dans une belle prairie entourée d'arbres, où l'on éleva un ſallon, eſpece de berceau couvert de fleurs. Le peuple s'étoit rangé en haie autour de ce ſallon champêtre ; & au milieu s'éle-

voient des rochers artificiels, d'où rejailliſſoit une eau parfumée. Un boccage qui paroiſſoit à l'extrémité devoit ſervir de théâtre. On vit ſortir Adonis, tenant Vénus par la main : Théagès, mieux inſpiré par ſon cœur que par ſon rôle, laiſſa parler ſa tendreſſe, & parla bien. Zirtie, qui n'aimoit point, n'avoit qu'une aſſurance d'emprunt. On voyoit (& c'étoit un défaut, ſans doute) toujours l'Actrice, & jamais le perſonnage. Cependant elle permit qu'Adonis prît toutes les innocentes libertés que le rôle exigeoit ; & l'amant étoit très-ingénieux à les multiplier. Après qu'ils ſe furent aſſis l'un auprès de l'autre, il ſortit d'entre les arbres une troupe de Bergers jouant de la cornemuſe, qui leur rendirent hommage. Après eux vinrent des Bergeres habillées en Nymphes, qui chantèrent des vers à la louange de Vénus & d'Adonis, & ſe mirent à danſer en ſigne de réjouiſſance.

Ligdamis regardoit attentivement Zirtie : c'eſt Vénus, diſoit-il, c'eſt elle ; ce n'eſt point une Bergere. Il prononçoit ces paroles d'une voix haute, & il étoit très-ému. Vous devinez déjà,

Princesse, que Ligdamis devint amoureux de Zirtie. Quand les Nymphes se furent retirées, Adonis prit un baiser sur la main de Vénus, & sortit, tenant un épieu dans sa main, & ayant sur son dos un carquois & des flèches. Vénus se retira par un autre côté. Un moment après des Chasseurs rapportèrent Adonis entre leurs bras sans mouvement & sans vie : Vénus arrive & commence ses tristes plaintes. Zirtie animée par la situation, déploya un organe le plus beau qu'on eût entendu. Comme Théagès jouissoit d'une scène si intéressante? Il est vrai, répondoit-il, à voix basse, je n'ai plus cette ame indifférente qu'on me reprochoit autrefois, j'en ai reçu une autre auprès de vous, bien plus tendre, bien plus sensible. J'abrégerai, Madame, dit le Prêtre, les détails de cette pantomime, que vous connoissez, sans doute, car il n'est personne qui ne connoisse les amours de Vénus & d'Adonis.

Que faisoit Ligdamis pendant tout ce spectacle? — Vous dire qu'il brûloit, ce seroit trop peu dire. Les jeux cessèrent, son illusion dura : il voyoit toujours ou Zirtie ou Vénus. Insensé, disoit-il, je croyois

que les beautés parfaites ne croiſſoient que dans les villes : eh ! n'eſt-ce pas dans les champs que naiſſent les lys & les roſes ? Il choiſit l'amoureux Théagès pour ſon confident : c'étoit le déchirer à coups de poignards. Théagès s'efforçoit de faire ſentir au Prince la diſtance que le haſard avoit miſe entre le ſceptre & la houlette.—Tiens, lui répondoit Ligdamis, ſceptre & houlette, tout ſe confond ; du moment qu'on aime, la houlette devient un ſceptre dans les mains de la Bergere aimée. Je ſens auſſi, bien mieux que toi, combien il eſt plus doux d'être adoré par un cœur tout neuf que par ces cœurs de ville & de Cour, qui ſe donnent ſans ceſſe & nous trompent toujours ; qui, ſe faiſant une étude de l'artifice, ſe font un art d'aimer. Non, ce n'eſt qu'aux champs que la nature ſe montre dans ſon aimable ſimplicité, qu'on trouve ſans fard le moyen de plaire. Zirtie ! ah ! Zirtie.... Théagès, qui avoit dans le Prince un rival trop puiſſant, eſſaya de lui oppoſer une barriere inſurmontable, en gagnant le cœur de Zirtie ; mais le moment n'étoit pas encore venu : Zirtie répondoit foiblement aux empreſſemens de Théagès.

Cet amant malheureux ne se rebutoit point, il prodiguoit les petits soins, il se déguisoit tous les jours en Berger, & feignit d'avoir un troupeau à conduire. Il avoit toujours l'heureux malheur de voir ses moutons se confondre avec les brebis de Zirtie; ce prétexte le rapprochoit d'elle & lui facilitoit des occasions de l'entretenir. Voilà tout ce que peut un amant ordinaire.

Ligdamis, né avec beaucoup plus d'avantage, devoit trouver plus de moyens de plaire. Il étoit disposé à les employer; mais des flatteurs (on en trouve beaucoup dans les Cours) lui firent entendre qu'il devoit aimer en Prince, s'épargner les soupirs, user de son autorité, s'il trouvoit de la résistance; & mettre une innocente beauté au nombre de ses serfs. Le Prince prêta l'oreille aux conseils des flatteurs: il ne fut pas mal-aisé d'abuser de son nom pour enlever de force une jeune Bergere, & la conduire dans son château. Quel coup-d'œil pour Ligdamis de voir Zirtie fondant en larmes, l'accusant d'un attentat. Est-ce là de l'amour? oui, c'en étoit, car il étoit de bonne foi; il aimoit, & il le prouva

bien, puiſqu'il étoit Prince, & qu'il reſpecta Zirtie ſans difficulté. Il eſt bien juſte, lui dit-il, que vous perdiez, par mes ſoins, un peu de liberté, tandis que j'ai perdu par vous toute la mienne.

Théagès fut bientôt informé de cette violence : il jura de s'en venger, & ſa vengeance devoit être atroce : l'imprudent chercha des confidens qui le trahirent. Ligdamis apprit que ſon rival avoit deſſein de l'empoiſonner, & qu'il devoit l'exécuter le ſoir même à ſon ſouper. La coutume permettoit aux grands Officiers préſents aux repas du Prince, de le ſervir : Théagès ſe plaça du côté du buffet; Ligdamis ayant demandé à boire, Théagès mêla parmi le vin un poiſon très-ſubtil. Le Prince voyant que Théagès lui préſentoit la coupe, refuſa. » Ma ſoif n'eſt » pas ſi ardente, dit-il, j'attendrai : je » veux que vous buviez auparavant, & » je vous permets de boire dans la même » coupe. » Théagès fut aſſez adroit pour faire une mal adreſſe qui parut naturelle, en laiſſant tomber la coupe de ſes mains. Malheureuſement pour lui, un chien vint boire incontinent la liqueur répandue, & mourut le lendemain après de fortes

fortes convulsions. Théagès, convaincu par cette mort d'empoisonnement prémédité, fut conduit en prison. Déjà l'échafaud s'élevoit devant la porte du Palais: Dorante, mere du coupable, accourut éplorée se jetter aux pieds de Ligdamis. Grace, Seigneur, disoit-elle, grace; & pendant qu'elle conjuroit le Prince, en présence de toute sa Cour, survint Ariston, vieux berger, cru pere de Zirtie. Ariston, à l'aspect de Dorante, se sent frappé d'un air de ressemblance qui se trouvoit en effet entr'elle & Zirtie. Madame, s'écria t-il, en présence de Ligdamis, j'ai nourri long-temps chez moi une jeune enfant, qu'on a cru ma fille: son nom est Zirtie; elle vous appartient, je crois. Ariston raconta par quel hasard il avoit trouvé Zirtie entre des halliers, comment il l'avoit élevée, & montra le ruban qu'elle avoit sur son maillot en signe de reconnoissance. Dorante reconnut sa fille, versa quelques larmes, & apprit ensuite à Ligdamis par quelle nécessité cruelle elle avoit été forcée d'exposer sa fille à la merci des passants. Cinomarte mon époux, dit-elle, étoit jaloux, il partit pour aller remplir les ordres de la Cour. Ma gros-

ſeſſe ſe déclara après ſon départ : je n'oſai l'en avertir, il auroit ſoupçonné ma fidélité ; pour éviter la mort, j'accouchai en ſecret & j'expoſai ma fille. Heureux l'inſtant qui nous raſſemble, & qui met un terme à mes regrets ! Mais, Seigneur, Théagès eſt ſon frere, ordonneriez-vous que le frere de Zirtie, qui vous eſt cher, périſſe d'un ſupplice honteux ? — Non, répondit Ligdamis, quelque coupable qu'il ſoit, je lui accorde la vie ; mais qu'il s'éloigne de ma Cour. — Théagès s'exila lui-même de Chipre.

Ligdamis ne gagna rien à l'exil de Théagès. Zirtie, ſous la tutelle de ſa mere, ceſſa bientôt de conſervet la naïveté de la Bergere. Dorante, par ſes leçons, en fit bientôt une Demoiſelle de Cour : elle eut tous les talens, des grâces nouvelles, un eſprit inventif & délié ; elle apprit enfin à tirer parti de ſes charmes : ſes mains ne touchoient plus la houlette, & s'accoutumoient à badiner avec le ſceptre. Ligdamis réduit à l'humble qualité de ſerviteur, ne recevoit point aſſez de faveur pour s'eſtimer heureux, & n'étoit pas aſſez maltraité pour retrouver ſa liberté. Il paſſoit ſes jours entre l'eſpérance

& la crainte ; s'il s'abſentoit à deſſein deux jours de ſuite, il entendoit des reproches ; s'il venoit la voir deux fois par jour, il étoit grondé : tantôt c'étoit la mere qui lui faiſoit part d'un projet de mariage très-avantageux pour Zirtie ; tantôt c'étoit Zirtie qui avoit reçu des avis ſecrets qui la prévenoient de ſe tenir en garde contre la colere du Roi. Ligdamis n'oppoſoit à tout ce manège, qu'un cœur ouvert, un cœur ſincere & brûlant d'amour, & des proteſtations qu'il ne démentoit jamais.

Cependant le Roi informé de l'aveugle tendreſſe du Prince, eſſaya d'abord par la douceur ; enſuite par des menaces de rompre une chaîne auſſi forte. Ces deux moyens étant devenus inutiles, Dioſcore fit enlever Zirtie & Dorante ; & elles furent conduites dans un château aſſis ſur le rivage de la mer. Ligdamis ne put corrompre les Gardes. Il eut recours à un de ſes valets-de-chambre, nommé Marcion. Marcion ſe déguiſa en pauvre voyageur, fit connoiſſance avec les Gardes, leur enſeigna le jeu des échecs, ſe rendit ſi familier avec eux, qu'en moins de quinze jours il eut appris, ſans l'avoir demandé,

où étoit l'appartement des Dames priſonnieres, qu'une terraſſe y aboutiſſoit, & qu'il leur étoit permis d'y prendre l'air à des heures marquées du jour. Avec toutes ces inſtructions il ſe crut diſpenſé d'avoir des confidens. Il ſçavoit lancer une pierre avec juſteſſe, ſoit avec la fronde, ſoit avec la main; il attacha une lettre de Ligdamis à une pierre & la lança pendant la nuit ſur la terraſſe. Zirtie la reçut: Marcion informa le Prince de ce premier ſuccès; l'embarras étoit de recevoir la réponſe: Zirtie ne pouvoit lancer une pierre dans la cour du château, les Gardes l'auroient apperçue. L'inventif Marcion leva encore cet obſtacle, il ſçavoit ſe faire entendre par ſignes & figurer avec ſes doigts toutes les lettres de l'alphabet. Les belles priſonnières comprirent ce langage muet, & répondirent de la même manière. On ſe doute que l'entretien n'étoit pas long, & qu'il ſe réduiſoit preſque à des vœux de ſortir d'une priſon ſi dure. Le Gouverneur ayant eu des ſoupçons, la liberté de ſe promener leur fut ravie: elles paſſoient les journées entiéres, & très-ſouvent la plus grande partie des nuits, triſtement appuyées ſur leurs fenêtres, Ligdamis,

loin d'être abattu par cette nouvelle gêne, chargea Marcion d'inventer de nouveaux moyens. Marcion imagina de se servir de bougies allumées pendant la nuit, & de les combiner de maniere qu'elles figuraſſent des lettres diſtinctes. Ses bougies étant ainſi diſpoſées, il invita le Prince à chanter : il chanta ; les Dames reconnurent ſa voix & approchèrent de la fenêtre. Ligdamis les ayant apperçues, changea de chanſon, & ajouta ce couplet.

Les Dieux ne rendent pas nos peines éternelles :
Nymphes, ſouvenez-vous qu'en un triſte ſéjour
Les flambeaux allumés par deux ames fidèles,
Purent favoriſer celui de leur amour.

Marcion commença d'allumer ſes bougies, d'abord ſans ordre, pour déconcerter les Gardes, enſuite il en forma ces mots : *M'aimez vous ?* les Dames diſpoſèrent incontinent des bougies, & répondirent : *éternellement.* Le lendemain Ligdamis fit cette demande : *Comment vous portez-vous ?* Les bougies de Zirtie répondirent : *Je ſuis fort triſte.* A cette correſpondance ingénieuſe Ligdamis en

fit succéder une autre qui les exposoit moins. Il dressa des colombes, & au moyen des bougies, donna l'avis suivant aux prisonnieres : *souvenez vous de l'appât des colombes.* Zirtie comprit ce que cela vouloit dire, dès le lendemain feignit une grande douleur à la cuisse, & se fit apporter du camphre, du miel, du froment, du vin sublimé, pour faire, disoit-elle, un cataplasme : elle en répandit sur la fenêtre. Ligdamis donna l'essor à ses colombes : celles-ci attirées par l'appât de Zirtie, se reposèrent sur sa fenêtre, & comme elles étoient affamées, se laisserent prendre aisément. Sous leurs ailes Ligdamis avoit attaché une lettre : » Il n'y a rien de caché dans la magie, » lui écrivoit-il, que je ne tente, lorsque les choses ordinaires & naturelles » me seront inutiles : l'Amour est le » meilleur maître du monde, & ses disciples ayant l'esprit merveilleusement » subtil : il ne se peut qu'en son école » ils n'apprennent les moyens d'exécuter » facilement toutes leurs entreprises : consolez-vous donc. « La même colombe » apporta à Ligdamis la réponse de Zirtie.

Le Gouverneur du château, content

d'avoir renfermé les deux prisonnieres dans leur chambre, rassuré par la hauteur des murs, & par la largeur d'un fossé profond, n'avoit pas cru devoir mettre des barreaux à leurs fenêtres. Marcion imagina enfin de tirer les Dames de prison. Ecrivez-leur, dit-il à Ligdamis, que la colombe leur porte aussi avec votre lettre un peloton de fil ; qu'elles ne manquent point de faire rouler cette nuit ce peloton dans le fossé, & qu'elles aient soin de le tenir par un des bouts. Ligdamis écrivit tout ce que Marcion voulut, & les Dames exécutérent ponctuellement ce qui leur avoit été prescrit. Marcion & Ligdamis s'étoient rendus à l'entrée de la nuit dans le fossé, & après un signal les Dames avoient remonté le peloton de fil, Marcion y avoit attaché une légere ficelle : quand il sentit que les Dames tenoient la ficelle, il attacha une corde plus forte ; ensuite, au bout de cette corde, une autre beaucoup plus forte, & enfin une échelle qu'elles assurérent de leur mieux, & sur laquelle Ligdamis & Marcion parurent. Ligdamis prit Zirtie dans ses bras ; Marcion, Dorante ; & ils se glisserent dans le fossé. Des chevaux étoient

prêts : ils prirent la route de Calire avec la plus grande vîteſſe. Arrivé à Andria, où il fixa ſon ſéjour, Ligdamis fit prendre les armes aux troupes & aux habitans, ſans leur apprendre de quel côté ils devoient marcher, ni contre qui ils alloient combattre : c'eſt avec ce front de troupes formidables, qu'il ſe préparoit à braver le reſſentiment du Roi.

Le Roi, beaucoup moins impétueux que le jeune Prince, préféra la voie de la négociation : il ne vouloit répandre ni le ſang de ſon fils, ni celui de ſes ſujets. Ligdamis, gagné par les inſinuations de l'envoyé du Roi, n'oſa épouſer Zirtie ; & Zirtie, perdant l'eſpoir d'être l'épouſe de Ligdamis, ſe retira dans le temple de Diane, & ſe voua au ſervice de ſes Autels : « Le Roi eſt vieux, lui » écrivoit Ligdamis ; reculez tant que » vous pourrez le jour où vous devez pro» noncer des vœux indiſſolubles : tant que » je vous aimerai, tant que vous m'ai» merez, l'eſpoir nous eſt permis. » Ils n'attendirent pas long-temps : une maladie de langueur vint mettre un terme aux jours du Roi. Ligdamis fut couronné d'une voix unanime : il a différé juſqu'à

ce jour de contracter avec Zirtie le plus doux des engagemens, par une délicateſſe bien pardonnable à un amant. Il craignoit que Zirtie n'aimât en lui que le Prince, & il eſt enfin convaincu qu'elle n'aime que Ligdamis. Demain, peut-être, vous verrez célébrer cet hymen.

C'eſt ainſi que le Prêtre termina ſon diſcours : Zaralinde l'en remercia. Le ſon des inſtrumens l'avertit que la fête de Vénus alloit commencer.

SUITE DE L'ORPHISE DE CHRYSANTE.

LIVRE SECOND.

LA nuit avoit déjà décrit la moitié de ſon cours, quand un Chevalier étranger, qui venoit d'arriver à Chypre, arriva aux portes de la ville de Paphos : il fut étonné de trouver dans les rues une ſi grande clarté, qu'il lui ſembloit que Paphos étoit ſitué ſous l'un des pôles où la lumiere brille durant ſix mois ſans interruption. Des feux étoient allumés dans tous les carrefours ; des flambeaux nombreux lançoient des faiſceaux de lumieres de tous les balcons : tout annonçoit une fête. Mille voix ſe confondoient avec les ſons des inſtrumens, & ſe perdoient parmi le bruit des trépignemens cadencés des danſeurs. Ici le Chevalier vit des *mais* plantés au-devant

des portes, & des berceaux de feuillages, ſous leſquels on buvoit à la ſanté de *Chloé* ou de *Lya* : le vin épanché dans de larges coupes de nacre, couloit à flots écumeux à la ronde, & tous les buveurs recevant tour-à-tour cette coupe, ſembloient y puiſer une nouvelle ivreſſe. Là, ce n'étoient que des Bergers tenant par la main leurs Bergeres, & qui frappoient la terre en danſant à pas meſurés. Les Bergeres étoient couronnées de fleurs, & leurs chapeaux ornés de rubans ; mais on voyoit bien que la danſe nuit à la parure : les rubans, les couronnes, & les chapeaux étoient dérangés : le voile même, qui couvre tant de charmes, & que la pudeur a grand ſoin de retenir par mille épingles, ce voile modeſte ne tenoit preſque plus, & les Bergers s'en appercevoient, & ne diſoient rien ; les Bergeres danſoient toujours & n'y prenoient pas garde. Le Chevalier regardoit avec plaiſir tous ces grouppes d'amans heureux, & reconnut Vénus au bonheur qui régnoit dans Paphos. Il s'avança vers le Temple ; la preſſe du peuple ſe fendit avec reſpect devant lui, & lui en montra avec le doigt les ſuperbes avenues. Il entra

dans le Temple ; les Prêtres chantoient à la louange de Vénus & de l'Amour, des Odes que l'Amour & Vénus avoient inſpirées à Anacréon. L'architecture du Temple étoit une des ſept merveilles du monde, qu'on a depuis tenté vainement d'imiter. Les plus grands Maîtres avoient conſacré leurs pinceaux à orner l'intérieur de ce magnifique édifice. Vénus y étoit peinte voluptueuſement couchée dans ſa conque marine, au moment que les Néréïdes la pouſſoient ſur le rivage. On voyoit tous les Dieux enchantés ſe proſterner devant elle, & Vénus paroiſſoit régner ſur les Dieux & ſur la terre. O quelle main divine, s'écria le Chevalier, a donc pu rendre avec tant de vérité, des appas céleſtes ! Un Dieu ſans doute conduiſoit les pinceaux. Art enchanteur, art magique, ô peinture ! ſous tes doigts ingénieux tout vit, tout reſpire, tout s'embellit ; le tems n'a point de puiſſance ſur tes chefs-d'œuvres. Tout meurt ; la beauté ſe paſſe ; la peinture reſte, & la beauté devient immortelle. Le Chevalier auroit bien voulu comprendre la ſculpture dans cet éloge vrai & ſenti. Mais la ſculpture eſt privée de la magie des couleurs, c'eſt

presqu'une nature morte. Il admira les belles statues, mais il se tut. Il remarqua dans le chœur beaucoup de tableaux, qui représentoient les traits des amans fidèles. Le Chevalier aimoit, & il se chercha lui-même. Il fut arrêté par le chant des vingts Prêtres qui répétoient, en s'accompagnant sur des luths, une ode qu'il avoit composée pour la belle Orphise. Sa joie fut extrême de connoître que dans le temple où la Déesse de la beauté étoit adorée, on célébroit celle de sa maîtresse.

A peine les Prêtres avoient fini de chanter, qu'un grand rideau de damas bleu qui étoit à côté du chœur, s'ouvrit; le Chevalier vit au travers d'un grand treillis d'argent vingt belles Prêtresses de Vénus, assises par ordre, & vêtues uniformément de robes de satin incarnat, brodées de soie bleue, & de fil d'or. L'une d'elles chante. Si le Chevalier n'avoit pas été préoccupé, il auroit cédé à la beauté de cette voix. La Prêtresse chanta encore des vers qu'il avoit faits pour Orphise. Revenu de son étonnement, il acheva de parcourir le temple. Il pénétra dans un cabinet; ce fut là qu'il trouva un enchantement beaucoup plus fort que

celui du chant des Prêtreſſes ; il y vit un grand tableau où ſa maîtreſſe étoit peinte, tenant dans ſa main une chaîne d'or, au bout de laquelle il étoit attaché par les bras & par tout le corps ; un anneau de la chaîne étoit peint ſur ſon cœur ; oui, c'eſt delà, dit-il, en conſidérant cet anneau, c'eſt delà que s'eſt formé le premier anneau d'une chaîne éternelle ; Orphiſe, adorable Orphiſe ; on eſt juſte : on rend hommage à votre beauté, on rend juſtice à ma tendreſſe. Sans doute vous devez être chère à Vénus ; vos beaux yeux lui attirent tous les jours tant de nouveaux ſujets !

Les prières du ſoir étoient finies & tout le peuple ſe retiroit : un Prêtre, le plus ſavant de tous, s'approcha du Chevalier. Le Prêtre ayant jetté les yeux ſur le tableau, reconnut dans le Chevalier l'amant d'Orphiſe, l'heureux Sindérame, dont les vers par-tout chantés avoient rendu ſon nom ſi célèbre. Il rendit au Poëte les hommages qu'on rendoit alors aux enfans des Muſes : dans ces premiers tems, on croyoit que les Poëtes étoient une eſpèce mixte entre les Dieux & les hommes, & dont la tête au moins étoit toute di-

vine. On ne se trompoit guères : on les croyoit aussi très-sensibles, on se trompoint encore moins. Vous cherchez, lui dit le Prêtre, la belle Orphise. -- Oui, répondit Sindérame ; elle est partie de Crète, elle a suivi la Reine Zaralinde. J'ignore vers quelle contrée elle a porté ses pas. — Demain, ajouta le Prêtre, vous saurez que le Roi des beaux esprits & la Reine des beautés, sont dans Paphos. — Quoique ce peu de mots en dit assez, Sindérame voulut en savoir davantage ; le Prêtre s'obstina à garder le silence : Sindérame le quitta pour entrer dans les bains, & attendit avec impatience le lendemain. Pendant que Sindérame se purifioit, Zirtie & Zaralinde passoient la nuit à causer ; Zirtie voulut savoir l'histoire d'Orphise, & un des Officiers de Zaralinde commença de la sorte l'histoire de Sindérame & d'Orphise.

HISTOIRE DE SINDERAME.

JE ne commencerai point, dit l'Officier, par la naiſſance de Sindérame. Les Poëtes n'ont point d'ayeux, ils reſſemblent aux Dieux, dont l'origine divine ne s'annonce que par leurs ouvrages. Je ne parlerai que de ſes amours. « Sindérame ſe trouvoit dans le temple de Saturne, le jour qu'on célébroit la fête de ce Dieu; il regardoit les cérémonies avec aſſez d'indifférence; ſes yeux ſe promenoient ſur les jeunes beautés qui s'étoient rendues dans le temple; ils s'arrêtèrent ſur la plus jeune & la plus belle qui étoit aſſiſe contre un des piliers qui ſoutenoient la voûte. C'eſt-là, s'écria-t-il, c'eſt-là la divinité qu'il faut adorer. Le peuple murmura, la jeune beauté rougit, & Sindérame fut honteux de cet éclat involontaire; la jeune beauté diſparut. Sindérame en conſerva l'image gravée dans

ſon cœur : il étoit Poëte, il célébra Orphiſe. Il voulut que l'univers entier sût qu'elle étoit belle ; il voulut que l'univers entier parlât de ſon amour. Orphiſe devint célèbre ſans le vouloir, & ſans en être plus reconnoiſſante : Sindérame la cherchoit en tous lieux, c'eſt auprès de Zaralinde qu'il la trouva, la préſence de la Reine en impoſa à l'amant ; il oſa ſe plaindre en vers, de la contrainte, ſans nommer l'objet ; la Reine trouva les vers très-tendres, accueillit Sindérame, qui ſans être moins gêné, s'eſtimoit très-heureux de voir tous les jours Orphiſe ; c'étoit encore le ſeul bonheur qu'elle eût voulu lui procurer. Mais la Reine curieuſe enfin de connoître la beauté que Sindérame célébroit dans ſes vers, lui facilita les moyens de découvrir ſes ſecrètes penſées. Si vous n'étiez pas Reine, dit-il, ce ſeroit vous, Madame, que j'aurois adorée ; mais ne pouvant point m'élever ſi haut, je me ſuis arrêté aux perſonnes qui vous entourent. Il en eſt une qui m'eſt bien chère. Je ne vois ici que votre beauté, Madame, qui l'emporte ſur la ſienne. — C'eſt Orphiſe, répondit la Reine ; c'eſt elle, en effet, dit Sindérame. Orphiſe,

parut flattée de ſon hommage, & répondit enfin à ſa tendreſſe. Sindérame étoit bien éloigné de craindre des revers ; mais il étoit à la Cour ; c'eſt le pays de l'envie. Le crédit dont il jouiſſoit auprès de la Reine, lui fit des ennemis. Des rivales voulant engager le Roi à répudier Zaralinde, parce qu'elles ſe flattoient de partager ſon trône, firent ſi bien que le Roi crut que Sindérame étoit aimé de la Reine, & qu'Orphiſe n'étoit que le prétexte de leurs fréquentes entrevues. Le Roi exila Sindérame, & il ne lui fut pas permis de monter au Palais avant ſon départ. Il ſe plaignit amèrement, dépoſa ſes ennuis dans une lettre, conjura Orphiſe de ſolliciter ſon rappel, de lui conſerver ſa tendreſſe, & partit.

Il s'éloignoit lentement de la Cour ; le même ſoir il s'étoit aſſis ſur une pierre qui étoit auprès du chemin d'Archipolis, des voyageurs vinrent ſe repoſer auprès de lui ; Sindérame ne voulant point être interrogé, mais voulant les écouter parce-qu'ils parloient de la Cour, ſe retira derrière un buiſſon. Il y avoit à peine une demi-heure qu'il étoit aſſis, que le gazon s'enfonça, & Sindérame tomba dans une

caverne assez profonde. Revenu de sa frayeur, il voulut savoir dans quel endroit il étoit tombé; il apperçut une porte au fond du souterrain, des fentes de laquelle s'échappoient des rayons de lumière. Il prêta l'oreille, & il entendit ces mots : « je suis bien fâchée d'être sortie de la » ville, pour venir ici me baigner suivant » l'avis des Médecins, qui me font plus » malade que je ne suis : Sindérame m'a » fait savoir, par une lettre, que Cé- » nostrate l'a banni du Royaume.

Qu'on juge de la surprise de Sindérame ! c'étoit la voix d'Orphise : il approche, & par un accident favorable, il trouve un espace assez grand par où il peut appercevoir Orphise dans le bain. A l'aspect de tant de perfections son ame passa dans ses yeux, & il désiroit de mourir dans cette contemplation. Orphise ayant repris sa robe, Sindérame voulut se retirer sans bruit ; mais la caverne étoit obscure, l'issue en étoit difficile, une pierre roula sous ses pieds ; ce bruit parvint aux oreilles d'Orphise, elle ordonna à sa suivante d'ouvrir la porte. Celle-ci ayant apperçu Sindérame, s'écria qu'il y avoit-là un homme. Sindérame ne voulut

point cauſer d'effroi à Orphiſe, aima mieux s'expoſer à toute ſa colere en ſe découvrant, que de la laiſſer dans des alarmes : il avoit pour excuſe, le haſard. Orphiſe la trouva bonne : je dois être plus étonnée, dit-elle, de vous voir ici, que vous ne devez l'être de m'y trouver; on entre dans cette grotte par un jardin qui tient à une maiſon de plaiſance de la Reine : c'eſt ici qu'on ſe baigne.—Heureuſe chute, répondit Sindérame, je vous revois avant que de m'éloigner pour jamais : j'ignore la cauſe de mon exil; déſabuſez Cénoſtrate : dites-lui, que quels que ſoient les diſcours qu'on lui a fait de moi, ils ſont tous calomnieux. Orphiſe, ſi vous m'aimez, rapprochez-moi des lieux que vous habitez. Il fut interrompu par la préſence de Zaralinde. La Reine fut ſurpriſe de rencontrer Sindérame, qu'elle croyoit déjà bien loin : elle apprit à Orphiſe que le Roi venoit de partir à la tête de ſes troupes pour combattre un voiſin puiſſant, qui faiſoit des incurſions près de ſa capitale. Les Courtiſans, ajouta-t-elle, ont preſque tous ſuivis le Roi. — Que diſent-ils de mon exil, reprit Sindérame? — Rien. — Dans un moment

où l'Etat eſt en danger, ne me regrettent-ils point? —Non, ils regardent un Poëte comme un agréable rêveur, très-propre à charmer les loiſirs d'une femme, mais peu fait pour les fatigues de la guerre. — Grande Reine, dit alors Sindérame, d'un ton piqué: vous ne reverrez jamais votre Poëte qu'il n'ait rendu ſa valeur remarquable, la lance & la plume tout eſt égal dans mes mains; autant l'une vous parut agréable, autant l'autre deviendra terrible aux ennemis. Belle Orphiſe, avant mon départ, honorez mon amour d'un don que ma vaillance ſçaura défendre; conſentez que je porte quelque marque de ſervage.— Orphiſe lui attacha au bras un bracelet en broderie d'or & de perles qu'elle avoit long-tems porté. —Faſſe le Ciel, dit-elle, que ce bras puiſſe dompter tous ceux qui oſeront l'attaquer: elle permit qu'il prît un baiſer ſur ſa main. La Reine fit ouvrir une porte extérieure de la caverne: Sindérame ſe trouva près de l'endroit par où il étoit tombé. Son Ecuyer l'attendoit; il reprit ſes armes & monta à cheval. Le deſir d'acquérir de la gloire & d'humilier les Courtiſans qui avoient ſi mal jugé de la valeur d'un Poëte,

aiguil'onna Sindérame : il doubla ſes journées. Dans tous les lieux par où il paſſoit, il entendoit faire des récits de la force prodigieuſe & du courage incroyable de Sigisbal : (c'étoit l'ennemi qui faiſoit la guerre à Cénoſtrate) ; & plus on ajoutoit aux qualités guerrieres de Sigisbal, plus il ſe croyoit digne de le combattre. Il arriva enfin dans un village ſitué à peu de diſtance du château de ſon adverſaire : dès le ſoir même il le fit défier par ſon Ecuyer. Sigisbal accepta le gage du combat. » Demain, dit-il à l'Ecuyer, je pren» drai la peine d'aller punir l'arrogance de » Sindérame : dites-lui qu'il vienne ſur le » le grand pré qui eſt devant ce château. » Je défendrai à tous mes gens de ſortir, » quelque choſe qu'il m'arrive : qu'il tien» ne pour certain que ſon corps ne ſera » offenſé que par mes armes ; mais s'il » eſt ſage, qu'il ſe prépare à recevoir » la mort de moi. »

Sindérame ſe fit armer dès le matin, & ſe rendit ſur le pré. Sigisbal ne tarda guères de venir après lui, ſur un cheval vigoureux, qui frappoit la terre ſi fortement qu'il ſembloit qu'il la dût faire entr'ouvrir à chaque coup de pied. Sindérame,

moins bien monté que ſon adverſaire, ne s'épouvanta point : comme il avoit la viſière levée, Sigisbal, voyant ſon viſage beau & délicat, le prit pour un efféminé, & héſita s'il devoit combattre contre lui. Sindérame ſouffroit ſes rodomontades avec impatience ; Il prit auſſi-tôt autant de champ qu'il lui en falloit, & courut à Sigisbal, la lance en arrêt. Sigisbal ne fut pas plus ébranlé du choc, que ne le ſeroit une groſſe tour au premier coup de bélier ; mais Sindérame, au contraire, fut preſque renverſé, & perdit un de ſes étriers ; il jetta ſa lance, & revint aſſaillir ſon ennemi avec ſon épée. Alors le combat devint plus égal : Sigisbal, étonné de tant de réſiſtance, fait un effort, frappe Sindérame & met ſon écu en pieces. Sindérame furieux, n'ayant plus rien à oppoſer à l'épée de Sigisbal, uſe d'adreſſe, & ſe ménage ſi bien, que tous ſes coups portent ; il atteint l'armet de ſon adverſaire & le fend en deux juſqu'à la chair ; il ne lui donne point de relâche, le pourſuit vivement, & le bleſſe au défaut de la cuiraſſe. Sigisbal fut contraint de tomber à la renverſe par la foibleſſe que lui cauſoit la perte de ſon ſang. Sindé-

rame deſcendit de cheval auſſi-tôt, & lui ayant coupé les courroies de ſon armet, lui ſépara la tête d'avec le corps, puis remonta en ſelle, en s'éloignant avec beaucoup de vîteſſe, tenant toujours par ſes longs cheveux la tête de Sigisbal. Il dirigea ſa courſe vers la ville où Cénoſtrate s'étoit retiré, en attendant que toutes ſes troupes ſe fuſſent raſſemblées, pour marcher contre Sigisbal. Sindérame arrivé dans cette ville, s'avança vers le Palais; le Roi étoit à une des fenêtres avec un Courtiſan : celui-ci reconnut Sindérame. Sire, dit-il, vîtes-vous jamais une audace pareille à celle de ce Chevalier, qui malgré votre ordre exprès, vient ici trois jours après que vous l'avez banni. —Sindérame étoit déjà en préſence du Roi.— Que venez-vous faire ici, dit le Roi, y venez-vous apporter votre tête? — Je vous apporte une tête, dit Sindérame, que vous aimerez mieux recevoir en don que la mienne. — Après ce peu de mots, il ouvrit un coffre que portoit ſon Ecuyer. Voilà, Sire, la tête de votre plus redoutable ennemi, celle de Sigisbal; je l'ai vaincu avec cette épée que j'ai voulu employer à votre ſervice, quoique vous m'ayez banni

banni injuſtement : un Poëte, ajouta-t-il, vaut quelquefois mieux qu'un Guerrier Courtiſan.

Le Roi ne put s'empêcher de reconnoître un ſi grand ſervice, & quelques motifs qu'il crut avoir, pour éloigner Sindérame ; il fut retenu par les bienſéances : il prit l'avis de Géralde (c'étoit le Courtiſan jaloux de Sindérame) qui opina toujours à l'exil. » Quoique vous » puiſſiez alléguer, dit le Roi, je ne » veux point perdre un Chevalier dont la » valeur m'eſt ſi utile. Je donnerai un re» mede au mal que vous me faites redou» ter, en tenant toujours Sindérame loin » de Zaralinde, près de laquelle il faut » vous rendre dès à préſent, pour veiller » ſur ſes actions, & pour m'avertir des » viſites que Sindérame pourroit lui ren» dre. »

Le Roi donna à Sindérame le commandement de l'armée, & Sindérame alla aſſiéger la forteresſe de Sigisbal : trois jours après les ennemis ſe rendirent ; les habitants ouvrirent les portes des villes, & criérent merci ; la garniſon fut maſſacrée. Sindérame fit une entrée triomphale dans la capitale de Crète : il n'aſpiroit

plus qu'au moment où l'amour récompenſeroit d'un prix plus doux que les lauriers, le ſang qu'il avoit répandu. Mais l'abſence eſt une épreuve bien dangereuſe; Orphiſe n'y tint point : elle répondoit à Sindérame, plutôt pour éviter le reproche d'ingratitude, que par tendreſſe : elle étoit fière de la gloire qu'il faiſoit rejaillir ſur elle, mais elle étoit inſenſible à ſon amour. En un mot, ſi Sindérame n'avoit pas été un Héros, Orphiſe n'auroit pas même voulu prendre la peine de le tromper. Sindérame, en crédit auprès du Roi, eſſaya d'en faire un uſage qui pût être utile aux peuples; il oſa condamner le luxe de la couronne, & voue à l'inaction les talens frivoles. L'argent devoit, ſelon lui, rouler dans des mains plus utiles & plus pures; la diminution des impôts, le bonheur d'une contrée, valent beaucoup mieux que des galeries ſuperbes qui reſſerrent l'or & les cryſtaux pour amuſer les regards des grands ſeigneurs oiſifs. Le Roi n'approuva point ſes projets de réformes : Sindérame eut la franchiſe de rendre ſes projets publics; ſes ennemis perſuadèrent au Roi que Sindérame avoit fait une ſatyre indirecte de

ſon adminiſtration. Cénoſtrate ſoupçonneux, & prêtant l'oreille à la calomnie, craignit Sindérame, & crut que la Reine déshonoroit par un lien ſecret avec lui, ſon nom & ſa perſonne : il forma la réſolution cruelle de les faire mourir l'un & l'autre. Zaralinde & Sindérame en furent prévenus, & ſe préparèrent à la fuite. Zaralinde & Orphiſe montèrent ſur un vaiſſeau : Sindérame refuſa d'y monter avec elles pour prévenir les bruits d'une médiſance inſolente. La Reine eſt arrivée dans cette ville, & j'ignore par quel chemin, ajouta l'Officier, Sindérame y eſt arrivé : c'eſt à Sindérame à vous conter le reſte.

SUITE DE L'HISTOIRE DE SINDERAME.

Dès que l'aurore eut commencé à paroître, le Prêtre, qui la veille avoit entretenu Sindérame, s'empreſſa de remplir auprès de lui les premiers devoirs de la journée. Sindérame flatté de cet empreſ-

ſement, ne put s'empêcher de s'épancher dans le ſein du Prêtre : il lui raconta de la maniere ſuivante la ſuite de l'hiſtoire de ſes amours. Après le départ de Zaralinde, le Roi me fit appeller, & voulut ſavoir de moi le chemin que la Reine avoit pris : je gardai le ſecret. Le Roi s'embarqua, fit voile vers Rhodes ; un vent furieux le força de rentrer dans ſes ports. Je profitai de ſon abſence pour m'éloigner : une tempête m'a pouſſé dans la Crète, & ſi j'y retrouve Orphiſe, je bénirai la main inviſible qui, cachée dans la tempête, me préparoit des inſtants de bonheur. Voilà, Pontife ſacré, tout ce que j'avois à vous raconter. C'eſt à vous à m'apprendre quelles ſont les coutumes & les mœurs de l'iſle de Vénus.

La naiſſance de Vénus, dit le Prêtre, vous eſt connue : c'eſt à Chypre qu'elle aborda en ſortant de la mer. Sa beauté l'en rendit bientôt ſouveraine. Les Cypriens étoient barbares, leurs femmes étoient des eſclaves. Vénus, irritée du mépris qu'ils faiſoient de la beauté, voulut réformer des mœurs féroces, & commença par les femmes : elles ignoroient

le pouvoir de leurs appas & l'art de captiver des caractères indociles : leurs yeux vagabonds erroient sans dessein sur toute sorte d'objets. Vénus leur apprit à se servir mieux de leurs yeux : elle leur apprit à ne jetter que des œillades préméditées, de les rendre tantôt douces, tantôt indifférentes : elle mêla dans leur langage les petits refus, les foibles dédains, les promesses incertaines. Par elle, les femmes sçurent suppléer à la force qui leur manque, par les charmes & par l'adresse. Ainsi instruites, Vénus mena les Cyprriennes au combat : au premier choc, les Cypriens s'avouerent vaincus ; & ils se sentirent enchaînés sans appercevoir leurs chaînes. Vénus sûre de régner, réunit les deux sexes, apprit à l'un l'art de plaire, & inspira à l'autre le besoin d'aimer : ces deux rapports firent pendant long-temps de ce peuple un peuple d'heureux. Mais le mal naquit bientôt du bien, la satiété amena l'ennui, & sur les pas de l'ennui marcha l'inconstance ; l'amour s'endormoit aux pieds de la beauté, l'avarice veilloit, & sembla guider désormais le Dieu. Les Cypriens ne prirent plus pour épouses les plus belles,

mais les plus riches : les Cypriennes vendoient ce qu'elles accordoient autrefois au ſentiment. On les voyoit richement parées de longs tiſſus de ſoies, & de trames d'or & d'argent ; les pierreries reluiſoient en croiſſants & en aigrettes ſur leur front. Plus de ſérénades, de tendres poulets, plus de tranſports, plus de déſeſpoirs : on n'aimoit plus ; l'avarice prodiguoit des jouiſſances où les plaiſirs ne ſe trouvoient jamais. Quelques Poëtes imaginèrent alors de donner à l'amour deux ſortes de flèches, les unes d'or, & les autres de plomb. Vénus, indignée d'une corruption ſi générale, prit ſon eſſor vers les cieux, & jura par le grand ſerment des Dieux, de ne plus ſe montrer à la terre. Un Roi qui voulut ramener l'Amour à ſa premiere innocence, bâtit un Temple à Vénus, & inſtitua à la Déeſſe un culte pur. Vingt femmes & vingt initiés vivoient dans ce Temple & donnoient à la nation des leçons de tendreſſe & de galanterie ; mais l'amour n'y fut pas toujours aſſez délicat, & pour être trop inventif il devint licencieux. Les peintures s'étoient multipliées dans le Temple ; tout reſpiroit la volupté, les

étrangers prirent en horreur ce culte. Un autre Roi réforma une seconde fois ces abus : il a été assez heureux pour établir la simplicité. Maintenant le Temple est desservi par de jeunes Prêtres & de jeunes Prêtresses, qui viennent apprendre à aimer & à être aimés. La Déesse & l'Amour s'y tiennent par la main : nos chansons sont galantes & jamais libres ; nos voix sont tendres, jamais voluptueuses ; nous promettons le bonheur, nous défendons de l'usurper. O Sindérame ! puisqu'Orphise est indifférente à vos vœux, faites-vous initier dans le Temple : vous êtes cher à Vénus, elle vous comblera de ses faveurs. Si vous ne pouvez oublier Orphise, je vous conduirai auprès d'un Prêtre vénérable qui vous donnera ou des sages conseils, ou des philtres sûrs. — Verrai-je Orphise, dit Sindérame ? — Vous la verrez demain. — Hé bien, si elle continue de m'accabler de ses froideurs, j'irai consulter le vieillard que vous m'annoncez. — Là-dessus ils se séparèrent.

Le lendemain le Prêtre annonça à Zatalinde & à Orphise l'arrivée de Sindérame : la Reine ne voulut point différer

davantage à le voir. Sindérame ſe hâta de répondre à l'empreſſement de la Reine. Je crois, dit-il, qu'il y a ici de la faveur du deſtin, Madame : votre deſſein étoit d'aller à Rhodes, le mien d'aller vous y trouver ; nous voici tout-à-coup à Chypre : puiſſions-nous y être tous heureux ! — Je prie les Dieux, répondit la Reine que cela ſoit. Sindérame préſenta la main à Orphiſe & la conduiſit dans le cabinet où il avoit vu ſon portrait. Regardez bien ce lieu, Orphiſe, lui dit-il, c'eſt un petit Temple où votre image partage les adorations qu'on doit à Vénus. Que j'ai reſſenti de plaiſir à conſidérer votre portrait ! Combien davantage en recevrois-je en vous voyant, ſi je n'avois des ſujets de crainte ! Quand j'adreſſois mes plaintes à cette belle image, au moins elle ne redoubloit point mes peines par des réponſes rigoureuſes. Elle eſt muette, mais elle n'eſt pas cruelle : & vous Orphiſe... & vous... vous êtes ici dans un lieu où les ames les plus ſauvages s'apprivoiſent. Ici l'amour amolliroit les rochers ; ſes triomphes ſont innombrables ; ici dès qu'on oſe combattre, on eſt aſſuré de vaincre. Brave Sindérame, répondit Orphiſe, vous m'avez rendu tant de ſer-

vices, que je ne ſçaurai jamais m'acquitter envers vous : je n'oſe pourſuivre ; ſans doute la deſtinée s'en mêle. Mais Sinderame, je dois vous répondre avec franchiſe : je n'ai jamais éprouvé pour vous le moindre de ces mouvemens extraordinaires qu'on n'éprouve que du moment qu'on aime. Je vous ai eſtimé, je vous ai reſpecté : le ciel m'eſt témoin que j'ai voulu vous aimer ; peut-être aurois-je cédé à l'orgueil d'être votre amante, d'être votre épouſe ; mais un pere s'oppoſe à ce déſir. Il a promis ma main : il m'ordonne de retourner à Rhodes où je trouverai l'époux qu'il m'a choiſi ; celui à qui il m'a promis dès ma plus tendre enfance, de qui j'ai partagé les jeux innocens, & vers qui cette premiere amitié de l'enfance me ramene. Brave & ingénieux Sindérame, vous êtes né pour les grandes choſes, les grands efforts doivent peu vous coûter : oubliez-moi, oubliez Orphiſe, qui voudroit & ne peut faire ſon bonheur en faiſant le vôtre. —Voilà donc, s'écria douloureuſement Sindérame ; voilà le prix de tant de conſtance, & d'un amour auſſi pur ! Vous voulez ma mort, Orphiſe ; vous ferez

ſatisfaite. Orphiſe, honteuſe de cette douleur, dont elle étoit la cauſe, paſſa dans un autre appartement, & s'éloigna. Le Prêtre, qui n'abandonnoit jamais Sindérame pendant long-temps, ſurvint. —Vous n'êtes pas heureux, beau Chevalier, dit-il; je vous ai promis les conſeils ou les ſecours d'un vieillard Négromancien : ſuivez-moi, ou il vous donnera des moyens pour être aimé, ou ſon éloquence vous guérira d'une paſſion aveugle. — Allons, dit Sindérame, allons vers ce vieillard. — Ils s'enfoncèrent dans une fôrêt épaiſſe, & arrivèrent, après pluſieurs détours, dans le cabinet myſtérieux du vieillard. Le Prêtre lui ayant expliqué le motif du voyage de Sindérame, celui-ci ſe hâta de le conſoler par des diſcours ſages, mais qui furent inſuffiſans. Eſſayons donc les charmes, dit-il : leſquels préférez-vous? Voici de quelle maniere il faut s'y prendre pour ſe faire aimer : les uns mettent de la verveine dans leur bouche, & vont ſouffler aux oreilles de leur maîtreſſe ces mots par trois fois répétés : *epaphus, amour, force, tempête, toujours*; d'autres placent un bouquet de pouliot & & de roſes ſur le ſein, après avoir fait

quelques charmes. J'en ai vu qui, en invoquant toutes les puissances qui président à l'amour, faisoient des nœuds avec des lacets de soie au nom de leurs Dames, afin que leurs volontés fussent liées de la même façon; d'autres se contentent de se piquer le petit doigt de la main gauche, où l'on dit qu'il y a une veine qui répond au cœur, & en versent le sang dans un morceau de pomme pour le faire manger à la personne dont ils sont épris. Sindérame préféra le charme suivant; il prit une table neuve, un réchaud neuf, un couteau neuf; & ayant coupé un morceau de chair de bouc en deux parties, écrivit son nom & celui d'Orphise, avec des caractères inconnus, & les brûla, en priant les Dieux, qu'ainsi brûlât pour lui le cœur d'Orphise. Après qu'il eut achevé cet enchantement, il se hâta de revenir sur ses pas, & d'accourir auprès d'Orphise: elle étoit toujours insensible: le charme n'avoit point opéré. Il s'approcha bien près d'elle, prononça ensuite par trois fois en soufflant à ses oreilles, *epaphus, amour, force, tempête, toujours*: rien n'opéroit encore. Il s'éloigna sous un léger

prétexte, piqua le petit doigt de ſa main gauche, en fit couler le ſang ſur un morceau de pomme qu'il vint préſenter à Orphiſe, & qu'elle mangea : elle étoit toujours la même. Sindérame voyant que tant d'épreuves étoient inutiles, s'écria avec amertume : je le vois bien, il faut renoncer à l'eſpoir de vous plaire ; vivez heureuſe, Orphiſe, je vais me conſacrer pour toute la vie au ſervice des Autels de Vénus. La Reine de Crète inſtruite de la réſolution de Sindérame, voulut s'oppoſer à la retraite d'un brave Guerrier. Ceux qui vous reſſemblent, dit elle, doivent ſervir l'Etat de leurs épées, & de leurs conſeils ; laiſſez à d'autres plus foibles & moins néceſſaires, le ſervice des autels. J'empêcherai Orphiſe de retourner à Rhodes, & duſſé-je employer un peu de violence, je la contraindrai de vous recevoir pour époux. L'oracle de Vénus s'oppoſa aux deſſeins de la Reine. » Laiſſez partir Orphiſe, dit-il, Vénus a » reçu le ſerment de Sindérame. Il a promis » de ſe vouer à elle, s'il n'eſt pas aimé » d'Orphiſe ; Orphiſe ne l'aimera jamais, » ainſi l'ordonnent les deſtinées. » — Je n'y ſurvivrai pas long-tems, s'écria Sin-

dérame : que ne puis-je du moins rendre ma mort utile à l'Etat ! « ce dernier vœu » ſera bien-tôt exaucé, reprit l'oracle. » — En effet, on apperçut le même ſoir, la mer couverte de vaiſſeaux. C'étoit la flotte de Cénoſtrate ſur laquelle le Roi ſe trouvoit, & qui venoit redemander Zaralinde au Roi de Chipre. Je mourrai donc, dit Sindérame, les armes à la main. Je pourrai, belle Reine, verſer la dernière goutte de mon ſang pour vous ; à ce prix je ne regrette point la vie.

Le Roi de Crète donna des ordres pour le combat : Sindérame eut le commandement de l'armée. Dès le lendemain, Cénoſtrate fit redemander la Reine par un héraut-d'armes. Ligdamis répondit par un refus formel ; Cénoſtrate exécuta la deſcente, & fit dreſſer des tentes pour ſon armée ſur le rivage. Il dirigea ſon attaque vers le temple de Paphos, aſſuré de ſe rendre maître de l'Iſle, s'il pouvoit ſurprendre ce lieu ſacré. Mais Sindérame lui coupa toutes les communications, plaça ſon armée entre la ſienne & le rivage, & l'enferma dans ſes retranchemens. Un coup de déſeſpoir pouvoit ſeul tirer Cénoſtrate de la ſituation gê-

mante dans laquelle il se trouvoit, il choisit l'élite de ses soldats, & voulut se faire jour à leur tête, à la pointe des lances. Sindérame soutint ce premier choc & le repoussa. Cénostrate étant revenu à la charge, Sindérame se vit abandonné des siens, & soutint, presque seul, le combat le plus terrible. Il fut obligé de se rendre prisonnier : les Crétois l'amenèrent devant Cénostrate. Ce Roi qui croyoit que Sindérame étoit l'heureux amant de Zaralinde, ressentit une double joie en le voyant en sa puissance. Sindérame couvert de blessures, sentoit sa mort approcher, & ne redoutoit rien de l'injustice de Cénostrate. Le Roi de Crète le vit expirer à ses yeux, après avoir entendu de sa bouche le témoignage qu'il rendit à la vertu de Zaralinde. Ce dernier aveu dissipa les soupçons de Cénostrate. N'ayant plus à craindre un rival, il offrit la paix à Ligdamis, & promit de respecter la Reine. Zaralinde consentit à se remettre de nouveau entre les mains de son époux, & termina par cet accord une guerre qui alloit devenir opiniâtre & cruelle. Sindérame en fut presque l'unique victime. Ligdamis lui fit rendre tous les honneurs

funèbres qu'on accorde aux Rois, & ordonna qu'on lui élevât un magnifique mausolée, dans le temple de Vénus : au bas on lisoit cette épitaphe ;

Ci gît Sindérame
qui fut grand Guerrier
& grand Poëte ;
Mars & l'Amour hâtèrent sa mort ;
Guerriers, son exemple est
beau à suivre ;
Poëtes, chantez l'Amour aussi-bien que lui ;
Mais n'aimez jamais comme lui.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

AMOURS DE CAUNUS ET DE BIBLIS.

MILET, fils d'Apollon, régnoit dans Mégare. Redoutant le courroux de Minos, contre qui il avoit prêté des secours aux Athéniens, il abandonna ses États, & passa d'Europe en Asie, où il bâtit la fameuse ville de son nom, sur les rives du fleuve Méandre, qui par ses tours & ses détours semble toujours se fuir, & toujours se chercher. Il apprit bientôt que Minos équipoit une flotte formidable, & s'apprêtoit à le venir assiéger dans sa nouvelle ville. Il se hâta de lui envoyer une ambassade, pour fléchir son ressentiment. Minos, répondit que les torts de Milet seroient oubliés, s'il consentoit à lui rendre foi & hommage, & à lui livrer

en ôtages son fils Caunus & sa fille Biblis, qui étoient encore au berceau. Il fallut se soumettre à ces ordres rigoureux. Milet, malgré les larmes & les cris de la belle Cyane son épouse, fille du fleuve Méandre, fit partir pour la Crète les deux enfans avec leur Nourrice Phanope, qu'il confia à la garde de Crantor, son Écuyer. Après deux heures de marche, la jument qui portoit la Nourrice s'abattit; un des deux enfans échappa à Phanope dans cette chûte, & tomba rudement sur la pierre; c'étoit Caunus. L'Ecuyer met promptement pied à terre, pour le relever. Mais, ô douleur! l'enfant avoit reçu une atteinte mortelle. Il le vit à l'instant même expirer dans ses bras. La désolation de Crantor ne peut se comparer qu'à celle de Phanope. Tandis qu'ils s'abandonnent à leur désespoir, appréhendant également le ressentiment de Milet & celui de Minos, Crantor apperçut un berceau qui flottoit sur la surface de l'onde, & dans lequel étoit un enfant; il le retire. Sa mère, en l'exposant, avoit écrit de son sang, sur une bandelette: *Une Miléſienne abusée par Neptune, sacrifie la nature & l'honneur. Elle confie ce cher dépôt aux*

ondes argentées du Méandre. O Neptune! veille ſur ton fils. L'enfant avoit tous les traits de l'amour. Crantor lui trouve quelque reſſemblance avec Caunus, à qui la Nourrice lui propoſe de le ſubſtituer; le projet eſt adopté & exécuté à la hâte. Ils s'empreſſent l'un & l'autre de rendre au vrai Caunus les honneurs de la ſépulture, & le fils de Neptune eſt porté en ôtage en Crète.

Il y avoit déjà ſix ans que Milet & Cyane gémiſſoient loin des chers fruits de leur hymen, lorſque la Crète fut agitée tout-a-coup de grands tremblements de terre. Minos fit conſulter l'oracle de Neptune. Ce Dieu répondit qu'il ne ceſſeroit d'ébranler la Crète avec ſon trident, qu'à la retraite des otages Miléſiens. Cet oracle fit prendre à Minos le parti de renvoyer Biblis & Caunus au Roi Milet, qui les reçut avec une joie difficile à décrire.

Crantor témoin, tous les jours, de la tendreſſe de ſon maître pour le faux Caunus, s'applaudiſſoit du ſuccès de ſon ſtratagème : mais il fut troublé dans cette joie, par la Nourrice Phanope, qui ne l'entretenoit que de ſes remords, & qu'il

voyoit quelquefois prête à tout révéler. Cette considération lui fit prendre la résolution de la prévenir, & de déclarer lui-même au Roi & à la Reine ce qui étoit arrivé. Milet, qui, à cet aveu, perdoit un fils, dont il avoit besoin pour le soutien de sa couronne, approuva l'échange qu'on avoit osé faire, adopta le fils de Neptune, & recommanda à Crantor & à la Nourrice, le plus grand secret.

Caunus & Biblis continuèrent donc d'être élevés ensemble, sur le pied de frere & de sœur, ils s'aimoient tendrement ; ils se prévenoient réciproquement sur leurs moindres désirs : ils les lisoient dans leurs yeux, ou plutôt dans leurs ames, & la satisfaction de l'un faisoit la félicité de l'autre. Une amitié si tendre n'eut pas de peine à devenir amour, quand l'âge de l'amour fut venu.

Dieu d'Amathonte, que choisis-tu de me prêter, ton flambeau pour éclairer ce que je vas décrire, ou ton bandeau pour le voiler ? Mais puisqu'il n'y a point de crime dans ce que je décris, c'est ton flambeau que j'implore.

Caunus & Biblis s'aiment, mais non plus d'une amitié fraternelle ; ils se trou-

blent en s'entendant nommer, ils rougiſſent en ſe rencontrant ; & lorſque le frere & la ſœur s'embraſſent, ce baiſer réciproque eſt accompagné d'un involontaire frémiſſement.

Caunus s'apperçut le premier qu'il aimoit ; cette découverte lui fit horreur, & le déſeſpera : il mit tout ſes ſoins à éviter Biblis ; & l'amant le plus tendre s'impoſa le devoir cruel de fuir l'objet adorable, pour lequel ſeul il reſpiroit.

Biblis plus novice, plus naïve, & moins inſtruite des dangers d'un tendre ſentiment, s'y livre avec fureur : ce n'eſt plus la ſœur de Caunus, c'eſt ſon amante, une amante éperdue, dont le bonheur & la vie dépendent d'un regard de ſon amant. Biblis aime avec tranſport, & ne ſait point encore qu'elle aime. Elle ne conçoit rien aux froideurs affectées de Caunus ; elle ſoupçonne encore moins que ces froideurs cachent la paſſion la plus tendre.

Caunus prend le parti de s'éloigner, & prétexte que dans une maladie qui a menacé la vie de ſa chère ſœur Biblis, il a fait un vœu à Diane d'Epheſe, vœu qui touche à l'époque de ſon accompliſſement

& dont sa religion le presse de s'acquitter. Il prend congé de Milet, de Cyane, & de toute la Cour, excepté de Biblis ; la seule personne à qui il ne dit point adieu, est celle dont son ame s'occupe toute entière. Il se trompe en croyant quitter Biblis ; l'image de Biblis le suit, l'accompagnera par-tout. Avant son départ l'infortuné Prince va trouver le fidele Crantor, en qui il a une entière confiance.

Cher Crantor, lui dit-il, il est tems de t'apprendre les secrets de mon cœur. Les remparts de Milet, les bords enchantés de Méandre ne reverront plus ton élève ; l'amour me chasse de ma patrie, & du trône, où les destins m'appelloient ; ce Dieu cruel a allumé dans mes veines un feu coupable, une passion impie, je n'ose nommer celle que j'aime ; c'est ma rougeur, c'est ma fuite, qui doivent te la nommer ; console-la, s'il se peut, de mon absence, & dis lui bien que jamais rien ne me consolera de la sienne. Je vais, prosterné devant l'autel de la chaste Diane, attendre de cette Déesse le remede à un mal qui, peut-être, n'en a point. Que ta bouche, ô mon cher Crantor, ne s'ouvre jamais pour révéler le

crime de ton élève ; & que le récit honteux de mes inceſtueuſes foibleſſes n'afflige jamais les oreilles des auteurs de mes jours.

En écoutant parler Caunus, Crantor fut agité de mouvemens divers, & fut plus d'une fois tenté de lui révéler le myſtère de ſa naiſſance. Mais comme ce ſecret étoit celui de l'Etat, ce ſage courtiſan ſe retint, & ſe contenta d'inviter le jeune Prince à tout eſpérer de la protection de Diane. Il lui fit promettre auſſi de l'informer de ſon arrivée à Epheſe, & de ne point quitter cette ville ſans lui en donner avis.

Biblis n'apprit le voyage de Caunus ; qu'après qu'il fut parti. Elle ſe détermina auſſi-tôt à lui écrire ; ſa lettre fut un aveu de ſa paſſion & l'annonce de ſa mort. Quand elle l'eût cachetée, elle courut chez Crantor pour l'engager à la faire promptement tenir à Caunus. L'Ecuyer qui remarqua dans les yeux de la Princeſſe je ne ſais quoi d'égaré & de ſiniſtre, craignit pour ſes jours, & alla auſſi-tôt remettre au Roi ces dépêches myſtérieuſes, en lui annonçant que l'amour mutuel de Caunus & de Biblis, étoit à

la veille de précipiter l'un & l'autre au ſombre Royaume de Pluton.

Le Roi, d'une main tremblante, ouvrit cette lettre fatale : elle étoit conçue en ces termes :

BIBLIS A CAUNUS.

» Tu m'aimes, car je le ſçais ; tu m'aimes, cruel, & tu me fuis, moi, je t'adore, & je meurs. C'eſt ton abſence qui me tue. Tu fuis l'inceſte, cher Caunus ; & moi je m'y dérobe en mourant, ou plutôt je me ſouſtraits au ſupplice de vivre ſans toi. Je ne m'aveugle point ſur mon crime ; je t'aime, en frémiſſant de t'aimer, je ne m'autoriſe point de l'exemple des Dieux. Je ſçais que Saturne épouſa Ops ; Océan, Thétis ; & Jupiter, Junon ; mais les Dieux ont, ſans doute, des privileges que les mortels n'ont pas. C'eſt un crime de t'aimer, je t'adore, & je m'en punis. Ne te preſſe point de rejoindre ton amante dans l'aſile éternel du paiſible Eliſée ; mais lorſque la tardive vieilleſſe aura raſſemblé Caunus & ſa Biblis dans une même tombe, que ton ame s'empreſſe alors de voler vers

la mienne : & puiſque, chez les morts, il n'eſt plus de parenté, c'eſt alors que la moitié de ma vie pourra, ſans crimes, ſe réunir à l'autre. Si ma lettre, cher Caunus te parvient à temps, précipite ton retour vers les remparts de Milet, viens fermer les yeux de ta chère ſœur, & donne-leur, au moins, le baiſer d'un frère. Je meurs contente, dans cet eſpoir. »

Le Roi Miler n'eut pas plutôt parcouru cette lettre, qu'il vole à l'appartement de ſa fille, ſans ſe faire annoncer. Elle étoit ſi occupée aux apprêts de ſa mort, qu'elle ne le vit point entrer. Il la ſurprit broyant ſous le pilon, dans un mortier de porphyre, la ciguë & l'infernal aconit, dont ſa fureur cherchoit à exprimer un triſte & dernier breuvage. Elle avoit déja gravé de ſa main ſur la muraille cette inſcription funèbre :

« Caunus fut beau ; Caunus à Biblis le parut :
» Biblis aima ſon frère, en rougit, & mourut.

Milet ſaiſit ſa fille entre ſes bras, renverſe & foule aux pieds le breuvage mortel, & fait entendre à Biblis ces paroles conſolantes : « *Vis ma fille, vis pour ton cher*

chèr Caunus, les Dieux me l'ont refusé pour fils ; mais ils ne me l'ont point refusé pour gendre.

Le fidèle Crantor eſt à l'inſtant envoyé à Caunus. Il nous reſte à ſavoir ce qui ſe paſſoit à Epheſe.

Caunus reſta toute une journée proſterné devant l'autel de Diane, il n'en quitta les marches qu'après les avoir inondées de ſes larmes. La nuit, cette Déeſſe lui apparut en ſonge, & lui dit d'un air gracieux : *Caunus, prends un meilleur eſpoir ; Diane elle-même te permet d'aimer Biblis. Vous ſerez bientôt unis, ſous les auſpices de l'hymen.* Le lendemain, Caunus éveillé, & ne rêvant plus, croit encore rêver. Il ſe rappelle ce que la Déeſſe lui a promis, mais comment ſe livrer à ce doux eſpoir ! comment un hymen légitime pourroit-il jamais unir Biblis & Caunus ? comment un frère pourroit-il épouſer ſa ſœur ? Toutes ces réflexions l'affligent ; & cependant la douce illuſion commence à balancer la triſte vérité.

Le lendemain amène une ſcène plus déciſive que le ſonge, c'eſt l'arrivée de Crantor. Ce fidèle Ecuyer monté ſur le meilleur courſier de toute l'Ionie, a laiſſé

en peu de tems derrière lui, les divers replis du Méandre, & a perdu de vue le Mont Aulocrène, où ce fleuve prend sa source. Un nouveau Méandre s'offre à ses yeux; c'est le Cayſtre (1), dont l'onde paroît noire, comparée à la blancheur éclatante des cignes qui fréquentent en tout tems ces rives chéries d'Apollon, & célébrées à l'envi par les neuf sœurs. Crantor le traverse à la nage, & pousse jusqu'aux deux Sélénontes, rivières sacrées, qui formant un cercle naturel, viennent embrasser le Temple de Diane Ephésienne; ouvrage alors d'une Amazone, & qui reconstruit plusieurs siècles ensuite par l'Architecte Kersiphron, devoit devenir l'œil de l'Asie, & l'une des sept merveilles du monde.

Crantor apperçoit le jeune Prince Miléſien, errant, tout pensif, de l'autre côté du double Sélénonte. Impatient de le join-

(1) Aujourd'hui même, les Turcs qualifient le Cayſtre de petit Méandre ou de Méandre noir. Ils réſervent la dénomination honorifique de *Boïouc Mindre*, ou grand Méandre, au Méandre propre.

dre, il ſerre des genoux les flancs de ſon courſier, qui, excédé de la longue courſe qu'il a faite, & mis hors d'haleine par la traverſée multipliée des replis tortueux de l'un & l'autre Méandre, refuſe cette fois de ſe plonger dans les ondes. Crantor harangue (1) alors ainſi le courſier généreux :

» O toi, que la ſervile laniere n'a jamais approché, que l'éperon flétriſſant » n'effleura jamais, & qui ne ſentis d'autre aiguillon que celui de la gloire ; » Xantippe, illuſtre Xantippe, ne trahis » point l'eſpoir d'un Guerrier blanchi dans » les travaux de Mars. Vois-tu ton jeune » maître, le Prince Caunus, héritier pré-

(1) De tems immémorial, on harangue en Aſie l'éléphant & le cheval.

Dans la majeure partie de l'Orient, l'homme ſeul eſt aujourd'hui dégradé ; le cheval y a conſervé ſa nobleſſe ; on y produit ſes titres ; & ſon prix y augmente ſelon ſa généalogie. On ne demande point à Smyrne ou à Ephèſe, quel eſt le père d'un Bacha, mais quel eſt le père, l'ayeul, le biſayeul, &c. d'une Haquenée.

» ſomptif du célèbre fondateur de Milet!
» Nous ne ſommes plus ſéparés de lui que
» par ce bras de riviere : ſon bonheur,
» ſa vie, dépendent peut-être de ce der-
» nier effort de ton zèle. Allons Xantrippe,
» ſoutiens le noble orgueil de ta naiſſance :
» remplis-toi de l'héroïque ardeur de tes
» ancêtres. Souviens-toi de tes oncles ma-
» ternels, ces deux courſiers éclatans de
» blancheur, dont l'apparition ſur la terre
» eſt un gage aſſuré de victoire ; & qui,
» montés par les deux gémeaux immor-
» tels, ſont l'éternel ornement de la
» voûte céleſte. Rappelle-toi que ton qua-
» torzieme ayeul eſt ce flamboyant Py-
» roïs que les Heures nourriſſent de la plus
» pure ambroiſie, & que l'Aurore, aux
» doigts de roſes, attèle elle-même cha-
» que matin, à la droite du char du Jour.
» N'oublie pas que tu es allié, par ta ſœur
» Argyrippe, à ce Pégaſe aîlé, qui ne
» reçoit de frein que du génie & du cou-
» rage, avec l'aide de qui Bellérophon
» a combattu la Chimère, & ſur qui
» monta Perſée, fils de Jupiter, pour
» aller délivrer la belle Andromède. Re-
» mets dans ta mémoire tes propres triom-
» phes, & les palmes dont ta viteſſe t'a

» fait couvrir dans les plaines d'Olympie,
» & dans les courſes de l'Iſthme & de
» Tempé. Courage, cher Xantippe ;
» franchis encore ce court trajet. Fais-
» moi, ô mon Ami, rejoindre à l'inſtant
» notre cher Prince. La récompenſe ſera
» digne du ſervice : je te promets, foi de
» Guerrier, de te faire ériger par le plus
» habile fondeur de l'Yonie, une ſtatue
» de bronze, que je conſacrerai dans le
» Temple de Diane, & où Xantippe
» reſpirera dans tous les ages. »

Echauffé par ces paroles, le noble palefroy a oublié ſa laſſitude : il s'élance, plein de feu, dans l'onde écumante, & parvient, comme un trait, à l'autre bord. Ses henniſſements tirent l'amoureux Prince de ſa profonde rêverie. Caunus reconnoît avec joie ſon fidèle Gouverneur & le magnanime courſier.

Cher Prince, s'écria Crantor, vivez pour votre Biblis, & rendez graces aux Dieux, Biblis n'eſt point votre ſœur, vous n'êtes point le fils du fondateur de Milet. Néptune eſt votre pere. L'amour dont vous brûlez n'a rien d'inceſtueux. Venez conſoler votre ſenſible amante, &

recevoir ſa main aux autels de l'Hymen. »

La nouvelle que reçoit Caunus, le jette dans un muet raviſſement. Il retourne promptement au Temple, pour y faire un pompeux ſacrifice à Diane, & le lendemain il en fait un autre à ſon pere Neptune, ſur le bord du rivage.

Le jour que Caunus ſacrifia à Diane, ſes yeux furent, dans ſon Temple, témoins d'un bonheur qui fut comme le prélude du ſien. Un habitant d'Ephèſe, nommé Lygdas, pauvre, mais ſans reproche, voyant ſa femme Téléthuſe prête d'accoucher, lui avoit tenu ce diſcours : je demande deux graces aux Dieux, l'une, que Lucine vous ſoit favorable; l'autre, que vous mettiez au monde un garçon. Les filles ſont trop à charge à ceux qui n'ont pas de quoi les pourvoir honnêtement. C'eſt avec douleur que je vous le dis, Téléthuſe, & je prie la nature de me pardonner ; ſi vous accouchez d'une fille, faites-la mourir. Ils répandirent tous deux des larmes à ce commandement ; l'un, parce qu'il étoit contraint de le donner ; l'autre, parce qu'elle ſe voyoit forcée d'y obéir.

Téléthuſe approchoit de ſon terme : elle avoit toujours eu une grande vénération pour Diane, au culte de laquelle elle avoit été attachée avant ſon mariage ; depuis même ſon hyménée, elle n'avoit jamais manqué un ſeul jour de parer de feſtons l'autel de la fille de Latone. Une nuit, pendant qu'elle dormoit, la Déeſſe lui apparut en ſonge, & lui parla ainſi : Téléthuſe, tu m'as toujours été chere, calme tes inquiétudes ; c'eſt moi qui te permets, qui te commande de tromper Lygdas. Conſerve ton enfant, qui ſera une fille, & que je prends, ainſi que ſa mere, ſous ma protection. Tu n'as point, ô Téléthuſe ! honoré une Divinité ingrate. La Déeſſe diſparut, après lui avoir donné cette aſſurance. Téléthuſe, remplie de joie, ſortit du lit promptement ; & redoublant ſes dons aux autels de Diane, elle pria la Déeſſe de rendre ce ſonge véritable. Ce jour même elle accoucha d'une fille, qu'elle nomma Iphis, & qu'elle feignit être un garçon à l'aide de la ſage-femme & de la nourrice, qui ſouſtirent cette impoſture au pere.

Iphis fut élevée ſous les habits d'un

autre ſexe que le ſien, & formée à tous les exercices d'un garçon. Son viſage ne manquoit pas d'une certaine dignité virile. Elle réuniſſoit, en quelque ſorte, tous les agrémens & toutes les beautés de l'un & l'autre ſexe. A l'âge de quinze ans, ſon pere l'accorda avec Yante, fille de Téleſte, & la beauté la plus accomplie de la ville. O Déeſſe, s'écria Iphis, en s'adreſſant à Diane, tu ſais ce que tu as promis à ma mere : on me marie à la plus éblouiſſante beauté d'Ephèſe, & je ne ſuis moi-même qu'une fille, incapable de ſaiſir le bonheur qui m'eſt promis. Mais rien n'eſt impoſſible à Diane : ô Déeſſe ! entends-moi.

Iphis fut entendue ; comme elle ſe préſenta à l'autel de l'hymen, pour y donner ſa foi à Yante, un léger duvet vint ombrager ſes lèvres ; ſes cheveux, de blonds qu'ils étoient, ſe changèrent en noir d'ébène ; & toute ſa perſonne contracta un air mâle : la belle Yante eut en lui un véritable époux.

Caunus, témoin de ce prodige, qui faiſoit retentir tout le Temple, ſe proſterna devant la ſtatue de Diane, & s'écria : ô Déeſſe ! ce n'eſt pas ſans

raiſon que ton culte eſt révéré dans tout l'univers ; mais la métamorphoſe d'Iphis eſt moins étrange encore que la mienne : Il y a plus loin de Caunus, époux de Biblis, que d'Iphis époux de la belle Yante. Graces te ſoient rendues, ô Déeſſe ! je te jure, par l'amour que je porte à Biblis, de conſacrer à ton culte la premiere fille qui naîtra de notre hymen.

Caunus accomplit ſon vœu : il conſtruiſit en Ionie une ville de ſon nom (1), & y éleva un Temple mémorable à Diane, dont il fit ſa fille ſouveraine Prêtreſſe.

L'accompliſſement du vœu de Caunus, eſt pour nos lecteurs la preuve de ſa félicité, & de celle de Biblis.

Nous ne portons pas plus loin la deſcription du bonheur ineſpéré de Caunus & de Biblis, parce que nous ſuppoſons que toutes les ames ſenſibles ſe le figurent ; & parce qu'Apollon lui-même n'oſeroit ſe charger de le décrire.

(1) La ville de Caune.

FIN.

TABLE

DU VOLUME DE DÉCEMBRE.

L'ÉTOURDIE, ou Hiſtoire de Miſſ Betſy Tatleſſ, *page* 3
Chronique de Pepin, 65
L'Orphiſe de Chryſante, 132
Suite de l'Orphiſe de Chryſante, 154
Hiſtoire de Sindérame, 160
Suite de l'Hiſtoire de Sindérame, 171
Amours de Caunus & de Biblis, 184

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Décembre de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 30 Novembre 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

Meſſieurs les Souſcripteurs à la *Bibliothèque des Romans*, dont l'abonnement finit à la 1 de Décembre 1780, ſont priés de vouloir bien le faire renouveller, à compter du premier Janvier 1781, au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine.